5e ANNÉE. No 60. 1er DÉCEMBRE 1913

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

RABINDRANATH TAGORE : L'Offrande Lyrique (*fragments*).
(*Traduction André Gide.*)

ANDRÉ DE HEVESY : Sur le Comte de Gobineau.

COMTE DE GOBINEAU : Adélaïde (*Nouvelle inédite*).

ANDRÉ GIDE : Souvenirs de la Cour d'Assises (*fin*).

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.
(*Le plus beau temps.*)

NOTES par MICHEL ARNAULD, FÉLIX BERTAUX, HENRI GHÉON, ALBERT THIBAUDET :

LA LITTÉRATURE : *Etudes de psychologie littéraire*, par Louis Cazamian. — *Les Livres du Temps*, par Paul Souday.

LA POÉSIE : Introduction aux matinées de poésie du Théâtre du Vieux Colombier.

LE ROMAN : *L'Aventure de Thérèse Beauchamps*, par Francis de Miomandre.

LE THÉATRE : Les premiers spectacles du Théâtre du Vieux Colombier. — *Le Phalène*, par Henry Bataille. — *Les Deux Forces*, par P. J. Jouve.

LETTRES ALLEMANDES : *Wo treiben wir ?* par Julius Meïer-Graefe.

DIVERS : *Nice, capitale d'hiver*, par Robert de Souza. — Liste des souscripteurs à l'édition nouvelle de *Une Saison en Enfer*. — Souscription Emmanuel Signoret. — Les matinées littéraires du Salon d'Automne.

LES REVUES.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 h.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à

M. JACQUES RIVIÈRE

et tout ce qui concerne l'administration à

M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL

de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

L'OFFRANDE LYRIQUE

(GITANJALI)

> " *Tagore est le premier de nos saints qui ne se soit pas refusé à la vie, me dit cet hindou, mais bien ait attendu son inspiration de la vie même ; et c'est pour cela précisément que nous l'aimons.* "
>
> W.B. YEATS (Introduction au Gitanjali).

Il n'est sans doute plus besoin de présenter Rabindranath Tagore. Ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas encore, peuvent se reporter à l'étude de M. Henry Davray (*Mercure de France*, n° du 19 août 1913), au cours de laquelle ont été cités, dans une traduction provisoire, nombre de poèmes du *Gitanjali*. La traduction complète, et seule autorisée, de l'ouvrage par M. André Gide paraîtra très prochainement aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*. Cette traduction a été faite d'après la version anglaise que l'auteur a donnée lui-même de ses poèmes hindous, originairement écrits en bengali.

I [1]

La langueur pèse sur ton cœur, encore, et l'assoupissement sur tes yeux.

[1] Le poèmes que nous publions ici portent en anglais les numéros suivants : LV, LVI, LVII, LVIII, LIX, LXVII, LXVIII, LXIX, LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXX, LXXXIV, LXXXVI, XCI, XCII, XCIII, XCIV, XCV, XCVI, XCVII, IC, C.

N'as-tu donc pas entendu dire que la fleur règne en splendeur dans les épines ? Eveille ! Eveille-toi ! Et que l'heure ne passe pas vaine ! A l'extrémité du sentier caillouteux, au pays de l'intacte solitude, mon ami repose solitaire. Ne déçois pas son attente ! Eveille ! Eveille-toi ! Et si palpite et vibre l'azur par l'ardeur du rayon de midi... Si le sable brûlant étale son manteau de soif... Mais ne sens-tu pas de joie dans le fond de ton cœur ? A chaque pas que tu vas faire, la harpe du sentier, d'une suave musique de peine, ne saura-t-elle pas retentir ?

2

C'est ainsi que la joie que tu prends en moi est si pleine. C'est ainsi que tu es descendu jusqu'à moi. O Seigneur, maître de tous les cieux, si je n'existais pas où serait ton amour ?

Tu m'as pris comme associé de ton opulence. Dans mon cœur se joue le jeu sans fin de tes délices. Par ma vie prend forme incessamment ton vouloir.

Et c'est pourquoi, toi, Roi des rois, tu t'es revêtu de beauté afin de captiver mon cœur. Et c'est pourquoi ton amour se résout lui-même dans cet amour de ton amant ; et l'on *te* voit ici où l'union de deux est parfaite.

3

Lumière ! ma lumière ! lumière emplissant le monde, lumière baiser des yeux, douceur du cœur, lumière !

Ah ! la lumière danse au centre de ma vie ! Bien-aimé, mon amour retentit sous la frappe de la lumière. Les cieux s'ouvrent ; le vent bondit ; un rire a parcouru la terre.

Sur l'océan de la lumière, mon bien-aimé, le papillon ouvre son aile. La crête des vagues de lumière brille de lys et de jasmins.

La lumière, ô mon bien-aimé, brésille l'or sur les nuées ; elle éparpille à profusion les pierreries.

Une jubilation s'étend de feuille en feuille, ô mon amour ! une aise sans mesure. Le fleuve du ciel a noyé ses rives ; tout le flot de joie est dehors.

4

Que tous les accents de la joie se mêlent dans mon chant suprême — la joie qui fait la terre s'épancher dans l'intempérante profusion de l'herbe ; la joie qui sur le large monde fait danser mort et vie jumelles ; la joie qui précipite la tempête — et alors un rire éveille et secoue toute vie ; la joie éplorée qui repose quiète parmi les larmes dans le rouge calice du lotus douleur ; et la joie enfin qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ne sait rien.

5

Oui, je sais bien, ce n'est là rien que ton amour, ô aimé de mon cœur — cette lumière d'or qui danse sur les feuilles ; ces indolents nuages qui voguent par le ciel, et cette brise passagère qui laisse sa fraîcheur à mon front.

Mes yeux se sont lavés dans la lumière matinale — et c'est ton message à mon cœur. Ta face, de très haut s'incline ; tes

yeux ont plongé dans mes yeux et contre tes pieds bat mon cœur.

6

Tu es le ciel et tu es le nid aussi bien.

O toi plein de beauté ! ici, dans le nid des couleurs, des sons et des parfums, c'est ton amour qui enclôt l'âme.

Voici venir le Matin, avec une corbeille d'or à la main droite, que charge la guirlande de beauté dont il va sans bruit parer la terre.

Et voici venir, par de vierges sentiers, le Soir sur les pacages solitaires et qu'ont désertés les troupeaux ; il apporte dans sa cruche d'or le frais breuvage de la paix, flot de l'océan du repos, pris à la rive occidentale.

Mais là, là où s'éploie le ciel infiniment afin que l'âme s'y essore, là règne intacte et blanche la splendeur. Il n'est plus là ni nuit ni jour, ni formes ni couleurs, et ni paroles, ni paroles.

7

Sur cette terre que j'habite ton rayon descend bras ouverts et se tient devant ma porte tout le long du jour de ma vie pour cueillir et ramener à tes pieds les nuées faites de mes larmes, de mes soupirs et de mes chants.

Avec un tendre délice, cet humide manteau de nuées tu en revêts ta poitrine étoilée, l'enroulant, le plissant en formes sans nombre, le diaprant de tons inconstants.

Il est si léger, si fluide, et mol et plein de larmes, et noir, que c'est pourquoi tu l'aimes, ô toi sans tâche, ô limpide ! Et c'est pourquoi dessous son ombre pathétique tu couvres ton auguste et blanche splendeur.

8

Le même fleuve de vie qui pousse à travers mes veines nuit et jour court à travers le monde et danse en pulsations rythmées.

C'est cette même vie qui pousse à travers la poudre de la terre en innombrables brins d'herbe, et éclate en fougueuses vagues de feuilles et de fleurs.

C'est cette même vie que balance flux et reflux dans l'océan-berceau de la naissance et de la mort.

Je sens mes membres glorifiés au toucher de cette vie universelle. Et je m'enorgueillis, car le grand battement de la vie des âges, c'est dans mon sang qu'il danse en ce moment.

9

T'appartient-il, Seigneur, de participer à la félicité de ce rythme ? d'être lancé, perdu, brisé dans le tourbillon de cette formidable joie ?

Toute chose se précipite, sans arrêt, sans regard en arrière, sans qu'aucun pouvoir puisse rien retenir, toutes les choses se précipitent.

Emboîtant le pas au rythme de cette musique inlassée, chaque saison accourt en dansant, puis passe outre — couleurs, tons et

parfums déversent d'infinies cascades dans cette surabondante joie qui s'éparpille et se renonce et meurt à tout moment.

10

Que j'aie dû foisonner beaucoup et me retourner en tous sens, projetant ainsi des ombres bigarrées sur ta splendeur — telle est ta maya.

Tu poses une barrière à même ton propre être et, en myriades d'accents, disjoint de toi, tu réponds à ton propre appel. C'est ainsi qu'en moi ta départition a pris corps.

Ton chant poignant se reflète à travers les cieux en larmes irisées et en sourires, en frayeurs et en espérances ; des vagues se dressent et s'écroulent, des songes se déchirent et se reforment. En moi tu te mets toi-même en déroute.

Cet écran que tu as dressé est diapré d'innombrables images qu'y peignent le jour et la nuit ; derrière quoi ton siège est tissu d'un prodigieux mystère de courbes, toute brutale ligne droite exclue.

Cette grande parade de toi et de moi se

déploie à travers le ciel. De l'accord de toi et de moi tout l'air vibre et la partie de cache-cache engagée entre toi et moi se poursuit à travers les âges.

11

C'est lui ce très intime qui éveille mon être à son profond toucher mystérieux.

C'est lui qui pose son enchantement sur mes yeux et qui plein de gaîté joue sur la harpe de mon cœur les changeantes cadences de la plaisance et du chagrin.

C'est lui qui tisse cette maya aux teintes évanescentes d'or et d'argent, de bleu, de vert, et laisse apercevoir à travers les plis du tissu son pied au toucher duquel je défaille.

Viennent les jours, passent les âges ; c'est lui toujours qui mon cœur émeut à maint nom et à mainte guise, à maint transport de joie et de chagrin.

12

Délivrance n'est pas pour moi dans le

renoncement. Je sens l'étreinte de la liberté dans un million de liens de délices.

Emplissant à l'excès ce calice d'argile, toi, toujours tu verses pour moi le flot frais de ton vin aux multiples couleurs et parfums.

Mon univers allumera ses cent diverses lampes à ta flamme et devant l'autel de ton temple les placera.

Non ! je ne vous fermerai jamais, portes de mes sens ! Les délices du voir, de l'ouïr et du toucher comporteront ton délice.

Oui, mes illusions brûleront toutes en une illumination de joie et mes désirs mûriront tous en fruits d'amour.

13

Je me compare au lambeau de nuage qui dans le ciel d'automne erre inutilement. O mon soleil éternellement glorieux ! A ton toucher ne s'est pas encore dissous ma brume de sorte que je ne fasse plus qu'un avec ta lumière ; ainsi je vais, comptant les mois et les années où je suis séparé de toi.

Si tel est ton désir et si tel est ton jeu,

empare toi de mon inconsistance fugitive, orne-la de couleurs, que l'or la dore, que sur le vent lascif elle navigue, et s'épande en miracles changeants.

Puis de nouveau, si tel est ton désir de cesser ce jeu à la nuit, je fondrai, disparaîtrai dans l'ombre ; ou peut-être dans un sourire du matin blanc, dans la fraîcheur de cette pureté transparente.

14

C'est l'angoisse de la séparation qui s'étend par tout le monde et donne naissance à des formes sans nombre dans le ciel infini.

C'est ce chagrin de la séparation qui contemple en silence toute la nuit d'étoile en étoile et qui éveille une lyre parmi les chuchotantes feuilles dans la pluvieuse obscurité de juillet.

C'est cette envahissante peine qui s'épaissit en amours et désirs, en souffrances et en joies dans les demeures humaines, et, de mon cœur de poète, c'est toujours elle, qui fond et ruisselle en chansons.

15

Mort, ta servante, est à ma porte. Elle a franchi la mer inconnue ; elle m'apporte ton appel.

La nuit est sombre et mon cœur est peureux — pourtant je saisirai la lampe ; j'ouvrirai les vantaux et j'inclinerai mon accueil. Car c'est ta messagère qui se tient devant ma porte.

Mains jointes, je l'honorerai de mes larmes. Je répandrai le trésor de mon cœur à ses pieds.

Et elle s'en retournera, son message accompli, laissant sur mon matin son ombre sombre ; et dans la maison désolée, rien ne restera plus, mon Seigneur, que moi-même à t'offrir en suprême don.

16

O toi, suprême accomplissement de la vie, Mort, ô ma mort, accours et parle-moi tout bas !

Jour après jour j'ai veillé pour l'attendre ; pour toi j'ai supporté les joies et les angoisses de la vie.

Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, et mon espoir et mon amour, tout a toujours coulé vers toi dans le mystère. Un dernier éclair de tes yeux et ma vie sera tienne à jamais.

On a tressé les fleurs et la couronne est prête pour l'époux. Après les épousailles l'épousée quittera sa demeure et, seule, ira dans la nuit solitaire, à la rencontre de son seigneur.

17

Je sais qu'un jour viendra où je perdrai de vue cette terre ; la vie prendra congé de moi en silence, après avoir tiré le suprême rideau sur mes yeux.

Cependant les étoiles veilleront dans la nuit, l'aurore surgira comme la veille et les heures encore s'enfleront pareilles à des vagues marines apportant plaisirs et chagrins.

Quand je pense à cet arrêt de mes instants,

la digue des instants se brise ; soudain pour moi s'éclaire à la lumière de la mort ton univers avec ses trésors nonchalants. Exquise en est la plus humble demeure ; exquise y est la vie la moins prisée.

Les biens que j'ai souhaités en vain et les biens que j'ai possédés, qu'ils s'en aillent ! Et qu'à ces biens seuls en vérité je m'attache, que j'ai toujours méprisés ou que je n'avais pas voulu voir.

18

J'ai mon congé ! Souhaitez-moi bon voyage, mes frères ! Je vous tire ma révérence.

Voici, je mets mes clefs sur la porte ; je résigne tous droits sur ma maison. Accordez-moi seulement au départ quelques bonnes paroles.

Durant longtemps nous aurons été voisins, et j'ai reçu de vous plus que je ne pouvais vous donner. A présent le jour point ; la lampe est consumée qui a éclairé mon coin sombre. Un appel est venu et je suis prêt pour le voyage.

19

A cette heure du départ, souhaitez-moi bonne chance, mes amis ! Le ciel est rougissant d'aurore ; le sentier s'ouvre merveilleux.

Ne me demandez pas ce que j'emporte. Je pars en voyage les main vides et le cœur plein d'attente.

Je mettrai ma couronne nuptiale. Je n'ai pas revêtu la robe brune des pèlerins ; sans crainte est mon esprit bien qu'il y ait des dangers en route.

Au terme de mon voyage paraîtra l'étoile du soir, et les plaintifs accents des chants de la vesprée s'échapperont soudain de dessous l'arche royale.

20

Je n'ai pas eu conscience du moment où, d'abord, j'ai franchi le seuil de cette vie.

Quel fut le pouvoir qui m'a fait éclore à ce vaste mystère, comme une fleur s'ouvre à minuit dans la forêt ?

Lorsqu'au matin mes yeux se sont ouverts

à la lumière, j'ai aussitôt senti que je n'étais pas un étranger sur cette terre et que, sous la forme de ma mère, l'inconnaissable sans forme et sans nom m'embrassait.

Ainsi de même, dans la mort, le même inconnu m'apparaîtra comme si je l'avais connu toujours. Et parce que j'aime cette vie, je sais que j'aimerai la mort aussi bien.

L'enfant gémit lorsque la mère le retire de son sein droit, pour, un instant après, trouver consolation dans le sein gauche.

21

Lorsque je m'en irai d'ici, que ceci soit mon mot de partance : que ce que j'ai vu est insurpassable.

J'ai goûté au miel secret de ce lotus qui s'étale sur l'océan de lumière, et ainsi j'ai été béni — que ce soit mon mot de partance.

J'ai joué dans ce palais des formes infinies et là j'ai aperçu celui qui est sans formes.

Mes membres et mon corps entier ont tressailli au toucher de celui qui n'est pas tangible. Ah ! si la fin vient ici, qu'elle vienne ! — ceci soit mon mot de partance.

22

Quand nous jouions ensemble, jamais je n'ai demandé qui tu étais. Je ne connaissais ni timidité, ni frayeur ; ma vie était impétueuse.

Au petit matin, comme un franc camarade tu m'appelais de mon sommeil et de clairière en clairière tu m'entraînais en courant.

En ce temps-là je ne m'inquiétais pas de connaître la signification des chansons que tu me chantais. Ma voix simplement reprenait les mélodies ; mon cœur dansait à leur cadence.

Mais à présent que l'heure des jeux est passée, quelle est cette vision soudaine ? — L'univers et toutes les silencieuses étoiles se tiennent, pleines de révérence, les regards baissés vers tes pieds.

23

Je te couvrirai des trophées, des guirlandes de ma défaite. Il n'est jamais en mon pouvoir de m'échapper de toi non vaincu.

Certes je pressens la déroute de mon orgueil ; je sais que dans l'excès de la peine ma vie crèvera ses limites ; mon cœur vide, semblable au roseau creux exhalera de mélodieux sanglots et les cailloux fondront en larmes.

Certes je sais que ne resteront pas clos à jamais les cent pétales du lotus, mais qu'ils découvriront le trésor secret de leur miel.

Du haut du ciel un œil surveille qui va me convoquer en silence. Rien ne me sera laissé, rien que ce soit, et à tes pieds je recevrai la mort complète.

24

Quand je lâcherai le gouvernail, je connaîtrai que le temps est venu que tu le prennes. Ce qu'il y aura à faire, aussitôt sera fait. Vaine est ma peine.

Alors résigne-toi, mon cœur ! sans bruit consens à ta défaite, et tiens pour bonne fortune de reposer et tout tranquille, là où tu as été placé.

Ces lampes sans cesse s'éteignent au plus petit souffle du vent ; dans l'effort de les

rallumer, sans cesse j'oublie tout le reste.

Mais cette fois je serai sage ; j'attendrai dans le noir, étalant mon tapis sur le sol, et quand il te plaira, mon Seigneur, approche toi sans bruit, voici ta place !

25

Je plonge aux profondeurs de l'océan des formes, dans l'espoir d'atteindre la perle parfaite et sans forme.

Je ne navigue plus de havre en havre dans cette barque battue par la tempête. Les jours sont loin où je faisais mon jeu d'être secoué par les flots.

Et maintenant j'aspire à mourir dans ce qui est sans mort.

Dans la salle d'audience, près de l'abîme sans fond d'où émane une musique sans notes, je saisirai la harpe de ma vie.

Je t'accorderai selon le mode de l'éternel, harpe ! et quand aura vibré ton suprême sanglot, aux pieds du Silencieux, je te reposerai silencieuse.

RABINDRANATH TAGORE.
(*Traduction André Gide.*)

SUR LE COMTE DE GOBINEAU

C'est toujours une chose délicate que de se prononcer sur la valeur de ses contemporains. Beaucoup s'y trompent, et des plus ingénieux. On ne saurait donc en vouloir aux Parisiens de la monarchie de Juillet d'avoir considéré le Comte Arthur de Gobineau comme un homme quasi insignifiant, et de lui reconnaître tout au plus de la naissance et une grande culture.

Messieurs Chlendowski, Souverain et Tarride apprirent à leurs dépens cet arrêt de l'opinion. Ces éditeurs s'étaient avisés d'imprimer les premiers essais de Gobineau. Chlendowski publia le *Prisonnier Chanceux*[1], et Souverain les *Aventures de Nicolas Belavoir*[2]. Ce sont des romans historiques dans le genre alors en vogue, dont raffolait la clientèle des cabinets de lecture. Ces ouvrages sans grande originalité témoignaient pourtant des connaissances étendues de leur auteur, de son goût très vif pour le passé, et surtout d'une verve et d'une spontanéité de vrai conteur.

L'insuccès de ces publications fut complet. Les libraires les mirent au pilon. Le même sort attendait *Ternove*,

[1] Paris, 1847, trois volumes in-8°.

[2] 1852, quatre volumes in-8°. Ce roman parut sous le pseudonyme d'*Ariel Des Feux*.

roman étrange et profond, le premier des écrits de Gobineau, dans lequel se révèle sa personnalité entière[1].

Dans ce roman, les souvenirs de Louis de Gobineau, officier de la garde royale, qui pendant les Cent-jours suivit les Bourbons à Gand, furent largement utilisés par son fils. Mais Arthur de Gobineau y mit beaucoup de son âme. On retrouve plus d'un trait de son caractère dans cet Octave de Ternove, pauvre, fier et sensible, plein de mépris pour le monde qui l'entoure, et pourtant animé du désir de le dominer. Un profond sens psychologique, une sorte d'avidité à montrer la nature sans fard, voilà ce qui distingue ces pages et qui apparente leur auteur à Stendhal. Octave de Ternove, ce paladin de l'ancien régime, c'est en quelque façon un Lucien Leuwen gentilhomme. Je ne sais si Gobineau a jamais connu Stendhal. Mais le certain, c'est qu'il existe une réelle affinité entre ces deux esprits. L'un comme l'autre, ils plongent leurs racines dans le dix-huitième siècle. Et leur existence même présente des ressemblances frappantes. Tous deux, ils eurent une enfance triste, une adolescence amère.

Les parents de Gobineau vivaient séparés. Le jeune Arthur grandit sans connaître la douceur du foyer familial. Il vint à Paris en 1835, à l'âge de dix-neuf ans. Et

[1] *Ternove* vit le jour dans le feuilleton du *Journal des Débats.* Il fut édité en 1848. C'est un livre excessivement rare, bien qu'il semble qu'il ait eu deux éditions différentes, toutes les deux à Bruxelles. On trouve cet ouvrage à la Bibliothèque Nationale avec le titre : *Arthur de Gobineau. La Nouveauté Littéraire. Ternove. Librairie de Tarride, rue de L'Ecuyer,* 8. Trois volumes in-12°. — Mon exemplaire est en deux volumes in-12°, avec une vignette au titre, imprimé par Meline, Cans et Cie.

pendant plus de dix ans, continuellement frustré dans son espoir d'obtenir son indépendance par la littérature, il mena l'existence pénible d'héritier sans fortune dans la maison d'un vieil oncle bizarre.

Enfin, la vie finit par lui sourire. Il rencontra une compagne et un ami. En 1846, il épousait Mademoiselle Clémence Monnerot. Quelques années auparavant, il avait fait la connaissance d'Alexis de Tocqueville. Cet homme éminent s'intéressa à lui, l'honora de son amitié, et parvenu au ministère des Affaires Etrangères, en 1849, il le choisit pour son chef de cabinet. Avant de quitter le ministère, M. de Tocqueville ouvrit à son ami les portes de la carrière. Gobineau débuta à Berne, il alla ensuite en Hanovre et à Francfort, puis il représenta la France à Téhéran, à Athènes, à Terre-Neuve, à Rio de Janeiro, à Stockholm. Pendant sa jeunesse studieuse, il avait acquis une érudition extraordinairement variée et presque encyclopédique. Depuis, il avait parcouru une grande partie de l'univers. Il avait vu de près, au hasard de ses voyages, la haute société aussi bien que les mœurs populaires des pays qu'il traversait. Il observait en artiste et en philosophe toutes les manifestations de la vie depuis les intrigues des cours jusqu'aux querelles des rues. Peu d'hommes éprouvèrent une curiosité égale à la sienne, et bien peu eurent l'occasion, comme lui, de contempler le monde sous tant de faces. Ajoutez à cela, que ce grand curieux possédait au plus haut degré l'art d'exprimer ses impressions par la plume ou la parole.

Pourtant, il faut se garder de considérer Gobineau comme un amateur, un gentilhomme lettré, qui se serait contenté de répandre sa pensée en brillantes impro-

visations. Il apportait au contraire à tout ce qui touchait ses travaux la gravité d'un érudit. Et même on doit avouer qu'il n'échappa point au défaut qu'ont souvent les grands remueurs d'idées, à savoir de créer des systèmes et d'en devenir esclaves. Esprit éminemment synthétique, Gobineau s'acharnait à trouver une formule pour expliquer les phénomènes de la vie des peuples ; il prétendait mettre à découvert, selon son expression, " la base encore inaperçue de l'histoire ".

Cette base, il crut la trouver dans la race. C'est la race, selon lui, la raison suprême et fatale qui dirige le sort des nations. Les Arians forment l'élite des races. Tout le reste est négligeable. Ce sont les Arians qui ont créé et maintenu la civilisation occidentale. Les mélanges de races ont corrompu la pureté du sang de ces dominateurs. De là provient l'abaissement complet de notre espèce, l'inévitable décadence de l'humanité.

L'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines[1], dont la théorie semble bien discutable, n'en est pas moins un livre admirable dans ses détails. La conviction la plus sincère l'anime. Ce penseur, pour lequel les siècles les plus lointains n'avaient plus de secret, qui avait fait le tour de toutes les illusions humaines, s'attacha aux siennes avec passion. Il leur assujettit toutes les expériences de son intelligence, toutes les réalités de sa vie. C'est toujours cette même idée qui se dégage de tous les ouvrages qu'il écrivit par la suite. Il s'adonne à de longues et patientes recherches afin de prouver sa descendance d'Ottar Jarl, pirate norvégien. Il faisait peu de cas du vénérable hôtel de Bordeaux, où

[1] Les deux premiers volumes de cet ouvrage parurent en 1853, les deux derniers en 1855.

des générations de Gobineau avaient vécu entourées d'une estime universelle. Mais un jour, en face d'un aride rocher scandinave, il fut ébloui par la vision du château de ses aïeux.

L'Essai sur l'Inégalité des Races n'eut qu'un médiocre succès. Cette œuvre était trop élevée pour atteindre la foule. Les intelligences faites pour la comprendre l'accueillirent avec réserve. Mérimée, tout en rendant justice aux grandes qualités de son ouvrage, écrivait à Gobineau, qu'à son gré, quelques individus bien choisis suffisaient pour relever une race entière, et l'invitait à s'en rendre compte dans les villes où il y avait des cuirassiers en garnison. M. de Tocqueville même, qui témoignait l'estime la plus affectueuse pour l'auteur, ne manqua pas d'élever des objections lucides et profondes contre l'œuvre[1]. Cet échec fut amer pour Gobineau. D'autres revers allaient l'accabler encore. Sa hauteur de gentilhomme, son indifférence de philosophe à l'égard des puissants du jour n'étaient pas de nature à lui gagner les bonnes grâces des chancelleries. Il éprouva des injustices dans sa carrière. Son insouciance des affaires compromit la fortune qu'il avait héritée de son oncle. La catastrophe de 1870 le bouleversa profondément. Enfin, à force d'étudier, d'observer, de méditer, de creuser sa pensée, il avait fini par créer autour de lui une véritable solitude.

Vers 1875, nous le voyons dans un modeste appartement d'une maison bourgeoise à Stockholm, isolé et misanthrope. Pourtant, il honorait de son amitié son valet de chambre syrien; il couvait de tendresse ses

[1] *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, publiée par L. Schemann, Paris, 1909, p. 193.

perruches. Juché sur un siège incommode, il laissait son vieux chien *Otthellon* sommeiller à l'aise dans son fauteuil et interrompait de temps en temps son travail pour lui jeter un regard bienveillant — peut-être au moment même où il venait d'écrire : " Les hommes sont tous, toujours et dans tous les temps d'assez méchantes bêtes, et ce que l'un reproche à l'autre il l'a fait, ou le fera, ou n'a pu[1]. "

Cette année-là, le tendre misanthrope fit une rencontre qui devait être décisive pour ses dernières années et pour sa gloire posthume. Il connut Wagner à Rome. Mais ce n'est qu'en 1880, à Venise, que les deux hommes se lièrent d'amitié. Gobineau, sur l'invitation de Wagner, alla lui rendre visite à Bayreuth aux printemps de 1881 et 1882.

Les deux vieillards étaient bien faits pour se comprendre. Tous les deux, ils avaient passé leur vie en lutte avec leur temps. Tous les deux, il partagaient le goût des grandes synthèses. L'un et l'autre s'étaient presque entièrement détachés de la réalité et étaient arrivé au plus haut degré d'une généreuse exaltation.

Certes, ils s'entendaient à merveille, Wagner et ce Français familier de la Walhalla, qui, lui même, s'était plu à élever un autel aux divinités germaniques. Mais le Comte de Gobineau avait beau s'enorgueillir de son sang arian, rechercher le château imaginaire de ses aïeux sur un rocher scandinave, affirmer bien haut la supériorité de la race germanique, il n'en restait pas moins profondément français. Et sans doute cette dernière qualité-là ne contribua-t-elle pas peu à l'amitié des deux grands hommes.

[1] *Histoire d'Ottar Jarl, Pirate Norvégien, et de sa Descendance*, Paris, Perrin, 1879, p. 22.

Pour Wagner, Paris représentait la France, et " cette Babel impure " apparaissait à ses yeux comme un cauchemar, qui lui rappelait les moments les plus pénibles de sa vie. En automne 1839, il quittait Riga et débarquait en France, à Paris, dans un hôtel garni de la rue de la Tonnellerie, près des Halles, après avoir traversé les mers du Nord sur un voilier russe. Les dangers du voyage, les rafales des mers du Nord lui semblèrent bien peu de chose en comparaison des misères qui l'attendaient dans cette ville. Il essuya tous les revers, subit toutes les humiliations, endura le plus terrible dénûment. Il en vint jusqu'à s'offrir à entrer comme choriste dans un théâtre du Boulevard. On le refusa. Il se tint pour heureux, quand des travaux de réduction pour piano lui assurèrent le pain quotidien.

Vingt ans après, en 1859, nous retrouvons Wagner dans un petit hôtel de la rue Newton. Cette fois, ce n'est plus l'indigence qui le fait souffrir, mais l'hostilité de l'opinion contre son œuvre, les sifflets de chasse de ces messieurs du parterre pendant la première de *Tannhæuser*. Le lendemain de cette soirée, Janin conseillait à ces messieurs d'adopter les armes suivantes : Un sifflet sur champ de gueules hurlantes, et pour exergue : *Asinus ad Lyram.* Quant à Wagner, il retirait sa partition et quittait Paris.

Lors de son séjour en France, il n'avait connu que l'atmosphère du monde théâtral, de petites et de méchantes gens, à peine quelques hommes de bien, rencontrés au hasard, tel le douanier poète Edmond Roche, qui, lors de l'arrivée de Wagner à Paris, le traita avec bonhomie à l'occasion d'une visite de douane, et auquel le musicien confia par la suite la traduction de plusieurs de ses livrets.

Quand Wagner vint pour la seconde fois à Paris, les

amis de Liszt et d'Emile Ollivier l'accueillirent à bras ouverts. Il connut par eux et reçut rue Newton de nombreuses personnalités intéressantes, entre autres Baudelaire et Champfleury. Cependant il se trouvait en ce moment-là dans une période de lutte, d'inquiétude constante. Il n'était pas d'humeur à s'occuper du monde extérieur. Il demeura indifférent aux gens qui l'entouraient.

Gobineau fut, en somme, le premier Français pour lequel Wagner éprouva un réel intérêt. Etait-ce la compréhension qu'avait Gobineau de sa musique, ou les théories de race si flatteuses pour l'orgueil germanique que professait son hôte, qui gagnèrent le cœur de Wagner ? Ou plutôt, quand ce petit homme frénétique, qui vivait dans l'état d'âme que Nietzsche appelle "la poitrine gonflée" cheminait près de cet ami, grand, mince et pâle, écoutait ses propos si fins, glissant légèrement sur les choses et pourtant si pénétrants, ne subissait-il pas l'attrait d'une intelligence toute française ? Wagner n'était-il pas la dupe de son hôte ? En croyant aimer le descendant du guerrier scandinave, n'était-ce pas le Français qui l'avait ensorcelé ?

Gobineau, dupe lui aussi, aurait été le premier à se défendre d'une telle interprétation. Ce Germain imaginaire méprisait à tel point les Tartufes du patriotisme, qu'il éprouvait un réel plaisir à braver l'opinion. Mais cette attitude factice n'a pas trompé ceux qui l'ont bien connu. Voici le portrait qu'a laissé de lui Albert Sorel, qui fut de ses amis dans les dernières années de sa vie :

"Sa conversation est certainement la plus éblouissante que j'aie connue, en facettes, en étincelles, avec un je ne sais quoi de caché, de mélancolique, de tendre que l'on

devinait sous la surface ; quelque chose comme les feux d'artifice, dans les soirs d'été, sur le miroir des eaux de Versailles. Très moderne pour l'information, assez lointain pour le goût littéraire, un ton, une délicatesse, une fierté intellectuelle d'homme du monde, peu fréquents chez les gens d'autant de lecture ; une ouverture d'esprit plus étendue, avec plus de sorties, sur des frontières plus larges, que " l'honnête homme " d'autrefois. De l'ironie, de la contradiction, du paradoxe, de la sensibilité très aiguë et perçant tout à coup : un rien, un mot, un geste qui le touchaient, et ses beaux yeux bleus, tout à l'heure si moqueurs, se tintaient d'un brouillard léger, et cette main nerveuse et blanche, toute moite, serrait la vôtre d'une étreinte fugitive ; enfin un tempérament délicieux d'aristocrate français[1] ".

Spectacle curieux et touchant à la fois, cette amitié de Gobineau et de Wagner. Voilà que le génie français, auprès duquel Wagner avait passé pendant des années en France, sans l'aimer, sans même le reconnaître, vient lui faire la révérence à Wahnfried et le conquiert dès le premier abord.

D'ailleurs, cet attachement des deux hommes devait être de courte durée. En octobre 1882, Gobineau, de passage à Turin, perdait connaissance dans l'omnibus d'hôtel qui le conduisait à la gare, et mourait quelques heures après.

L'entourage de Wagner, et, plus tard, l'Allemagne entière lui vouèrent un véritable culte. En France aussi, il eut ses admirateurs et ses dévots. Mais ce ne sont pas

[1] Albert Sorel, *Le Comte de Gobineau.* (*Le Temps*, 22 mars 1904).

les mêmes qualités que l'on goûte chez lui de l'un et de l'autre côté du Rhin.

Les Allemands apprécient avant tout son esprit systématique, sa persévérance dans son œuvre. Ils admirent cette sorte de passsion d'alchimiste, avec laquelle il s'acharnait à saisir l'essence même des peuples. Et cette qualité de Gobineau rend particulièrement précieux à leurs yeux l'engouement qu'il manifesta de tout temps pour les choses de leur pays.

Ses compatriotes, au contraire, sont disposés à considérer ses édifices théoriques comme des châteaux en Espagne. Mais ceux qui l'ont approché font grand cas du courage de ses opinions, du côté sobre, clair, aigu de son esprit, de sa liberté et de sa fantaisie. Et ils ne restent pas insensibles au charme qui émane de cette haute figure de gentilhomme philosophe.

Mais les hommes que nous honorons ne sont-ils pas comme des miroirs dans lesquels nous nous cherchons nous mêmes ? Il n'est que justice de retrouver les visages les plus divers penchés sur la mémoire de ce penseur, qui tenta de pénétrer d'un ferme regard le génie de toutes les nations.

***

Le Comte de Gobineau avait un goût vif pour les histoires. Dans sa jeunesse, il s'amusait à inventer des contes merveilleux pour sa sœur et pour ses amis. Ce petit monde l'entourait, assis à l'orientale et revêtu de costumes des *Mille et Une Nuits.*

Au cours de sa carrière mouvementée, il continuait à

observer, à imaginer les vies d'autrui, et il se plaisait à traduire ses impressions en des traits précis et vivants. Quelques uns de ses contes, les *Nouvelles Asiatiques*, les *Souvenirs de voyages* atteignent presque la perfection. D'autres ne sont que les rapides visions d'un artiste au tempérament de grand seigneur. La laborieuse mise au point n'était pas son affaire. Mais justement l'absence de tout apprêt littéraire dans ces improvisations ne manque pas de charme.

Tantôt, Gobineau crayonnait rapidement ces jolis mélanges de fantaisie et de réalité. Tantôt, il se contentait d'en éblouir son auditoire.

Adossé à la cheminée, mince, élancé, les yeux bleus, les paupières un peu tombantes, la bouche petite, très en avant, le menton court, les moustaches grisonnantes, il contait. C'était un bonheur pour lui et pour les autres. Il accompagnait son récit des gestes de sa belle main, faite pour les manchettes de dentelle.

Ce n'était d'ailleurs que dans un cercle intime qu'il laissait libre cours à sa verve de conteur. Les rares personnes qui avaient le plaisir de l'écouter, conservent aujourd'hui encore un souvenir délicieux de ces entretiens.

Un soir, le Comte de Gobineau faisait dans un salon ami le récit d'une anecdote qui s'était passée, disait-il, dans une cour allemande. Ses auditrices lui demandèrent de rédiger cette histoire. Il se rendit à leurs vœux. Il écrivit l'anecdote qu'il leur avait racontée, et leur remit le manuscrit, tout en le recommandant à leur discrétion, car plusieurs des personnages qui figuraient dans son récit, prétendait-il, étaient encore vivants.

C'était l'histoire d'*Adélaïde*, une rapide et hautaine analyse des pires défaillances du cœur humain. Elle dormait depuis longtemps parmi des reliques d'amitié, quand il m'a été donné d'en avoir communication.

Monsieur le professeur Schemann, président de la " Société Gobineau ", auquel je fis part de cette bonne fortune, eut d'abord des scrupules à consentir à la publication de ce manuscrit[1]. Monsieur Schemann est un des plus anciens disciples de Gobineau, un de ceux qui lui ont voué le culte le plus touchant et le plus efficace. Il craignait, selon sa propre expression, que ce conte " n'ajoutât pas un nouveau fleuron à la couronne de Gobineau. " Pourtant la renommée de cet esprit altier n'est plus à faire. Et il m'a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt pour ses admirateurs de lire *Adélaïde* à titre de curiosité littéraire. Monsieur Scheman a bien voulu se rendre à ces raisons. Qu'il agrée, ici, mes remerciements les plus sincères.

ANDRÉ DE HEVESY.

[1] M. de Gobineau avait légué ses œuvres à l'amie dévouée de ses dernières années, Madame la Comtesse de La Tour. Celle-ci céda ses droits à la " Société Gobineau " à Fribourg-en-Brisgau.

ADÉLAÏDE

(NOUVELLE INÉDITE)

Madame de Hautcastel arrangea commodément sa jolie tête sur le dossier de son fauteuil ; chacun fit silence et le baron parla en ces termes :

L'année même où Frédéric Rothbanner sortit de l'académie militaire pour entrer aux chevau-légers, Elisabeth Hermansburg le distingua. Ce fut une sorte de coup de théâtre. Rien n'avait préparé la société à une chose si singulière, et, dans le premier moment, les clameurs furent infinies. Le gros Maëlstrom, soupirant déclaré de la comtesse depuis des années, et surtout Bernstein dont les folies pour elle étaient si connues, folies qu'incontestablement elle avait encouragées, jetèrent feu et flammes, et ne manquèrent pas de partisans. Le grand duc, lui-même, se laissa toucher par l'indignation générale et adressa à la coupable une épigramme si aiguë qu'elle aurait dû en être transpercée ; mais elle répondit vertement à Son Altesse Royale, et sous une couverture tellement respectueuse, que les rieurs passèrent de son côté. Bref, ce qui était fut et resta tel sans qu'on y pût rien changer. Au bout de six mois tout le monde sauf les deux transis évincés, en avait pris l'habitude, et il n'en était plus question.

Cependant, en apparence du moins, rien de plus absurde. Elisabeth avait trente-cinq ans et était dans l'éclat parfait de sa beauté, avec une réputation d'esprit grandissant tous les jours et qu'il était impossible de surfaire. De son côté Rothbanner, pour faire admettre son bonheur, n'exhibait que ses vingt-deux ans, une jolie tournure et rien encore de cette valeur intrinsèque qu'on lui a reconnue depuis. Ce joyau était alors caché dans sa coquille. Pour déterminer ce qui était arrivé il avait fallu cette profondeur de réflexion et cette sagacité d'égoïsme, dons précieux de la comtesse, la plus accomplie des créatures en toutes choses et surtout cette sagesse des enfants du siècle qui mène ceux qui la possèdent à n'avoir pas volé la damnation éternelle. Elisabeth Hermansburg avait pensé qu'au comble de sa gloire elle était bien voisine de la pente qui allait la conduire à en descendre. Elle avait monté dans les fleurs; il allait falloir bientôt revenir dans les ronces. Pour savoir ce qu'une femme adorée devient d'ordinaire, elle n'avait eu besoin que de jeter les yeux autour d'elle, et les jardins d'Armide où elle régnait lui avaient montré en foule leurs gazons verdoyants peuplés de vieilles cigales dont les voix prophétiques n'étaient comprises de personne hormis d'elle-même. Elle examina l'une après l'autre les destinées de ces tristes métamorphosées et elle crut pouvoir admettre que la cause de leur malheur était à trouver dans l'insouciance avec laquelle chacune avait lié son bonheur à un homme qui la dominait, et qui, partant, la pouvait fuir aussitôt que son cœur à lui conseillerait la désertion.

Elle se dit : Je ferai un heureux. J'aurai un esclave qui me devra tout, et le premier succès, et le premier bonheur

et la première gloire et la première expérience. Il m'adorera ; et, si je l'adore, je ne le lui dirai pas comme je le sens, et je règnerai sur lui. Je l'entraînerai où il me plaira qu'il aille et je le connaîtrai à fond : tête et cœur, bien et mal, vices et vertus. Des premiers je flatterai ceux qui me serviront ; des secondes j'étoufferai celles qui pourraient se dresser contre moi. Je l'aurai tout à moi ; d'abord parce qu'il sera très jeune et se donnera sans réserve, et je profiterai de ce moment pour le pétrir et le repétrir de telle sorte que s'il songe jamais à se révolter, il n'aura plus ni nerfs ni muscles pour servir son intention. De cette façon-là je réaliserai une des plus belles fictions des romans, j'aurai créé un de ces amours hypothétiques qui durent toujours, et jusqu'à mon dernier soupir si cela me plaît je serai servie, je serai aimée ; du moins le monde, et c'est l'essentiel, me croira telle. Enfin, en admettant que ce soit là une chaîne propre à devenir pesante, moi et non pas lui, ma volonté, non la sienne, décidera de la rupture.

Quand elle vit Rothbanner pour la première fois, il lui plut assez pour qu'elle le marquât dans sa pensée du signe de sa possession. Elle prit juste le temps de se convaincre qu'il avait du cœur et tout fut fait ainsi qu'elle l'avait décidé. Il va sans dire que Rothbanner se trouva d'autant plus heureux qu'il ne douta pas de l'avoir perdue.

Les choses marchèrent ainsi très bien pendant cinq ans et chacun peut porter témoignage comme je le fais moi-même, que pas une distraction, pas une marque d'ennui ne fut surprise chez l'amant. Madame d'Hermansburg avait alors quarante années échues et les choses allaient à merveille, quand, aussi sottement et mal à propos que

tout ce qu'il avait fait dans sa vie, son mari s'avisa de mourir, ce qui fut le signal de la catastrophe, car il se découvrit alors des mystères que personne n'aurait jamais été soupçonner.

Au bout d'un an de deuil, la comtesse qui depuis dix-huit mois environ paraissait souvent préoccupée et d'une gaieté un peu extrême, pressa Rothbanner de reconnaître ce qu'elle avait fait pour lui, en mettant fin par un mariage à l'irrégularité notoire de leur position. Rothbanner fut surpris, et, ce qui n'était pas adroit, il faut en convenir, montrant plus de bonne foi que d'amour, il le laissa voir. Du reste il y avait de quoi s'étonner : la comtesse, de sa nature esprit fort, ne s'était jamais beaucoup préoccupée des questions au-dessous d'elle. Son rang dans le monde, son sang-froid, et, pour tout dire, son audace, avaient toujours commandé et obtenu le respect, et il était convenu qu'on lui pouvait et devait passer beaucoup de choses. Rothbanner objecta à la fantaisie de la dame que sa délicatesse s'opposait absolument à satisfaire le désir exprimé ; il était pauvre et paraîtrait avoir abusé de son influence pour des motifs peu honorables ; on le croirait d'autant mieux qu'en définitive une fort grande différence d'âge existait entre lui et la comtesse, et les unions contractées malgré de pareils empêchements donnent toujours à gloser. Ensuite, il était catholique, la comtesse protestante et, sa famille à lui, qui fermait aisément les yeux sous le manteau de la cheminée, trouverait certainement à redire, et très fort, à une sorte de renonciation publique à des principes héréditaires. Enfin, et c'était là son suprême argument, il répéta à satiété qu'il ne voyait pas pourquoi un bonheur si long, si soutenu, si exempt de

nuages serait troublé, évidemment troublé, par la manie de changer le bien en mieux.

Tout cela fut bien dit, bien exposé ; cependant la comtesse demeura ferme dans sa proposition, et ne daignant prendre au sérieux qu'une seule des objections, elle s'en alla un matin, sans rien dire à Fréderic, trouver l'Evêque de B. Elle fit part au prélat de son désir de se convertir. Le prélat qui n'y entendait pas malice, fut naturellement touché et enchanté. La néophyte avait justement le genre d'esprit qu'elle voulait avoir. Elle alla au devant de toutes les instructions, étourdit les abbés qu'on lui donna pour maîtres par la variété et l'orthodoxie de ses connaissances théologiques, et, ma foi, par un beau dimanche, le troisième après Pâques, je crois, elle fit tranquillement son abjuration dans la cathédrale de B. à la satisfaction profonde du public. Le lendemain elle revint à la charge auprès de Rothbanner et le somma de l'épouser.

La conversation entre les deux contendants fut d'abord affectueuse et parfaitement tendre ; puis elle devint un peu sèche, et quand la comtesse se fut bien convaincue que la victoire ne viendrait pas toute seule, elle prit son parti et mit le fer sur la gorge de l'antagoniste.

— Ainsi, bien définitivement, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux dont il n'avait pas encore vu l'expression âpre et décidée, ainsi vous ne consentez pas ?

— Je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas ?

— Je vous l'ai expliqué.

— Eh bien ! Donnez moi encore toutes vos raisons !

Il énuméra de nouveau, et non sans une nuance de colère, ce qu'il avait déjà répété vingt fois.

— Ce sont là vos motifs ?

— Vous le savez bien.

— Pourquoi ne me donnez-vous pas le seul véritable ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vous demande pourquoi vous ne me dites pas franchement la raison sérieuse qui vous empêche de me céder ?

— Je ne sais ce que vous entendez par là !

— J'entends votre liaison avec ma fille !

— Madame !

— Avec ma fille ! vous dis-je ; nous voilà enfin en pleine bonne foi, et, c'est ainsi que nous allons nous expliquer.

On peut s'imaginer l'attitude des deux lutteurs, car d'amants il n'en était pas question dans ce moment-là. Elisabeth pâle de cette pâleur de l'homme de guerre causée uniquement par la rage de vaincre ; Frédéric agité du trouble de l'animal pris dans une piège dont il voit peu de chances de se tirer.

— Monsieur, dit la comtesse, je ne vous ferai pas de reproches ; calmez-vous, rassurez-vous. Ce n'est pas moi qui puis être votre juge, j'en ai perdu le droit du moment où j'ai abdiqué toute dignité. C'est moi qui vous ai introduit dans cette maison, qui vous y ai fait régner, qui en vous accablant de tout pouvoir, vous ai donné toute licence. Il est naturel que vous en ayez abusé jusqu'au crime. Oh ! ne vous révoltez pas ! au point où en sont les choses, si je puis et dois vous épargner les reproches, il est au moins naturel que vous consentiez à envisager la vérité en face. Si elle n'est pas belle, convenez que sur ce point du moins, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Vous

avez trouvé une enfant toute jeune, incapable de rien comprendre, de rien savoir, de rien prévoir. Mais laissons le passé et songeons à l'avenir. Vous et moi avons donné tant de scandales au monde que je vous avoue mon impuissance à en ajouter un nouveau. Peut-être auriez-vous la condescendance d'épouser Mademoiselle d'Hermansburg si je vous en pressais ; mais notre relation a été si publique que la pensée seule d'une pareille monstruosité me fait horreur. Ce sont des arrangements, dit-on, assez ordinaires, je ne l'ignore pas ; mais ils ne vont pas à mon tempérament, et je ne vois qu'une chose à faire : régulariser notre position mutuelle d'abord ; éloigner Mademoiselle d'Hermansburg pour quelque temps et la marier. De cette façon tout peut se réparer et je ne saurais imaginer qu'il puisse vous entrer dans l'esprit de refuser la seule réparation en votre pouvoir.

Dans ce que venait de dire Elisabeth, et qui ne coordonnait pas trop mal, il y avait du vrai, du douteux et du faux ; c'est ce que l'entrée subite d'Adélaïde Hermansburg dans le boudoir de sa mère mit sous le jour le plus lumineux. Adélaïde venait d'atteindre ses dix-huit ans. Elle était blonde extrêmement, blanche à éblouir ; une taille de reine, des bras admirables, rien d'une jeune fille, beaucoup d'une impératrice au grand, moins l'esprit de sa mère, son audace et sa hauteur implacables, et en plus, ce qui n'était pas à dédaigner, le sentiment parfaitement défini qu'elle tenait le pas comme femme aimée vis-à-vis de celle qui ne l'était plus et comme beauté dans sa fleur vis-à-vis de la rose plus qu'à demi effeuillée. Quant à une notion quelconque des rapports de fille à mère, pas l'ombre.

Il faut avouer qu'entre ces deux olympiennes le pauvre Frédéric Rothbanner, si doux, si poli, si affectueux toujours, si spirituel quand rien ne presse, ne faisait pas grande mine et je me l'imagine assez, accoudé sur le marbre de la cheminée, dans son attitude toujours élégante et correcte, mais ne trouvant pas le plus petit mot à dire.

Elisabeth fut un peu surprise de l'apparition de sa fille, et par son hésitation elle perdit l'avantage de l'attaque. D'ailleurs elle ne savait pas ce que la jeune demoiselle avait dans l'esprit.

— Madame, dit mademoiselle d'Hermansburg d'un ton froid et léger, je vous demande pardon d'entrer ainsi chez vous ; mais comme je suppose que monsieur vous a déjà parlé, vous comprenez si la question m'intéresse et si j'ai quelque sujet de me mêler de mes propres affaires. Depuis quinze jours dejà M. de Rothbanner m'annonce son intention de vous demander ma main ; j'y ai consenti, mais chaque matin et chaque soir il m'allègue quelque raison pour n'avoir rien fait encore. Je désire la fin de cette situation, et je tiens à savoir si monsieur vous a fait connaître nos intentions. S'il n'a rien dit, il faut qu'enfin il s'explique.

— Mademoiselle, répondit la comtesse, vous n'épouserez pas monsieur de Rothbanner.

— Pourquoi, Madame ?

— Parce que M. de Rothbanner m'appartient et m'épouse.

— Répondez, Frédéric ! dit Adélaïde en se tournant d'un air hautain vers le jeune homme. Celui-ci se trouva en face de deux paires d'yeux qui le tenaient en joue et on ne peut assurer qu'il fût à son aise. Il cherchait à

condenser quelque chose de conciliant dans une phrase qui ne déterminât pas une explosion, quand la comtesse prit la parole.

— Mon Dieu ! je ne comprends pas très bien ce débat ; il serait ridicule, il faut en convenir, si votre inexpérience ne l'excusait un peu. Rentrez chez vous et pensez à autre chose.

— Madame, reprit violemment Adélaïde, en croisant les bras sur sa poitrine et en portant alternativement sur sa mère et sur Frédéric des regards où la tempête éclatait, comme je n'ai rien à ménager, je réclame ce qui m'appartient ; et vous, parlez ! dit-elle en frappant du pied ; vous savez ce qu'il vous appartient de déclarer !

— Et moi encore mieux ! s'écria Elisabeth. Tenez finissons-en et pas de mélodrame ! J'ai l'horreur des scènes et du mauvais ton. Vous pouvez être assurés tous deux que je ne me laisserai écraser ni par l'un ni par l'autre ; mais que je vous écraserai l'un et l'autre peut-être. Vous, mademoiselle d'Hermansburg, vous n'êtes pas majeure et je vous mettrai dans un couvent, en disant pourquoi ; vous, M. de Rothbanner, vous vous débattrez avec l'opinion publique qui, peut-être, comprendra mal que dans une maison, la mienne, vous vous soyez permis tant de libertés. Je ne vous donne pas une heure pour choisir, je vous donne une minute. Ou moi, ou ce que j'ai dit ! Répondez !

Adélaïde prononça les mots suivants en serrant les dents, mais d'une manière fort distincte, et en même temps elle regardait le jeune homme en face :

— Le couvent, le déshonneur le plus complet, l'abandon de votre part, tout, mais ne lui donnez pas le triomphe !

La comtesse revint la minute achevée :

— Eh bien ? murmura-t-elle ?

Je ne dis pas que Frédéric joua ici un beau rôle ; mais le sort ne donne pas toujours ce qu'on voudrait parmi les personnages de la comédie de la vie. Choisir ! C'était là fort mal aisé et je le donnerais en cent aux plus habiles : il était clair qu'en obéissant à Adélaïde Frédéric n'avait ni la personne de la jeune fille ni aucun des avantages de l'amour ; mais en désobéissant à la comtesse, il était déshonoré à tout jamais, perdu pour le monde, chassé certainement de l'armée, obligé de s'expatrier et il n'avait pas le sou, ce qui aggravait singulièrement la situation, ne perdez pas ce point-là de vue. Aussi sa perplexité peut-elle n'être pas héroïque, elle n'en est pas moins assez concevable.

Naturellement, ne sachant au monde quel parti prendre, il prit celui de perdre contenance et son nez rougit légèrement, ses yeux devinrent humides et il tira son mouchoir de sa poche pour se moucher. Ces différents symptômes produisirent sur les deux femmes des effets très contraires ; Adélaïde sourit avec dédain et sortit de la chambre ; la comtesse se plaça en face de Frédéric et lui saisit les mains.

— En retour, lui dit-elle, je vous pardonne tout, j'oublie tout, je ne vous retire rien du dévouement aveugle que depuis tant d'années je vous porte et que vous connaissez si bien ! Je ne suis ni une sotte ni une bourgeoise. Eh ! mon Dieu, Frédéric, à mon âge on ne se sauve que par la bonté et l'indulgence. Vous êtes jeune... vous avez été entraîné autant qu'entraînant... tout s'oubliera.

Elle parla ainsi pendant une demi-heure sur le ton de l'affection la plus maternelle. Tout autre genre de tendresse n'eût pas été de mise à ce moment, et elle le comprenait comme elle comprenait tout. N'admirez-vous pas aussi avec quel art consommé elle avait supposé d'abord partie gagnée et ville conquise ? Frédéric eut bien l'idée de le contester ; mais il perdit du temps à réfléchir à la meilleure manière d'essayer son opposition, et il se trouva au bout d'un quart d'heure si bien enguirlandé, paqueté, emballé, cloué dans sa caisse, que... ce n'est pas qu'il n'eût par moments des spasmes et des soubresauts ; mais rien de plus inutile ! Cet ange d'Elisabeth comprenait tout, excusait tout, ce n'était plus une amante irritée, ce n'était pas même une future épouse peu exigeante sur la théorie de ses droits, ce n'était pas une Ariane raccommodée avec Thésée par l'entremise de Bacchus, c'était une sœur de charité ! Enfin il n'y a qu'un mot qui serve : Mademoiselle d'Hermansburg qui, notoirement avait adoré son père, s'en alla passer trois mois chez une de ses tantes à l'époque du mariage de sa mère avec Rothbanner, mais comme il n'était pas moins notoire qu'elle adorait sa mère autant que son père, les trois mois n'étaient pas écoulés qu'elle remuait ciel et terre pour retourner auprès d'elle, ce qui, vu la résistance opposée à son désir, détermina l'ouverture d'une campagne stratégique auprès de laquelle les plus savantes manœuvres des généraux anciens et modernes ne sauraient que pâlir.

La comtesse disait à toutes ses bonnes amies :

— Ma fille est un prodige de dévouement et d'abnégation ! Qu'elle n'ait pas de goût pour son beau-père, je ne saurais le trouver mauvais, et je lui en veux d'autant moins

que dans toutes les lettres qu'elle m'écrit elle est parfaite à cet égard de convenance et de mesure ; mais il ne m'est pas difficile de démêler sa pensée. Adélaïde est trop pure et trop naïve pour savoir dissimuler. Si elle insiste tant pour revenir auprès de moi, savez-vous la pensée qui la dirige ? Elle s'imagine que mon jeune mari ne me rendra pas heureuse ; et elle veut être là pour me consoler et me soutenir. Elle a conçu ce roman dans sa petite tête et n'en veut pas démordre jusqu'à présent ; mais cette fantaisie passera et je tiens à ce qu'Adélaïde reste chez sa tante Thérèse jusqu'à l'époque de son mariage. Elle y est parfaitement heureuse ; et vous comprenez que même ce qu'il y a de passion dans sa tendresse pour moi m'oblige à un sacrifice, le plus grand que je puisse faire assurément ! celui de me séparer pour un temps d'une enfant si chère et qui jusqu'à présent ne m'avait jamais quittée !

De son côté Adélaïde disait à qui voulait l'entendre : — Ma mère sera certainement malheureuse avec M. Rothbanner ; elle n'eût pas dû se remarier ; mais ce n'est pas à moi, sa fille, qu'il appartient de la blâmer ; je ne puis voir et je ne vois que ses périls ! C'est la meilleure des mères : quoi qu'elle fasse, par un sentiment exagéré de son affection, je sais que je lui suis indispensable. Je lui sacrifierai mes goûts, ma vie ! Je ne veux qu'elle, je n'aime qu'elle ! Je retournerai auprès d'elle et je ne me marierai jamais !

Elle se mit en devoir de tenir parole. On lui présenta, vous vous en souvenez peut-être, Philippe de Rubeck ; soixante-mille thalers de revenu en biens-fonds, beau nom, trente-cinq ans, jolie figure, elle le refusa ! A la suite comparurent deux ou trois autres prétendants qui n'étaient

guère moins convenables. Ils furent évincés de même. La grande duchesse s'en mêla et fit venir Adélaïde pour la sermonner. Celle-ci pleura excessivement, demanda sa mère, voulut sa mère, eut une attaque de nerfs, si bien que notre excellente souveraine, n'y voyant que du feu, se tourna tout entière au parti d'Adélaïde et dit à deux ou trois reprises que Madame Rothbanner n'avait pas raison.

Celle-ci commença à se trouver dans un certain embarras ; mais elle tomba bientôt dans une perplexité pire. Elle avait l'habitude assez judicieuse d'aimer à se rendre compte de tout. Les principes sont choses admirables ; malheureusement, dans l'état d'imperfection où s'agite la nature humaine, ils nécessitent des applications rarement irréprochables. Il arrivait à Elisabeth d'exécuter des visites domiciliaires chez son mari pendant que celui-ci était dehors. Un beau jour elle tomba sur un billet d'Adélaïde, et bien que le texte fut insignifiant, ou pour mieux dire incompréhensible, il en résultait que ce billet avait eu des frères aînés, et aurait certainement des cadets en quantité inappréciable. Cette découverte conduisit Madame Rothbanner à éclaircir de plus en plus près la conduite de Frédéric ; elle ne fut pas tout à fait certaine que, sous prétexte d'affaires de service, il s'absentait de la ville, mais elle eut tout lieu de le soupçonner. Le fait est que les chevaux du mari étaient surmenés. De sorte que pressée de toutes parts, blâmée par la grande duchesse, tenant avant tout à conserver sa position de mère incomparable, clé de la manœuvre qu'elle suivait, se voyant tournée par l'ennemi, que dis-je ! devinant cet ennemi possesseur des plus belles intelligences dans la place, elle

se décida à un changement de front, écrivit à Adélaïde que ses supplications l'avaient vaincue, l'alla chercher elle-même chez la tante Thérèse et la ramena en triomphe. Il n'en est pas moins vrai qu'ayant gagné la première manche, elle venait de perdre la seconde, et elle avait trop de sens pour chercher à se le dissimuler. Aussi ne montra-t-elle aucune humeur ni en public, ni en particulier.

Mais je m'aperçois que, me laissant trop entraîner par le courant des faits, je ne vous ai pas arrêtés assez longtemps sur la personne même d'Adélaïde. Il est cependant essentiel de vous faire bien connaître cette remarquable créature, et pour la juste appréciation que vous pouvez désirer faire de ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer, et pour celle de ce qui va advenir. Très belle, très intelligente, d'une intelligence aventureuse et sans scrupule aucun, outrageusement gâtée par son imbécile de père, pour qui elle avait le plus souverain mépris, absolument abandonnée, même ignorée par sa mère, que des occupations de toute nature absorbaient, Adélaïde avait eu pour unique guide dans la vie sa gouvernante anglaise miss Dickson, très sentimentale, très adonnée à la philosophie nuageuse, aimant le sherry, ne détestant pas le grog et se saturant en secret de romans français capables de faire rougir des gendarmes, et qu'elle avait grand soin de passer à sa pupille.

Dès l'âge de quatorze ans, Adélaïde avait su ce que M. Rothbanner faisait dans la maison et comme miss Dickson ne lui ménageait pas les commentaires sur ce point, ce que sa jeune tête n'eût pu encore concevoir lui était facilement élaboré et transmis dans sa réalité la plus

authentique par les connaissances supérieures de la demoiselle anglaise. Supposons un instant que le docteur Gall eût pu interroger la tête charmante de mademoiselle d'Hermansburg, je ne fais pas de doute qu'il y eût reconnu à un degré suprême l'organe de la combativité, et, en effet, l'amour de la lutte dominait tous les autres penchants d'Adélaïde, et pendant la vie entière de cette héroïne, ces penchants étant, grâce à Dieu, devenus des passions, avec le temps l'amour de la bataille a chez elle prédominé sur tous les autres genres d'amour. Elle s'imagina vers sa seizième année que ce serait la plus belle chose du monde que de se jeter à la traverse des sentiments de sa mère, et de détourner de son propre côté, à son profit exclusif, ce qui devait avoir tant de valeur puisqu'on paraissait y tenir si fort. Outre ce qu'une conquête avait en elle-même de désirable et de glorieux, outre qu'il était à regretter qu'à seize ans on n'eût pas encore pris garde à elle, outre que le bien d'autrui est nécessairement plus enviable que celui qui n'appartient à personne, comme sa mère était en définitive l'être le plus puissant dont elle eût la notion, elle ne conçut rien de si chevaleresque, de si vaillant, de si hardi, de si digne d'admiration que d'affronter sa mère et, si elle pouvait, de la battre et de la dépouiller. Remplie d'un projet si généreux, elle ne perdit pas une minute à en poursuivre la réalisation, et, subitement, sans transition aucune, Fréderic Rothbanner se vit l'objet des attentions passionnées et bientôt des déclarations brûlantes de ce petit monstre, la plus jolie, la plus spirituelle, la plus séduisante des filles de la Résidence.

Il en éprouva d'abord l'étonnement le plus prodigieux. Il refusa d'y croire. Il chercha à fuir l'enchanteresse, mais

la chose était difficile puisqu'il lui fallait passer sa vie dans la maison. Il aurait dû peut-être prévenir la comtesse ; mais il était si doux, si poli, si éloigné de tout ce qui ressemble à des violences, qu'il lui eût été dans tous les cas fort difficile d'aborder une pareille démarche dont les conséquences l'épouvantaient. Epouvanté ! Il le fut bientôt plus encore quand, aux attendrissements, aux regards profonds succédèrent des scènes pathétiques et des menaces véhémentes de se tuer. Un soir, la comtesse qui avait dû rester très tard à la cour à cause d'une réception de prince voyageur, rentra sans défiance, et toutes les infortunes du monde étaient consommées. Frédéric s'était indignement conduit, son désespoir était sans bornes ; il se condamnait sans ménagements ; il comprenait très bien, trop bien que ce n'était pas une excuse que de mettre au défi tous les patriarches de l'Ancien Testament, et notamment le plus convenable de tous, d'avoir pu affronter une pareille aventure ; le fait est qu'il avait tort, impossible d'en revenir, et la faute commise, le remords, au lieu d'étouffer l'amour, donna des forces à ce qui n'aurait presque pas même été une fantaisie, et si bien qu'il devint passionnément épris de l'ange des ténèbres dont la griffe tenait son cœur.

Et elle aussi, Adélaïde, devint éprise de lui à la rage. Vous pensez que je n'ai nulle intention de vous faire l'apologie de ce petit satan ; mais il ne faudrait pas être injuste non plus. Détestablement élevée, complétement abandonnée dès sa petite enfance, n'ayant jamais trouvé en sa mère que l'indifférence la plus glacée, et commençant à sentir que, dans la mesure où sa beauté se développait, elle allait y faire naître la haine, douée, comme je l'ai

dit, de la fureur des combats, fureur en soi admirable et qui n'est pas l'indice d'une âme vulgaire, elle n'avait rien fait jusqu'alors qui ne fût coupable sans doute, mais rien non plus qui fût de bas-lieu. Si on avait pu lui donner Frédéric comme elle le voulait, certainement elle se serait mise à l'aimer tout de bon, et je ne vois aucune raison pour penser qu'elle n'eût pu devenir une excellente et digne femme, si peu qu'elle eût été éloignée du milieu déplorable où elle avait vécu jusqu'alors. J'ajouterai, cependant, que la direction d'une main sage, ferme et d'une âme grande n'eût pas été de trop pour ramener une nature aussi véhémente, et je ne connais personne à qui j'eusse conseillé d'entreprendre une telle éducation. Cette observation nécessaire pourrait bien, je le sens trop, réduire à néant toute une théorie. Rothbanner, nous le connaissons, est assurément un homme distingué ; les gens spéciaux, les militaires, vous diront qu'il a introduit une amélioration notable dans la construction de la culasse des obusiers ; il passe à bon droit pour bon administrateur ; on l'aime fort dans le monde où il ne porte que les meilleures façons et le ton d'une bienveillance universelle. Mais avec tout cela, il me fait exactement l'effet d'un chapeau de Paris : c'est ravissant, bien chiffonné, d'un air exquis, ça coûte très cher, et quand on analyse le fait, ça ne vaut pas quatre sous de bon argent. Les gens comme Rothbanner sont comme les vélocipèdes : ils ne roulent que sur les trottoirs. Hors des trottoirs ça tombe. Moi, j'aime mieux les gens qui sont gênés sur les trottoirs, mais qui peuvent très bien marcher dans les bois.

Quoiqu'il en soit de ma digression, voilà Adélaïde revenue où elle voulait aller et installée au cœur de sa

conquête. Elisabeth n'eut pas même une heure devant elle pour organiser les barricades. Aussitôt qu'aux yeux de toute la maison attendrie les deux femmes se furent embrassées, Adélaïde suivit sa mère dans sa chambre, poussa le loquet, s'assit et fit le discours suivant :

— Madame, puisqu'il vous a plu de faire le malheur de ma vie, vous ne trouverez pas mauvais que j'use de même envers vous. Vous devez bien sentir que la partie n'est pas égale entre nous !

— Vous êtes la plus forte ?

— Assurément, et je ne compte pas vous rien céder.

— Je m'y attendais et c'est pourquoi je vous cède tout. M. Rothbanner est ici et je vais le faire appeler.

Le verrou ouvert, Elisabeth sonna, fit demander son mari ; celui-ci se présenta. Elle sortit et le laissa seul avec Adélaïde. M. Rothbanner prenant un air digne et froid rendit à la jeune demoiselle les lettres qu'il en avait reçues depuis le séjour chez la tante Thérèse et se jeta dans les considérations les plus vraies, les plus incontestables sur le présent et sur l'avenir. Il prouva sans peine que sa conscience d'honnête homme était engagée à mettre fin à une situation injustifiable à tous les égards ; qu'il se considérerait comme le dernier des misérables s'il avait la faiblesse de dévier de son devoir si clair, si naturel, si nécessaire ; il peignit vivement et avec sensibilité la reconnaissance dont lui, le cadet sans ressources, était et devait être pénétré pour une femme qui avait fait sa fortune ; il se condamna pour ce qui avait eu lieu et supplia Adélaïde de se marier. Il parla très bien, oh ! très bien ! et quand il eut fini, il se leva et voyant qu'Adélaïde regardait

fixement devant elle et ne répondait pas un mot, il sortit. Elle avait perdu la troisième manche.

Ma foi ! huit jours n'étaient pas passés que Christian Grünewald lui faisait la cour. Vous savez bien, ce petit Christian, mon cousin, qui avait un si joli cheval provenant des haras du feu roi de Wurtemberg ? Vous ne vous en souvenez pas ?... Enfin, cela importe peu ; ce qui est certain, c'est qu'il se mit, comme je vous le disais, à lui faire la cour, et il fut très bien accueilli par elle. On commença à en parler partout. Chez Madame de Stein on dit même que la corbeille avait été commandée à Paris. Madame Rothbanner, discrètement interrogée, ne répondit pas précisément, mais laissa entendre qu'on ne lui parlait pas de choses impossibles. Ce que le monde voyait de la façon la plus positive, c'est que la santé d'Elisabeth assez chancelante depuis quelque temps se rétablissait à vue d'œil, et l'air de félicité parfaite établi sur son visage était de nature à pousser toutes les femmes d'un certain âge à épouser des jouvenceaux. On était au plus fort de cette affaire qui intéressait la société entière quand le ministre de la guerre donna son grand bal annuel.

Quelques personnes remarquèrent de bonne heure que Rothbanner dans sa grande tenue d'aide de camp, qui, par parenthèse, lui allait à merveille, ne sortait pas de l'embrasure d'une porte où il était à moitié caché par un rideau. Il était pâle comme un mort. Vers une heure du matin, Adélaïde, belle à tourner la tête à l'univers, d'une gaieté étourdissante, ayant semé à droite et à gauche mille mots charmants qu'on répétait, n'avait pas quitté une minute le bras de Christian fou, ivre, délirant de bonheur (le bonheur lui sortait par tous les pores, au brave garçon,

et le camélia qu'il avait à la boutonnière semblait le respirer). Comme on venait de finir une valse, le couple heureux se promenant en tous sens, recueillant partout des sourires, arriva à la porte où se tenait Rothbanner adossé contre la boiserie. Adélaïde s'arrêta devant cet homme, qui de pâle devint livide. Elle le considéra un instant sans parler, puis d'une voix pénétrante, elle lui dit en le regardant dans le fond des yeux d'une façon singulière :

— Veux-tu que je le chasse ?

— Oui, répondit Frédéric.

Mon Dieu ! ce n'est pas grand'chose qu'un oui, pas plus qu'un non, et il ne faut guère de temps pour énoncer de pareils monosyllabes. Mais si vous voulez un peu vous représenter la nature molle et pliante de Frédéric, et ce qu'il lui avait évidemment fallu de tortures pour le harrasser jusqu'à l'expression si nette et si absolue d'un désir, vous serez d'avis que jamais parole humaine n'a contenu plus de passion que ce oui-là.

Il était à peine prononcé que se tournant vers son partner, et dégageant son bras du sien, mademoiselle d'Hermansburg s'écria :

— Mon cher Christian ! comme vous me fatiguez! Depuis un mois tout à l'heure, si je calcule bien, vous me répétez, chaque soir que Dieu fait, la même chose ? Savez-vous ce qui en résulte ? C'est, et je l'ai appris ce soir par hasard, qu'on prétend que je vous épouse ! Allons donc ! Faites-moi l'amitié de me laisser désormais tranquille et jusqu'à ce que ces bruits ineptes aient cessé tout à fait, je vous défends de me parler. Monsieur Rothbanner, donnez-moi votre bras s'il vous plaît.

Georges de Zévort se trouvait là; il entendit ces propos aussi distinctement que je vous les dis ; il n'eut que le temps tout juste d'étendre les bras pour y recevoir le pauvre Christian qui tomba comme foudroyé. On lui fit prendre un verre d'eau, on l'emporta chez lui; il en fit une maladie, je ne sais laquelle et on prétend même qu'il en a contracté un tic nerveux incurable. Quand madame Rothbanner apprit les nouvelles, elle demanda ensuite ce qu'était devenue sa fille ; personne n'en savait rien. Seulement on l'avait vu prendre le bras de Frédéric. Ils n'étaient plus au bal ni l'un ni l'autre. Le temps de s'en assurer, le temps d'appeler la voiture, de la faire avancer à travers une queue interminable, tout cela dura, et il se passa bien deux heures avant qu'Elisabeth exaspérée pût rentrer chez elle. Il lui fut impossible de savoir où était son mari, où était sa fille; toutes les portes étaient fermées à clé excepté la sienne et elle n'était pas femme à prendre ses domestiques pour confidents. Maintenant je vous laisse vous la figurer, seule dans sa chambre pendant cette nuit-là. Imaginez un peu l'état de cette âme toute domination, toute puissance, toute orgueil.., que de haine, n'est-ce pas ?

Le lendemain s'ouvrit, pour les deux coupables, un paradis d'enchantement. Toutes leurs passions satisfaites à la fois ! Victoire, vengeance, amour, bien joué, tout cela formait la part d'Adélaïde ; celle de Frédéric se composait d'une jalousie détruite, d'une atroce souffrance abolie, d'une passion arrivée par la résistance au dernier degré d'insanité et qui n'avait plus rien à souhaiter ! Nous ne pouvons guère nous représenter, nous autres gens paisibles, ce que peuvent être, ce que doivent être, ce que sont nécessairement les transports de fous pareils. Pour peu que

les lois physiques s'appliquent à l'amour comme au reste des choses de ce monde, il est clair que la force d'expansion est en raison des obstacles qu'elle fait sauter et que la fille la plus aimante du roman bénin d'Auguste Lafontaine, le jour où elle épouse par devant notaire le plus candide, le plus adoré des commis de chancellerie, ne saurait l'aimer comme une Adélaïde ! Reste à savoir si l'amour d'une Adélaïde ne nous ferait pas nous-mêmes éclater comme une machine à vapeur mal construite. Du matin au soir, Frédéric et Adélaïde ne se quittaient plus; on les rencontrait dans les bois, pendus au bras l'un de l'autre. Cette fille singulière avait du goût pour tout, du talent pour tout. Elle lisait les vers comme personne, chantait comme autrefois la Sontag, donnait à la musique des sens que personne n'avait été chercher. De tout cela après bien autre chose, elle grisait Frédéric et ils cueillaient ensemble des pervenches et des germandrées ! On rentrait tard pour dîner, on ne s'imposait aucune contrainte devant Elisabeth, et chacun sut par la ville que, décidément, cette chère Adélaïde s'était habituée à son beau-père et lui montrait beaucoup d'amitié. On félicita l'heureuse madame Rothbanner, qui, fière comme le cacique indien attaché par l'ennemi au poteau de torture, accueillait ces compliments avec le plus doux sourire.

Au bout d'un mois, la scène changea; Frédéric se dit à lui-même : je suis indigne de vivre !

Entre nous, je crois qu'il était la machine à vapeur mal construite, pas trop capable de porter l'amour d'une Adélaïde. Il commença à devenir sombre. Peut-être avait-il dit à madame sa femme quelques mots offensants dans les jours de sa félicité ; il devint doux comme une fille.

Il trouva sa victime angélique et fut remercié avec larmes. Adélaïde prit la chose de très haut et maltraita vivement l'un et l'autre. Ce n'était pas une nature à concessions. Ce que voyant, Frédéric formula quelques vérités morales d'une grande portée, d'où résulta une explication violente dans la chambre d'Adélaïde. De paroles en paroles on s'échauffa et ce matin-là Frédéric déjeûna en tête à tête avec Elisabeth. Il voulut, cependant, dans la journée monter chez mademoiselle d'Hermansburg pour lui faire apprécier un plan de conduite entièrement nouveau dont l'idée lui était venue ; mais il apprit que sa belle-fille était allée passer la journée chez une de ses amies. Ce jeu-là continua pendant quatre ou cinq jours. Frédéric devint troublé et inquiet ; Elisabeth toujours résistant, toujours espérant, toujours luttant du moins, mais se sentant cruellement maltraitée par le sort qu'elle s'était fait, continua en y usant les ressorts de sa volonté, à garder la couverture de mansuétude dans laquelle elle avait jugé indispensable de s'envelopper.

Le cinquième jour, la mère de l'amie d'Adélaïde, demanda à madame Rothbanner si elle agréerait la recherche que le Comte de Potz se proposait de faire de sa chère fille. Depuis cinq jours les jeunes gens se voyaient chez elle et paraissaient sympathiser. Elisabeth ne se trompa pas une minute sur le sens de ce nouvel intermède et elle eut le double courage et la prudence admirables, d'abord de témoigner des doutes quant à l'acquiescement de sa fille à un mariage, secondement de ne pas dire un mot à son mari. De cette façon elle s'innocentait d'avance aux yeux du monde des extravagances qu'Adélaïde pouvait méditer et elle n'éveillait pas elle-même chez Frédéric

cette jalousie qu'elle avait appris à connaître et dont elle savait les conséquences. Il est curieux que les passions de ce dernier ordre-là, ont d'autant plus d'énergie et de cruauté que ceux qui les éprouvent sont plus faibles.

Le pendant exact de ce qui s'était produit avec Christian arriva avec M. de Potz, c'est à dire qu'Adélaïde s'attacha par les attentions les plus délicates à lui tourner absolument la tête et y réussit parfaitement. On parla de leur union comme d'une chose assurée. Rothbanner l'apprit et pendant quelques jours sembla disposé à y prêter les mains. Il en plaisanta avec Adélaïde elle-même ; cependant les deux femmes intéressées à suivre les mouvements de son cœur le virent bientôt devenir sombre, inquiet, absorbé ; l'une et l'autre avec des sentiments à coup sûr bien différents, prévirent que sa maladie allait aboutir à une crise.

En effet, il entra un matin chez Adélaïde, s'assit à côté d'elle et lui prit la main. Elle se laissa faire et le regarda froidement.

— Me comprends-tu ? dit-il avec une douceur douloureuse.

— Parfaitement, répondit-elle ; vous n'avez la force ni de me vouloir ni de renoncer à moi ?

— Puis-je te vouloir ?

— Assurément non.

— Puis-je renoncer à toi ?

— Je puis renoncer à vous et je l'ai fait.

— Tu l'as fait ?

— Je me marie.

— Et c'est à moi que tu oses...

— D'abord vous savez qu'il ne m'est pas si difficile

d'oser ; vous ne savez pas vouloir, mais j'ai cette science-là. Je me marie, vous dis-je à un homme que j'estime, à un homme que j'aime ; et, tenez, au point où en sont les choses, je ne sais pourquoi je ne serais pas sincère, à un homme qui m'est plus cher que vous ne le fûtes jamais. Le mot est dit : je ne le retirerai pas.

En parlant ainsi, elle regarda fixement Frédéric, car, le connaissant comme elle faisait, elle savait quel poignard elle lui enfonçait dans le plus profond du cœur. Ce coup-là le rétablit soudain en parfait équilibre avec lui-même. Jaloux, sa passion dominante excitée le fit nager en pleine eau dans la volonté qu'elle suggérait et qu'il ne tirait jamais d'ailleurs. Furieux, il saisit Adélaïde par le bras :

— Aime-le, ne l'aime pas ; si tu le revois, si tu le regardes, je le soufflette et je le tue !

— S'il se laisse tuer ; mais de toutes manières il vaut mieux que vous. Pas de ces façons-là, M. Rothbanner ! Que voulez-vous ? Avez-vous la prétention de me faire passer mon existence entière dans la position odieuse que nous nous sommes créée, vous et moi ? L'amour que j'ai eu pour vous, vous accorde-t-il cette prérogative inouïe de me condamner au malheur et à l'isolement éternel ? C'est là ce que vous appelez votre amour ?

— Je n'ai rien à expliquer, rien à justifier... Tiens, Adélaïde, j'ai eu tort ; je n'aime, je n'aime que toi, je ne peux pas, je ne veux pas te perdre. Impose-moi telle condition que tu voudras : j'y souscris et je te jure que je la tiendrai !...

— Tu ne tiendras rien, je ne veux pas te tromper, je t'ai menti ! je n'aime pas cet homme. Je n'aime que toi, je n'aimerai que toi ! Tant que je vivrai, tant que je respi-

rerai, il n'y aura que toi au monde pour moi ! Mais je te méprise, entends-tu bien, autant que je t'aime ! Tu me trahiras, tu m'abandonneras, tu me vendras comme tu l'as déjà fait et cela non pas pour un bien, non pas pour une vertu, tu n'en as pas ! mais pour la peur honteuse de quelques phrases dont tu ne crois pas le premier mot ! Il te faut pourtant le savoir, j'aurai la triste et poignante joie de te le dire une fois dans ma vie : tu m'as perdue et tu as fait de moi ce que j'ai bien l'intelligence de connaître que je suis ; non pas pour m'avoir prise puisque c'est moi qui t'ai pris, mais pour n'avoir pas su me garder. Tu vas me reprendre et tu me rejetteras encore et tu me reprendras toujours et tu me rejetteras sans cesse, tout cela pour être honnête à tes propres yeux et lorsque tu n'es pas assez aveugle pour croire jamais l'être devenu !

— Je te jure !

— Ne jure rien ou tout ce que tu voudras, tu n'es qu'un lâche, mais lâche comme tu es, je t'aime ! je me rends et me rendrai toujours !

Vous le devinez bien : la pauvre fille ne voyait que trop juste, ne disait que trop vrai. Cette scène-là, ce raccommodement fut suivi de dix scènes en sens contraire qui en amenèrent dix autres contrastantes. La maison était un enfer, bien que les apparences furent gardées toujours. On se douta bien au dehors de quelque chose et je n'aurais pas conseillé à des bourgeois de mener cette petite vie ; mais comme il n'y eut pas d'éclat bien clair, la bonne compagnie protégea les siens et le grand Duc qui avait assez aimé le feu comte de Hermansburg ne voulut jamais souffrir le moindre propos contre sa fille. Madame Rothbanner fut sublime dans son genre : elle céda ne pouvant mieux

faire, et ne se découragea jamais. Il en résulta quelque chose d'assez bizarre et qui aurait pu surprendre également les deux femmes ; à force de lutter ensemble et de se trouver également inépuisables en ressources, en haine, en courage, elles prirent l'une pour l'autre cette estime secrète que l'énergie inspire aux gens énergiques, même les plus ennemis et, en outre, un beau matin, elles se trouvèrent absolument unies dans l'intensité du même mépris pour ce pauvre Rothbanner. Je les ai tous connus dans un temps où le malheureux n'osait plus venir à table, encore bien moins paraître devant ses femmes à aucune heure du jour, et, quand il n'était pas de service, par conséquent forcé de passer le temps hors de chez lui, il s'arrangeait de façon à dormir toute la sainte journée et à n'être sur pieds que pendant que ces dames allaient dans le monde ou reposaient dans leurs lits. Il devint comme une espèce de spectre et c'est ainsi que les années de la jeunesse se passèrent pour lui et pour Adélaïde, absolument dégoûtée de son idole.

Si je vous détaillais un roman, je ferais tranquillement ici mourir l'un et l'autre d'épuisement, de confusion, de douleur. Il y aurait de quoi. Mais pas du tout. Les choses n'ont guère de ces conclusions dans la vie réelle. Quand ce diable de Rothbanner eut attrapé quarante ans et un ventre assez respectable, et que surtout il eut inventé sa fameuse culasse à mortier, sa jalousie à l'endroit d'Adélaïde était devenue fort traitable. Quant à l'amour, depuis longtemps ce sentiment avait disparu pour lui comme pour elle. En somme, madame Rothbanner pouvait être considérée comme victorieuse sur toute la ligne. Elle possédait, sans nul partage, un époux qui, désormais, ne

valait ni plus ni moins qu'un autre. Je ne peux pas deviner par quelle fantaisie de vieille fille Adélaïde voulut alors se marier. On lui fit épouser un chambellan ; mais avant la fin de l'année elle planta là son mari et revint vivre chez sa mère. Ces femmes avaient une telle habitude de se détester et d'employer l'esprit que le ciel leur a donné à aiguiser des mots sanglants l'une contre l'autre et à torturer Rothbanner, dernière et comique marque d'attention qu'elles ne lui ont pas retirée, qu'on les voit décidément inséparables, et telles gens qui disent s'aimer ne se tiennent pas de cette force.

J'ai dîné l'autre jour avec le colonel Rothbanner ; la raison en est qu'il désire passionnément la croix de Louis le Pieux ; je pense pouvoir la lui faire atteindre. C'est ce qui m'a remis toute cette histoire en mémoire ; n'ayant rien de mieux à vous offrir, je vous l'ai racontée.

Pendant ce récit du baron, la ravissante madame de Hautcastel avait, dans le fond de son fauteuil, pris une ou deux fois, un air assez scandalisé ; elle poussa alors un profond soupir et en manœuvrant son écran dans sa main divine, elle posa son petit pied sur le chenet, sans dire un mot. Georges de Hamann, regardant la pendule, s'aperçut qu'il était temps d'aller faire un tour chez la princessse Ulrique-Marie, et après avoir donné un coup d'œil à sa cravate, il sortit discrètement.

Quant à Monsieur de Hautcastel, il avait dormi pendant presque tout le temps ; il se leva avec un effort

marqué et tira d'un trait la conclusion morale de ce qu'on vient de lire :

— Ce satané baron est bien la plus mauvaise langue que je connaisse ! Toutes ces balivernes n'empêchent pas madame Rothbanner d'être une personne charmante, et elle joue au whist comme jamais femme n'y a joué !

COMTE DE GOBINEAU.

SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES[1]

VI

Nombre de jurés se font récuser ; aussi mon nom sort-il souvent de l'urne ; pour la neuvième fois, je fais donc partie du jury. Dans la salle de délibération, les jurés insistent pour que j'accepte la présidence que M. X. me prie de prendre à sa place ; il paraît qu'il en a le droit. Seul *intellectuel*, ou presque, parmi eux, je redoutais l'hostilité malgré les grands efforts que je faisais pour la prévenir. Aussi suis-je extrêmement sensible à ce témoignage de considération. Il est vrai de dire qu'à quelques-unes des affaires précédentes le chef des jurés s'était montré bien fâcheusement incapable et que, par suite de ses incompréhensions, de ses hésitations, de ses maladresses, la délibération et les votes avaient été d'une lenteur exaspérante.

L'affaire ne présente pas grand intérêt en elle-même. Elle nous revient de la correctionnelle dont elle ressortissait plutôt, mais où la cour s'est déclarée incompétente.

M. Granville, journalier, a été attaqué à une heure du matin, rue du Barbot, à Rouen, par un malandrin qui lui a pris les deux pièces de cent sous qu'il avait en poche. La victime se déclare incapable de reconnaître son agresseur ; mais, à ses cris, Mme Ridel avait mis le nez à sa fenêtre

[1] Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Novembre 1913.

et prétend avoir pu reconnaître en lui le sieur Valentin, journalier, qui comparaît à présent devant nous.

Valentin nie éperdument et prétend être resté couché chez lui toute la nuit. Et d'abord : comment Mme Ridel aurait-elle pu le reconnaître ? la nuit était sans lune et la rue très mal éclairée.

Là-dessus proteste Mme Ridel : l'agression a eu lieu tout près d'un bec de gaz.

On interroge le gendarme qui a aidé à instruire l'affaire ; on interroge d'autres témoins : L'un place le bec de gaz à cinq mètres ; l'autre à 25. Un dernier va jusqu'à soutenir qu'il n'y a pas de bec de gaz du tout à cet endroit de la rue.

Mais Valentin a un méchant passé, une réputation déplorable, et si le substitut du procureur, qui soutient l'accusation, ne parvient pas à nous prouver que Valentin est le coupable, l'avocat défenseur ne parvient pas à nous persuader qu'il est innocent. Dans le doute, que fera le juré ? Il votera la culpabilité — et du même coup les circonstances atténuantes, pour atténuer la responsabilité du jury. Combien de fois (et dans l'affaire Dreyfus même) ces "circonstances atténuantes" n'indiquent-elles que l'immense perplexité du jury ! Et dès qu'il y a indécision, fût-elle légère, le juré est enclin à les voter, et d'autant plus que le crime est plus grave. Cela veut dire : oui, le crime est très grave, mais nous ne sommes pas bien certains que ce soit celui-ci qui l'ait commis. Pourtant il faut un châtiment : à tout hasard châtions celui-ci, puisque c'est lui que vous nous offrez comme victime ; mais, dans le doute, ne le châtions tout de même pas par trop.

Dans plusieurs affaires que j'ai été appelé à juger, j'ai été gêné, et tous les jurés qui jugeaient avec moi parleraient de même, par la grande difficulté de se représenter le théâtre du crime, le *lieu* de la scène, sur les simples dépositions des témoins et l'interrogatoire de l'accusé. Dans certains cas, cela est de la plus haute importance. Il s'agit par exemple ici de savoir à quelle distance d'un bec de gaz une agression a été commise. Tel témoin, placé à tel endroit précis, a-t-il pu reconnaître l'agresseur? Celui-ci était-il suffisamment éclairé? — On sait la place exacte de l'agression. Sur la distance où l'agresseur se trouvait du bec de gaz, *tous* les témoignages diffèrent : l'un dit cinq mètres, l'autre vingt-cinq... Il était pourtant bien facile de faire relever par la gendarmerie un *plan* des lieux, dont au début de la séance on eût remis copie à chaque juré. Je crois que dans de nombreux cas ce plan lui serait d'une aide sérieuse.

* * *

Ce même jour, une troisième affaire : Conrad, au cours d'une dispute avec X. lui a flanqué des coups qui ont entraîné la mort.

Je note, au cours de cette fin de séance, qui du reste n'offre pas grand intérêt :

Combien il est rare qu'une affaire se présente *par la tête* et simplement.

Combien il arrive que soit artificielle la simplification dans la représentation des faits du réquisitoire.

Combien il arrive facilement que l'accusé s'enferre sur

une déclaration de par à côté, dont la gravité d'abord lui échappe.

— " Alors, *fou de colère...* " dit Conrad au cours de son récit (il s'agit du coup de couteau donné à sa maîtresse au moment que celle-ci voulait le tuer).

Et le Président tout aussitôt l'interrompant :

— Vous entendez, messieurs les jurés : fou de colère.

Et le ministère public s'emparera triomphalement de cette phrase malencontreuse que le prévenu ne pourra plus rétracter — tandis qu'il appert que ce n'est là qu'une formule oratoire où Conrad, très soucieux du beau-parler, s'est laissé entraîner pour faire phrase.

VII

Mardi.

Encore un attentat à la pudeur ; le dernier de ceux que nous sommes appelés à juger. Celui-ci est particulièrement pénible, car l'accusé, un jeune journalier de Maromme était atteint de blennorrhagie et a contaminé la victime. On a sur lui les plus mauvais renseignements : insolent, ivrogne, impatient au travail ; déjà précédemment il a voulu entraîner dans un bois une fillette de dix ans à qui il offrait des sous et des bonbons.

La petite qui comparaît devant nous, n'a que six ans et demi. Il l'a attirée dans sa chambre en lui offrant " une petite tabatière. "

On la force à répéter devant nous, par le menu, ce qu'elle a déjà dit à l'instruction, et que le coupable a avoué, et que le médecin a constaté. Il semble qu'on prenne à tâche que cette petite se souvienne. Au reste elle

n'a pas été violée ; il semble que l'accusé ait pris à son égard certaines précautions, grâce auxquelles il espérait peut-être ne pas la contaminer ; grâce auxquelles il bénéficie des circonstances atténuantes.

***

L'affaire Charles que nous jugeons ensuite avait fait quelque bruit dans les journaux. La salle est comble ; c'est une affaire " sensationnelle ". L'assistance est très excitée. On se redit de banc en banc le nombre des coups de couteau dont a été frappée la victime : le médecin n'en a pas compté moins de cent-dix !

La victime était la maîtresse de Charles. Juliette R. n'avait que dix sept ans lorsqu'il la rencontra pour la première fois, il y a de cela trois ans. Elle vivait avec un amant dont Charles aussitôt prit la place, abandonnant pour elle femme et enfants, après onze ans de mariage. Charles a trente-quatre ans ; il est cocher, a fait déjà plusieurs places ; mais les renseignements recueillis sur lui par ses divers patrons sont bons. Sa femme non plus n'avait pas à se plaindre de lui, malgré qu'il lui faisait parfois " des scènes ". Après qu'il se fut installé avec cette fille, Madame Charles, à plusieurs reprises, tâcha de le ramener, de le reprendre ; mais rien n'y fit, et l'instruction dit qu'il avait la fille " dans la peau, suivant l'expression ". Il habite alors avec Juliette R., place de M., chez Madame Gilet. Celle-ci parfois les entendait se disputer.

— C'est vrai. Juliette me reprochait d'envoyer à mes enfants une partie de mes gages. Mais jamais je ne l'ai menacée.

Et Madame Gilet reconnaît que les querelles n'étaient ni fréquentes, ni prolongées.

La voix de Charles est grave; son aspect n'est pas déplaisant; il est grand, fort, bien fait de sa personne, sans pourtant rien de bellâtre ou de fat; il me semble que rien qu'à le voir on eût deviné qu'il était cocher; et non pas cocher de fiacre : cocher de maison.

Il ne se défend pas, ne s'excuse pas même: on le sent soucieux de présenter les faits tels qu'ils se sont passés et sans chercher à influencer le jury en sa faveur. Pourquoi le Président essaye-t-il de le faire se couper, se contredire? Sans doute, en ancien juge d'instruction, par habitude professionnelle.

— Vous avez quelque peu varié, lui dit-il, dans la reconnaissance des mobiles du crime.

C'est aussi que Charles ne s'explique pas trop bien à lui-même comment ni pourquoi il a tué. Il aimait éperdument cette femme; il avait *besoin* d'elle. Le soir du 12 mars, veille du crime, ils soupèrent ensemble.

— Après souper je me suis couché avec elle, comme de coutume; mais elle s'est refusée. C'est comme ça que ça a commencé.

— Vous vous êtes alors disputé avec elle?

— A cause de cela, oui.

— Voici le motif que vous donnez du crime. Vous aviez d'abord donné une autre explication.

L'accusé ne proteste pas; son geste semble dire: c'est possible.

— La nuit ensuite a été tranquille?

— Oui, Monsieur.

— Vous avez dit aussi que vous étiez jaloux; c'est

même là l'explication que vous aviez donnée d'abord. Est-ce que vous lui connaissiez un amant ?

— Elle n'en avait pas.

— Cependant elle était triste ; au magasin des Abeilles où elle travaillait, on a dit qu'elle était anxieuse ; elle avait peur de vous. Un jour elle a confisqué votre rasoir. Craignait-elle de vous voir vous en servir contre elle ?

— A ce moment j'étais malade. On lui avait dit de me l'enlever pour que je ne m'en serve pas contre moi.

— Arrivons au treize mars.

— Nous nous sommes dit bonjour au matin ; je suis descendu chercher le journal.

— Vous n'avez pas bu ?

— La veille, avant le souper, j'avais pris deux tasses de café à B. ; mais ce matin j'étais à jeun. En remontant près d'elle, je lui ai de nouveau demandé... Elle a encore refusé. Alors, comme elle ne voulait toujours pas, j'ai perdu la tête. J'ai pris un couteau sur la table, près de moi ; je l'ai frappée au cou. *Le couteau me collait dans la main.*

— Elle était encore couchée ?

— Au premier coup, oui.

— A ce moment elle a cherché à se sauver ; elle a sauté du lit. Vous vous êtes jeté sur elle ; elle est tombée.

— A la fin en effet je l'ai retrouvée à terre.

— A la fin ? N'allons pas si vite ! Nous ne sommes encore qu'au commencement. Elle est tombée à terre, disons-nous ; et alors vous avez continué à la frapper, à la frapper comme un forcené, criblant de coups de couteau son cou, son visage et ses poignets.

— Je ne me souviens que du premier coup.

— C'est trop facile. Vous lui avez donné plus de cent coups ; d'après la déclaration d'un témoin, vous la mainteniez à terre d'une main, et de l'autre vous frappiez partout.

— Quand je me suis réveillé, Juliette était morte ; j'étais penché sur elle ; il y avait du sang partout... Je n'avais pas vu venir Madame Gilet.

— Entendant les cris de la malheureuse, elle était venue à son secours. Elle vous a vu la frapper avec une telle violence et une telle rapidité que cela ressemblait, a-t-elle dit, usant d'une image frappante, au timbrage des lettres dans les bureaux de poste. Vous entendez, Messieurs les jurés, au timbrage des lettres dans les bureaux de poste !

Et, là-dessus, le Président, joignant la mimique à la parole, donne quelques grands coups de poing sur son pupitre creux, éveillant un tel tonnerre qu'un rire peu décent secoue l'auditoire. Certainement ça ne devait pas faire ce bruit-là.

— Votre maîtresse s'est écriée : " Ah ! Madame, sauvez-moi ! Il a un couteau ! " Alors vous avez repoussé Madame Gilet, que votre contact a ensanglantée. " Retirez-vous ; ça ne vous regarde pas ", lui avez-vous dit ; puis, vous remettant à frapper la malheureuse, d'un dernier coup vous lui avez tranché la cariatide (*sic*). (Madame Gilet dira tout à l'heure que le dernier coup était " porté au front "). Qu'avez-vous à dire ?

— Je ne me souviens pas de tout cela.

— Pourtant quand les agents, qu'avait été prévenir Madame Gilet, sont arrivés, ils ont été étonnés par votre sang-froid. Vous n'aviez même pas l'air ému, paraît-il. Le couteau était sur la table. Vous vous êtes laissé saisir.

— J'étais abruti d'horreur.

— Non pas ! Vous avez tranquillement dit : “ Avertissez ma femme ”, et comme les agents allaient vous emmener, vous avez demandé la permission de vous laver les mains avant de descendre dans la rue.

— Je me rappelle en effet avoir donné l'adresse de ma femme, pour qu'on la prévienne.

— Ensuite, n'avez-vous pas voulu vous pendre ?

— Jamais.

— On avait cru cela. On avait trouvé dans la chambre un piton, de force à supporter un gros poids ; on a retrouvé également une lanière. N'avez-vous pas parlé alors d'une volonté de suicide ?

— Je n'ai jamais parlé de ça.

— N'importe. En définitive vous reconnaissez tous les faits ; et vous donnez de votre crime cette explication : que Juliette vous refusait ses avantages.

— J'ai vu passer devant moi quelque chose de terrible, ce matin-là.

— Enfin... elle est morte, la pauvre fille ! Si elle ne voulait plus de vous, vous n'aviez qu'à retourner auprès de votre femme et de vos enfants. Pourquoi la tuer ?

— Je ne cherchais pas à la tuer. (Rumeur d'indignation dans l'auditoire.)

— Allons donc ! Avec cent coups de couteau !

La majorité des jurés pense avec le Président qu'on cherche plus à tuer quand on donne cent coups de couteau que lorsqu'on en donne un seul. Pourtant l'examen médical de la victime nous apprend que ces cent-dix blessures dont on a pu relever la trace sur la face, sur le cou, à la région supérieure du thorax, sur les mains, (sur

le cou les plus nombreuses), étaient régulières pour la plupart, et, toutes, petites et peu pénétrantes. (En Russie on eût vu là sans doute un " crime rituel ".) Une seule blessure avait atteint la carotide et déterminé une hémorragie foudroyante.

N'étant pas du jury, je ne puis demander si, peut-être, il dépendait de la forme et de la dimension de l'arme qu'aucune des blessures ne fût profonde. Mais il ne paraît pas ; et le docteur dira tout à l'heure que Charles avait frappé " d'une façon tremblante, ne faisant pas entrer son arme et comme s'il voulait seulement mutiler ".

Les doigts étaient tailladés ; la victime avait dû essayer de se protéger.

Madame Augustine, veuve Gilet, logeuse, appelée à témoigner, dépose d'une voix monotone :

— Charles et la fille Juliette demeuraient chez moi. Je n'avais pas à me plaindre d'eux. Le 13 mars au matin, j'entendis des cris ; j'entrai chez eux ; elle était à terre et je le vis qui la frappait. Je lui saisis le bras pour le retenir. Il se retourna et me dit : " Retirez-vous. " Juliette n'était pas morte ; quand elle me vit chercher à le retenir, elle me dit : " Ah ! faites attention, il a un couteau ! " Alors il la frappa encore une fois ; il retourna le couteau dans la plaie ; ça a fait : crrac ! (Mouvement d'horreur et rumeurs dans la foule ; les jurés eux mêmes sont très impressionnés par le récit de Madame Gilet, et particulièrement par ce dernier détail. Pourtant, sur une demande de l'avocat défenseur, le docteur X. nous dira tout à l'heure : " Aucune des blessures n'indique que le couteau ait jamais été retourné dans la plaie ").

C'est comme si le couteau avait du mal à pénétrer. J'étais stupéfiée. Il frappait vite, comme on timbre les lettres. Il a peut-être porté vingt-cinq coups devant moi. Quand j'ai voulu l'arrêter et qu'il s'est retourné, il m'a ensanglantée ; j'étais en peignoir ; j'ai retrouvé du sang par tout mon linge. J'avais si peur, que je ne remarquai pas l'état de la chambre ; ce n'est qu'ensuite que j'ai vu que le lit était plein de sang. La veille au soir je n'avais pas entendu de bruit. Il ne venait personne chez eux. Juliette était tranquille et travaillait régulièrement. On n'avait rien à lui reprocher. A lui non plus. Il se conduisait bien. Je ne l'ai jamais vu ivre.

— Est-ce tout ce que vous pouvez dire sur lui ?

— L'été dernier, à la suite d'une chute, il avait été longtemps malade. Ma première idée, quand je l'ai vu frapper Juliette, c'est qu'il était devenu fou. Il paraissait l'aimer beaucoup. Ce n'est que quand Juliette m'a dit : "Il a un couteau" que j'ai compris qu'il avait une arme. Jusqu'à ce moment j'avais cru qu'il frappait avec le poing.

Charles. — Je n'ai pas vu Mme Gilet. J'ai idée d'elle; c'est tout.

Mme Gilet. — Après une pareille boucherie, je comprends qu'on perde la tête. Le dernier coup a dû être porté au front. Mais il ne faisait pas clair ; il était six heures moins un quart ; et je n'y voyais guère. Rien, avant, dans la conduite de Charles, ne faisait pressentir ce drame ; s'il y avait des discussions, ils se raccommodaient à peine fâchés.

Mademoiselle Gilet, appelée à son tour, dira :

— Ils chicanaient parfois, sauf à s'embrasser cinq minutes après.

Après la déposition de la logeuse et de sa fille, nous entendons celle des gardiens de la paix :

Le chef de poste M. :

— Quand nous avons voulu conduire au poste l'accusé, il nous a dit : — " Donnez-moi au moins le temps de me laver les mains. " Il ne paraissait ni soûl, ni fou. Il était plutôt calme.

Et M. V., commissaire de police :

— Au bureau central, j'ai vu Charles. Il était un peu énervé ; mais pas ivre. Il m'a dit, après quelques hésitations : " Je l'ai tuée parce qu'elle me faisait dépenser de l'argent. Du reste j'allais me jeter à l'eau quand on m'a arrêté. "

Le Président. — Eh bien ! vous voyez, Charles, vous donniez d'abord du mobile du crime une explication qui n'est pas celle d'aujourd'hui. Voyons, parlez.

L'accusé. — Que voulez-vous que je réponde ? Je vous ai dit la vérité.

M. V. — J'avais l'impression qu'il ne la disait pas alors, et qu'il dissimulait le mobile du crime. En effet, il donne d'autres raisons aujourd'hui... Tout cela me semblait si bizarre : je lui ai pris les mains, je lui ai relevé les paupières : il était ni ivre, ni fou.

Mme Charles vient à la barre, témoigner que, pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où il rencontra la fille Juliette, elle n'avait rien eu à reprocher à son mari.

M. le Docteur X... est appelé à parler de Charles ; il nous le présente d'abord comme un garçon sain et bien portant ; aucune tare dans son atavisme. Mais il a six doigts à une main ; il est sujet à des vertiges, à des pertes

de mémoire ; il a de la difficulté à s'orienter, des défauts de prononciation (j'avoue que je ne les ai pas remarqués), l'appréhension de faire une chute dans la rue. Le Docteur parle encore d'instabilité de jugement, d'indécision et d'absence de volonté (et n'est-ce pas là ce qui permit cette brusque transformation du désir insatisfait en énergie ?), puis conclut enfin en disant que, sans être dans un état de démence, dans le sens où l'entend l'article 64 du code pénal, " l'examen psychiâtrique et biologique, ainsi que la nature d'impulsivité spéciale de son crime, indiquent une anomalie mentale qui atténue sa responsabilité ".

" Son acte, avait-il dit quelques instants auparavant, a été accompli sans que l'idée de tuer ait été bien précisée dans son cerveau. On en trouve la preuve dans la distribution des coups de couteau que j'ai décrite ".

Comment l'avocat défenseur lui-même n'ira-t-il pas plus loin et ne dira-t-il pas que, non seulement Charles ne *voulait* pas tuer, mais même qu'il tâchait obscurément, tout en mutilant sa victime, de *ne pas* la tuer ; que, sans doute, précisément pour ne pas la tuer, *il avait empoigné le couteau à même la lame*, et que c'est seulement ainsi que l'on peut expliquer que les coups fussent à la fois forts et causant des blessures si peu profondes, et que Charles eût des coupures aux doigts (rapport du médecin). Et n'est-ce pas aussi pour cela que Mme Gilet ne voyait pas le couteau et croyait qu'il frappait avec son poing ?

Rien de tout cela n'est dit par Me R., l'avocat défenseur de la victime. Il s'appuie sur le rapport des médecins pour demander aux jurés de ne pas aller plus loin que les experts et de reconnaître à l'accusé une responsabilité atténuée.

J'ai longuement insisté sur ce cas, car il fit éclater la lamentable incompétence des jurés. Il ressortait avec évidence de l'instruction, des témoignages, du rapport des médecins, que l'idée de tuer n'était pas nettement établie dans le cerveau de Charles ; qu'en tout cas l'on n'avait pas affaire à un professionnel du crime, et plus peut-être à un sadique qu'à un assassin, que si jamais, enfin, crime pouvait être dit passionnel...

Après une demi-heure de délibération, on les voit rentrer dans la salle, congestionnés, les yeux hagards, comme ébouillantés, furieux les uns contre les autres et chacun contre soi-même. Ils rapportent un verdict affirmatif sur la seule question de meurtre posée par la cour ; quant aux circonstances atténuantes *que demandait l'accusation elle-même*, peu disposée pourtant à la clémence — ils les ont refusées.

En conséquence de quoi Charles est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

De hideux applaudissements éclatent dans la salle ; on crie : " bravo ! bravo ! ", c'est un délire. La femme de Charles, restée dans la salle, se lève cependant, en proie à l'angoisse la plus vive ; elle crie : " C'est trop ! ah ! c'est trop ! " et s'évanouit. On l'emmène.

Mais, sitôt après la séance, les jurés, consternés du résultat de leur vote (n'avaient-ils pas compris que de ne pas voter l'affirmative pour la demande des circonstances atténuantes, équivaut à voter la négative ?) s'assemblaient à nouveau et, précipités dans l'autre excès, signaient un recours en grâce à l'unanimité.

Sans doute auraient-ils voté tout bonnement d'abord

les circonstances atténuantes, si Madame Gilet n'avait pas dit que le couteau, en se retournant dans la plaie, avait fait : " Crrac ! "

Expliquerai-je un peu l'affolement des jurés si je dis que, l'avant-veille, avait paru dans le *Journal de Rouen*, en tête, un article sur " Les jurés et la loi de sursis " (N° du 17 Mai 1912) que j'avais vu passer de main en main, de sorte que tous mes collègues, ou presque, l'avaient lu ? Prenant prétexte d'une affaire qui venait de se juger à Paris, où les réponses du jury avaient forcé la cour d'acquitter trois précoces malandrins, cet article s'élevait contre l'indulgence. On y lisait :

" *Jamais les jurés parisiens n'avaient donné une telle preuve de faiblesse que dans l'affaire où, à la stupéfaction générale, ils viennent d'acquitter trois jeunes cambrioleurs convaincus d'avoir tenté de piller un pavillon...*

Cette indulgence outrée et absurde s'explique peut-être dans le cas particulier par l'attitude extraordinaire de la plaignante, qui avait demandé l'acquittement de ses agresseurs et aurait même, paraît-il, manifesté l'intention d'adopter l'un d'eux...[1] *Mais est-il besoin de faire remarquer que les jurés qui, eux, doivent avoir la tête solide et posséder l'expérience de de la vie, ne pouvaient subir le même accès de niaise sentimentalité* (ce " niais " n'est pas très chrétien, Monsieur le chroniqueur) *et qu'ils ont, par conséquent, manqué à leur devoir en refusant de condamner des coupables avérés, et que rien ne leur signalait comme particulièrement intéressants ?*

[1] Combien ne serait-il pas intéressant de connaître le résultat de cette rare expérience !

Cet étrange verdict, que la presse a condamné de façon unanime, etc.

En ce temps, où les crimes se multiplient, où l'audace et la férocité des malfaiteurs dépassent toutes les bornes connues (ô Flaubert !), *où les jeunes gens même entrent si hardiment dans la mauvaise voie, etc...* "

Qui dira la puissance de persuasion — ou d'intimidation — d'une feuille imprimée sur des cerveaux pas bien armés pour la critique, et si consciencieux pour la plupart, si désireux de bien faire !...

— Le Président m'a dit que jusqu'à présent nous avions très bien jugé, répétait, il y a quelques jours, un des jurés ; et ce satisfecit du Président courait de bouche en bouche, et chacun des jurés s'épanouissait à le redire. Ils en rabattirent bientôt.

VIII

Considérée d'abord comme un simple délit, l'affaire que nous eûmes à juger ce jour-là, avait déjà passé devant le tribunal correctionnel du Havre ; l'un des accusés, protestant contre sa condamnation à deux ans, fit appel. C'est Yves Cordier, cordonnier ; il comparaît en compagnie de C. Lepic et de Henri Goret, ses complices ; des deux filles Mélanie et Gabrielle. Ils sont accusés tous les cinq d'avoir entraîné le marin Braz, après l'avoir soûlé, de l'avoir " passé à tabac " et dépouillé de l'argent qu'il portait sur lui. Ce marin, reparti en voyage, n'a pu répondre à la citation, non plus qu'il n'avait pu comparaître, lorsque l'affaire était passée en correctionnelle. Il avait déposé sa plainte sitôt après l'agression ; puis, ayant recouvré

son argent, l'avait retirée peu de jours après, avant de se rembarquer à nouveau. Si l'affaire suivait son cours c'était, à proprement parler, malgré lui.

Cordier est un grand gars de dix-huit ans, un peu épais, blond, aux yeux bleus, au visage ouvert et qu'on imagine volontiers souriant ; on dirait un marin ; il a gardé la grosse vareuse cachou de la prison ; il pleure continûment ; par moments, il se tamponne le visage avec un mouchoir à carreaux qu'il roule en boule dans sa main droite ; la main gauche est enveloppée d'un linge.

Lepic est un journalier du Havre ; son état-civil lui donne vingt-cinq ans ; il a ce qu'on appelle : une sale tête ; pommettes saillantes ; énorme moustache, nez pointu ; on n'est pas étonné d'apprendre qu'il a déjà été condamné sept fois pour vol. Il tient une petite casquette entre ses mains ; d'affreuses mains, noueuses et, l'on dirait, mal dessinées. Il n'a pas de linge ; ou, s'il en a, ne le montre pas. Près de lui, Henri Goret paraît fourvoyé. Cette espèce de fils de famille, ne semble pas de la même classe sociale que les autres ; il a du linge, lui, et même un protége-col ; une petite cravate à nœud droit ; son visage aux moustaches naissantes serait presque joli s'il n'était avili, abruti ; sa voix est frêle, fausse et voilée ; il ne sait que faire de ses grosses mains gourdes. Le père de Goret tient un débit de boissons et une sorte d'hôtel borgne près du grand bassin. Henri Goret n'a pas vingt ans ; il a épousé une putain qui s'est fait flanquer en prison peu de temps après le mariage. — N'importe ! Henri se présente assez bien ; certainement la décence, et j'allais dire la distinction de sa tenue, prédispose en sa faveur les jurés ; elle accuse la roture et le dénuement des deux autres.

Passons au récit de "la scène de violences dont sont impliqués ces individus", comme dit le *Journal de Rouen* (16 Maï) :

C'est le 4 octobre 1911, au soir, que Cordier fit la connaissance de Lepic. Ce dernier, sans doute, eut vite fait de comprendre à quel complaisant débonnaire il avait affaire. Ensemble ils s'en vont aux Folies. La représentation finie, ils commencent à vadrouiller par les rues. Ils croisent deux marins, Braz et Crochu. Crochu est ivre-mort, difficile à traîner ; Braz interpelle les deux autres et leur demande s'ils ne connaissent pas un logement où l'on puisse coucher le soûlard. Tous trois emmènent Crochu rue de la Girafe, chez Lestocard. On le laisse là, et Braz, reconnaissant de l'aide que lui ont prêtée Lepic et Cordier, offre à ceux-ci une consommation.

Ils ressortent, bras dessus, bras dessous de chez Lestocard, et ne se quitteront pas de sitôt. Place du Vieux Marché, ils rencontrent deux femmes, les filles Gabrielle et Mélanie ; les emmènent. Il est deux heures du matin. Place Gambetta, c'est Cordier qui offre une consommation. Puis ils retournent place du Vieux Marché ; au café Fortin Braz paye une nouvelle tournée. A ce moment se joint à eux le jeune Goret. Il était là, dans le café, près du comptoir ; lui n'est pas ivre. Quand les autres sortent, il sort aussi. J'admets que Braz, déjà très ivre, ne l'ait pas beaucoup remarqué.

Il est alors près de quatre heures du matin. Braz voudrait bien aller se coucher, mais les autres l'entraînent. Ils errent au hasard tous les six et atteignent la rue Casimir Delavigne. Braz n'en peut plus ; il voudrait qu'on le

laissât. “Il est temps de s'aller coucher maintenant”. Mais Lepic ne l'entend pas ainsi; il prétend l'entraîner hors la ville.

— “Viens-t'en donc! J'ai un jardin là-haut, auprès du fort de Tourneville. Nous cueillerons des roses. J'te vas donner un bouquet que t'en garderas longtemps le souvenir.” (déposition de la fille Gabrielle.)

En vain Gabrielle tire le marin par la manche; elle voudrait le retenir; mais il n'est plus en état de rien entendre, ou du moins d'entendre raison. Tous repartent et commencent à monter la longue côte.

Une fille se penche vers l'autre: — Ça ne va-t'y pas se gâter?... Pour sûr ils vont lui faire son affaire.

— Non, répond l'autre; il y a toujours des soldats près du fort.

Braz est entre Lepic et “celui qui a la main en écharpe” (déposition de Braz). — Cette “main en écharpe” l'a beaucoup frappé. — Les filles suivent, puis Goret à quelque distance en arrière.

C'est à cinq heures, c'est-à-dire immédiatement avant l'aube (5 octobre), qu'ils descendent dans le fossé du fort; sous quel prétexte? je ne sais. Les deux filles restent en haut.

Que se passe-t-il alors? Il est malaisé de l'établir. Le marin n'est plus là pour le raconter; de plus, au moment de l'agression, il était ivre et il est vraisemblable qu'il n'ait pu se rendre que vaguement compte de la manière dont on l'attaquait et du rôle particulier de chacun de ses agresseurs. Nous n'aurons donc, pour nous éclairer, que le témoignage des intéressés. Or, chacun des accusés proteste de son innocence; du moins cherche-t-il à

restreindre le plus possible sa part de responsabilité. (Lepic, plus catégorique, niera même avoir été de la partie : on s'est trompé ; ça n'est pas lui.)

On procède à l'interrogatoire de Cordier :

C'est sans doute un bien méchant gars : il a déjà subi trois condamnations pour vol ; il n'avait que quatorze ans la première fois ; il est rendu à ses parents ; il recommence ; de nouveau on le renvoie à sa famille ; à la troisième fois on le confie à une colonie disciplinaire. Mais il prend en telle horreur ce régime, qu'il s'enfuit et retourne près de sa mère. Madame Cordier est la veuve d'un marin ; elle tient une maison de blanchissage et emploie plusieurs ouvrières. Yves Cordier est le dernier de cinq enfants. Le puiné est au régiment ; les autres sont placés, mariés, font une honnête carrière ; toute la famille est honorablement notée. Le cadet, celui qui nous occupe, semble particulièrement aimé ; et non seulement de sa mère et de ses frères, mais également par les voisins. Ses patrons donnent de lui de bons témoignages ; on nous lit une lettre d'un de ceux-ci, qui parle avec éloge de " sa conduite et sa probité " et demande à le reprendre à son service. C'est chez lui que Cordier reprenait déjà du travail deux jours après sa première libération[1].

Il est à remarquer que la déposition de Cordier et celles des deux filles concordent point par point. D'après leur récit, Goret aurait brusquement sauté au cou du marin par derrière et aurait roulé à terre avec lui. Puis, tandis que Lepic le baillonnait, Goret l'aurait fouillé et aurait

[1] Je ne donne ici que les renseignements qui nous furent fournis par la Cour, et non ceux que je pus, de mon côté, recueillir ensuite.

passé à Cordier l'argent qu'il trouvait dans les poches. Cet argent, Cordier le repassait presque aussitôt après à Lepic. Goret donnait encore au marin deux derniers coups de pied sur la nuque, et l'on repartait.

Chacun allait de son côté ; mais rendez-vous était pris pour se retrouver un peu plus tard, dans une chambre, rue du Petit Croissant, chez Goret même, et se partager l'argent.

C'est là que la police, aussitôt prévenue par le marin, les arrêta.

Le Président bouscule l'interrogatoire des deux filles. Il appert que les témoins " de moralité douteuse " ne jouissent pas d'un grand crédit dans son esprit ; et cela est tout naturel. Malheureusement, ici nous n'avons que ceux-ci pour nous instruire. Gabrielle, pressée de questions, qui se succèdent sans qu'elle ait le temps d'achever ses réponses, et qui sent que le Président ne lui fait point crédit, se trouble. Elle ne peut guère placer que des monosyllabes, répondre que par oui ou par non. Elle veut dire (c'est du moins ce qu'il me semble) que Cordier n'a pas participé à l'agression, et n'a fait que recevoir l'argent que les autres lui passaient. Si vous croyez que c'est facile !... Evidemment tout cela a été déjà élucidé à l'instruction : cet interrogatoire, pour le juge qui a étudié l'affaire, ne peut et ne *doit* apporter rien de nouveau ; mais pour le juré, tout est neuf : il cherche à se faire une opinion ; il s'inquiète et doute si peut-être l'affaire n'a pas été bouclée trop vite, et l'opinion que s'en est faite le Président.

Le Président. — Est-ce Cordier qui lui mettait la main sur la bouche ?

La fille Gabrielle. — Non, mon Président.

Le Président. — Alors c'est lui qui a porté les coups.

La fille Gabrielle. — Non, mon Président.

Le Président. — Enfin, l'un frappait, l'autre baillonnait, le troisième fouillait. Braz dit que c'est Cordier qui l'a frappé ; vous dites que c'est Cordier qui l'a fouillé. Il y a eu sans doute quelque confusion dans la lutte et par conséquent dans les témoignages aussi. Il ressort de tout cela que la responsabilité des trois accusés a été engagée au même degré, et c'est ce qui paraît évident. Fille Gabrielle, vous pouvez vous rasseoir.

La fille Gabrielle est la dernière interrogée ; on va passer aux plaidoiries. Alors le Président, selon l'usage, se tournant vers " celui qui a la main en écharpe " :

— Vous n'avez rien à ajouter au rapport du témoin ?

Cordier, qui sent que tout va finir, en sanglotant :

— Monsieur le Président, j'dis la vérité, j'l'ai pas touché. — Puis dans un élan pathétique, du plus fâcheux effet : — Je l'jure sur la tombe de mon père...

Le Président. — Mon enfant, laissez donc votre père tranquille.

Cordier, continuant. — ...pas même du bout du doigt...

Pour Cordier, non plus que pour les autres, aucun témoin à décharge n'a été cité. On a bien donné lecture de la lettre d'un des patrons de Cordier ; mais pourquoi n'entendons-nous pas sa mère ? — Parce que Yves Cordier n'a pas voulu qu'elle fût appelée ; il s'est même refusé à donner son adresse.

Le Président. — Pourquoi n'avez-vous pas voulu donner l'adresse de votre mère ?

Cordier ne répond pas.

Le Président. — Alors vous refusez de nous dire pourquoi vous n'avez pas voulu donner l'adresse de votre mère ?

Hélas ! mon président, est-ce donc si difficile à comprendre ? ou n'admettez-vous pas que Cordier ait pu vouloir épargner une honte à sa mère ? Si vous pouviez voir la pauvre femme, comme j'ai fait ensuite,[1] sans doute vous ne vous étonneriez plus.

Je suis consterné, épouvanté, de sentir que l'interrogatoire va se clore et que le cas particulier de Cordier va demeurer si peu, si mal éclairé. Car je ne sais presque rien de lui, mais il m'apparaît déjà que ce garçon n'a rien de féroce, rien d'un bandit. Il ne me semble même pas impossible qu'il ait accompagné le marin, poussé par une sorte de sympathie vague... Ne saurais-je inventer nulle question, puisque, juré, j'ai le droit d'en poser, qui puisse jeter ici quelque lueur, et m'éclairer moi-même — car peut-être que je m'abuse et qu'Yves Cordier, après tout, ne mérite point la pitié. Cette question, je n'aurai plus le droit de la poser, dès que les plaidoiries auront commencé. Je n'ai plus qu'un instant, et déjà l'avocat de Cordier se lève... Alors, d'une voix étranglée, le cœur battant, je *lis* ceci, que je viens d'écrire, craignant sinon de ne pouvoir trouver mes mots et achever ma phrase :

— Monsieur le Président, pouvons-nous savoir quelle somme a été prise à la victime et dans quelle proportion le partage s'est fait ensuite entre les accusés ?

[1] " Je ne me refuse aucunement à vous donner l'adresse de ma mère, m'écrivit peu de temps après Cordier, de la prison — car, si je ne l'ai donnée au juge, c'était pour ne pas qu'elle se présente au Palais. "

Le Président procède à un court interrogatoire et nous apprenons: que 92 francs ont été soustraits à Braz; — que, sur cette somme, 5 francs ont été donnés à chacune des deux femmes pour acheter leur silence ; — que Cordier a reçu 10 francs, qu'il remettait aussitôt après aux agresseurs ; et que, du reste de la somme, soit 72 francs, Lepic et Goret ont gardé chacun la moitié.

Ah ! s'il m'était permis de tirer des conclusions et, d'après ces chiffres précis, de chiffrer précisément la part de responsabilité de chacun !... L'avocat de Cordier, du moins, le fera-t-il ? — Non. Sa plaidoirie du reste est solide, habile ; mais il ne peut faire que Cordier n'ait un casier judiciaire déjà chargé. Il ne peut faire non plus que Cordier, peu de temps après son arrestation, ou plus précisément, je crois : après la première instruction — n'ait écrit au Procureur la lettre la plus absurde, la plus folle :

" Je ne connais ni Lepic, ni Goret, y disait-il. Ils n'étaient pas là. C'est moi seul qui ai fait le coup, avec un de mes amis du port. Je ne regrette qu'une chose : c'est de ne pas avoir achevé le marin. "

Lettre manifestement écrite sous la pression de Lepic, dira l'avocat défenseur, et sans doute sous ses menaces. (Lepic chercha également à intimider les deux femmes en les menaçant de son couteau " catalan ".) N'a-t-on pas persuadé à Cordier que, en tant que mineur, il ne risquait guère et ne pourrait être condamné sévèrement ?

Cette lettre, du reste, l'accusation, tout en la relevant, n'en tient pas grand compte. Il arrive parfois, souvent même, que le Procureur reçoive de la prison semblables " aveux " destinés parfois à éclairer la justice, parfois à l'égarer ; lettres écrites, parfois même, sans but et sans

raison, dans le désœuvrement de la geôle. N'importe ! cette lettre, dans l'esprit des jurés, est du plus déplorable effet. J'ai moi-même le plus grand mal à me l'expliquer par le peu que l'instruction m'a révélé du caractère (et de l'absence de caractère) de Cordier.

Après la première plaidoirie de la défense, le tribunal demande une suspension de séance et nous allons dîner.

Quand, deux heures après, nous rentrons au Palais, l'avocat de Cordier *n'est plus là*. Certes, je n'irai pas jusqu'à dire que les avocats des deux autres accusés ont *profité* de cette absence, mais pourtant, comme ce n'est qu'en chargeant Cordier qu'ils pouvaient décharger leur client, la présence du défenseur de Cordier n'aurait pas été inutile. Cordier restait tout abandonné à la discrétion des deux autres.

Et ce n'est pas seulement par là que Cordier eut à pâtir de passer en jugement le premier. Sans doute, si elle s'était d'abord déchargée sur Lepic, la sévérité des jurés se serait montrée moins intransigeante. Ce fut Goret qui, passant troisième, profita de la réaction ; du reste, son linge, sa tenue, son air fourbe, avaient favorablement impressionné le jury.

Nous ne fûmes pas plutôt dans la salle de délibération qu'un long, maigre " primaire " à cheveux blancs, sortit de sa poche un papier où il avait consigné toutes les charges contre Cordier, et principalement ses condamnations précédentes. En vérité ce furent celles-ci qui l'emportèrent et dictèrent le nouveau jugement. Tant il est difficile pour le juré de ne pas considérer une première condamnation comme une charge et de juger le prévenu

en dehors de l'ombre que cette première condamnation porte sur lui.

En vain, un autre juré donna lecture de la lettre d'un des autres patrons de Cordier, extrêmement favorable à celui-ci — lettre qui n'avait pas été versée au dossier et que je ne sais qui venait, je ne sais comment, de lui remettre tandis que nous passions dans la salle de délibération — ce que je croyais formellement interdit...

— Tout ça, c'est des bandits, reprenait un autre juré. Faut en débarrasser la société.

C'est ce qu'on fit dans la mesure du possible. Cordier fut condamné à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour. Goret, à l'heure où j'écris ces lignes, est relâché depuis trois mois.

Cette nuit je ne puis pas dormir ; l'angoisse m'a pris au cœur, et ne desserre pas son étreinte un instant. Je resonge au récit que me fit jadis au Havre un rescapé de la Bourgogne : Il était, lui, dans une barque avec je ne sais plus combien d'autres ; certains d'entre ceux-ci ramaient ; d'autres étaient très occupés tout autour de la barque à flanquer de grands coups d'aviron sur la tête et les mains de ceux, à demi noyés déjà, qui cherchaient à s'accrocher à la barque et imploraient qu'on les reprît ; ou bien, avec une petite hache, leur coupaient les poignets. On les renfonçait dans l'eau, car en cherchant à les sauver on eût fait chavirer la barque pleine...

Oui ! le mieux c'est de ne pas tomber à l'eau. Après, si le ciel ne vous aide, c'est le diable pour s'en tirer ! — Ce soir je prends en honte la barque, et de m'y sentir à l'abri.

Avant de rentrer me coucher, j'avais longtemps erré dans ce triste quartier près du port, peuplé de tristes gens, pour qui la prison semble une habitation naturelle — noirs de charbon, ivres de mauvais vin, ivres sans joie, hideux. Et dans ces rues sordides, rôdaient de petits enfants, hâves et sans sourires, mal vêtus, mal nourris, mal aimés....

Mais Cordier, lui, est fils d'une honnête famille ; il a eu de bons exemples sous les yeux. Si on lui tend la perche, peut-être qu'on pourrait le sauver.

Le lendemain matin, je m'en vais trouver son avocat et lui soumets le projet de requête que voici (il s'agit, du reste, d'une demande non de recours en grâce, mais simplement de diminution de peine) :

Attendu

Que le seul témoignage contre l'accusé Cordier est celui de la victime, M. Braz, ivre au moment où elle a été attaquée ;

Que du reste M. Braz, marin, reparti en voyage, n'a pu être atteint par la citation et par conséquent être entendu à l'audience ;

Qu'il ressort néanmoins de sa première déposition qu'il a été attaqué par derrière et qu'il n'a pu voir l'agresseur. —

D'autre part,

Attendu

Que la déposition de Cordier concorde entièrement avec celles des filles Gabrielle et Mélanie, seuls témoins de l'agression, et qu'il ressort de leurs dires que Cordier n'a point pris part à l'attaque, mais s'est contenté de recevoir l'argent de la victime, que Goret et Lepic, les deux agresseurs, lui tendaient ;

Qu'il ressort de ces dépositions que Goret, beaucoup moins ivre que les autres, n'ayant participé à aucune des précédentes "tournées", suivait le groupe par derrière, à l'insu de Braz, jusqu'au moment où il a bondi sur lui ; que Lepic entraînait le marin avec une intention précise ; et qu'il semble que Cordier, faible de caractère, presque incapable de résister à l'entraînement et de plus complétement ivre, n'ait fait que suivre.

Que ceci trouve, du reste, confirmation dans le fait que, lors du partage, Goret et Lepic se réservant la forte somme, ont jugé suffisant de lui donner 10 francs, comme ils avaient remis 5 francs à chacune des deux filles, pour prix du silence.

Attendu

Que la déclaration de Cordier recueillie au cours de l'instruction, dont se sont servis les avocats défenseurs des autres accusés, et le ministère public : "C'est moi seul qui ai fait le coup avec un autre camarade ; ni Lepic, ni Goret n'étaient là ; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas l'avoir achevé", est manifestement inspirée par la crainte de Lepic, dangereux repris de justice — qui, de même, a cherché à intimider les deux femmes — et qu'il n'y a pas lieu par conséquent de tenir compte de cette déclaration.

Attendu

Que si Cordier était coupable (du moins dans la mesure qu'on l'a dit) il est hors de vraisemblance qu'il eût cherché à reporter son affaire devant une autre juridiction, comme il a fait lorsque la Correctionnelle du Havre lui a infligé une peine de deux ans.

. . . .

L'avocat, obligeamment, m'indique telle modification de forme qu'il croit devoir y apporter, insiste sur le rapport

du médecin légiste qui estime que Cordier est " d'une intelligence au-dessous de la moyenne, qu'il s'exprime avec une certaine difficulté, que sa mémoire lui fait parfois défaut " et conclut à une responsabilité atténuée. Puis il m'indique la marche à suivre pour la faire signer, approuver du Procureur général et envoyer à qui de droit.

Une sorte de timidité, la crainte aussi de ne rien obtenir en demandant trop, le sentiment de la justice — car malgré tout je ne puis considérer Cordier comme innocent — me détournent de demander le recours en grâce tout simple. Je me rends compte peu après que je ne l'eusse pas plus malaisément obtenu. Plusieurs jurés en effet ont médité sur cette affaire ; la nuit leur a porté conseil ; ils sont prêts à approuver ma requête, et je n'ai point de peine à recueillir les signatures de huit d'entre eux. Un des autres, un énorme fermier rougeoyant, plein de santé, de joie et d'ignorance, comme on parle devant lui de la maladie d'un prisonnier et de l'absence de soins par quoi sa maladie aurait empiré :

— S'il crève c'est autant de gagné pour la société. A quoi bon les soigner ? s'écrie-t-il. Faut leur dire ce que répondait le médecin, à l'autre qui voulait se faire couper son doigt pourri : — " Pas la peine, mon garçon ! tombera bien tout seul. "

Je dois ajouter que cette boutade n'amène les rires que de quelques-uns.

Les deux autres qui se refusèrent à signer donnèrent cette raison : qu'ils avaient voté suivant leur conscience et qu'on aurait par trop à faire s'il fallait revenir sur chaque affaire jugée.

Evidemment : mais j'eusse été tout de même curieux

de connaître le dossier des deux précédentes condamnations de Cordier. S'il fut jugé alors comme nous l'avons jugé hier...[1]

[1] Aussitôt que j'eus un jour libre, j'allai au Havre et rendis visite à la mère du condamné. J'eus quelque mal à la retrouver, car la pauvre femme avait dû changer d'adresse pour fuir les propos et les regards injurieux des voisins. Dès qu'elle comprit pourquoi je venais, elle m'entraîna dans une petite pièce écartée où les ouvrières qu'elle emploie ne pussent pas nous entendre.

Elle sanglote et peut à peine parler ; une de ses filles l'accompagne, qui complète les récits de la mère :

— Ah ! Monsieur, me dit celle-ci, ça a été une grande misère pour nous quand mon autre fils (le puîné) a été pris par le service. Il était de bon conseil et Yves l'écoutait toujours. Quand il s'est échappé de la colonie, il n'a plus osé habiter à la maison, par crainte qu'on ne le reprenne. C'est alors que, sans domicile, il a commencé de fréquenter les pires gens qui l'ont entraîné et perdu.

Tous les renseignements que je recueille ensuite sur Yves Cordier — de sa mère, de sa sœur, de son dernier patron, de son frère que je vais voir à la caserne — confirment entièrement l'opinion qui commençait à se former en moi :

Yves Cordier est sans jugement ; de tête faible et déplorablement facile à entraîner. Bon à l'excès, disent-ils tous : c'est dire aussi : sans résistance. Son désir d'obliger autrui va jusqu'à la manie, jusqu'à la sottise. C'est pour un camarade " qui en avait besoin " qu'Yves Cordier aurait volé une vieille paire de chaussures, son premier vol.

Quand, à la colonie pénitentiaire, sa mère, usant de la permission, lui apportait des friandises : " Si c'est pour lui que vous apportez ça, Madame, lui disait le gardien, c'est pas la peine ; il donne tout aux autres et ne gardera rien pour lui. "

A la colonie, sur les conseils d'un camarade, il se fit tatouer le dos de la main gauche. Un autre camarade lui persuada, aussitôt après, que ce tatouage apparent pourrait le gêner dans la vie, et Yves, docile à ce nouveau conseil, appliqua sur le tatouage un

Quelque temps après j'obtins satisfaction de ma requête: La peine de Cordier est réduite à trois ans de prison.

Mais hélas ! après la prison ce sera le bataillon d'Afrique. Et au sortir de ces six ans, qui sera-t-il ?... *que* sera-t-il ?...

IX

On a gardé pour la fin l'affaire la plus "conséquente". Celle qui nous occupe ce dernier jour menace d'être si longue qu'on nous convoque dès 9 heures du matin. La séance durera jusqu'à plus de 10 heures du soir, coupée à deux reprises aux heures des repas. Il s'agit des vols commis à la gare de dépôt de Sotteville sur les marchandises confiées à la Compagnie de l'Etat.

Depuis le nouveau régime de cette compagnie, les réclamations surabondent et l'on se plaint de toutes parts de vols sans nombre, certains extrêmement importants.

Un grand soupir de soulagement se fit entendre dans la presse et dans le public lorsqu'on apprit qu'une nombreuse bande de voleurs et de recéleurs avait été pincée. On ne nous en offre pas moins de seize à juger ; le bruit court dès le début de la séance que nous aurons à répondre à plus de 100 questions.

La lecture de l'acte d'accusation ne va pas sans nous causer quelque étonnement. On s'attendait à plus, à mieux ; devant l'importance de certains détournements,

emplâtre de sel et de vitriol qui lui mangea la chair jusqu'à l'os (et c'est pourquoi, le jour du délit, il avait sa main en écharpe).

— Ce garçon avait seulement besoin d'être dirigé, me dit enfin son patron cordonnier, qui me parle de lui en termes émus et ne demande qu'à le reprendre à son service...

que les jurés se rappelaient l'un à l'autre avant l'ouverture de la séance, les chaparderies reprochées aux prévenus nous paraissent des peccadilles, et l'étonnement cède vite à l'ennui, à la fatigue, et même, pour quelques-uns des jurés, à l'agacement, à l'exaspération, au cours de l'interrogatoire.

Une interminable discussion s'engage pour savoir si trois bouteilles et demi de Cointreau ont été volées par la femme X., ou achetées par elle, ainsi qu'elle le soutient, à la femme B. qui, elle, soutient que la femme X. ne lui a jamais acheté de liqueurs. La femme X. porte un petit poupon dans ses bras qui pleure et voudrait déposer lui aussi.

X., époux de la prévenue, reconnaît s'être approprié " un restant de bouteille de kirsch " ; mais il n'a jamais donné cette paire de chaussettes à Y.; au contraire, il les a reçues de ce dernier. Quant au service à découper, c'est Z. qui, etc...

X. est bon ouvrier ; il gagne cent sous par jour, plus une indemnité ; il est père de quatre enfants. Sa déposition concorde avec celle de B. qui dit avoir reçu de N. de la moutarde et de M. du café et du thé, du reste en quantités dérisoires : par contre il n'a rien reçu de D. ni de E. Il reconnaît avoir accompagné N. quand il a chipé le pot de moutarde, mais lui-même il n'a rien pris. N. ne fait point difficulté de reconnaître le vol du pot de moutarde.

M. est père de quatre enfants lui aussi ; il avoue le détournement de 5 kilos de riz et de quelques morceaux de charbon ; c'est bien lui qui a donné à B. deux kilos de café et de thé ; mais il les avait lui-même reçus de R.

La femme M. n'a jamais voulu garder chez elle quoi que ce soit de provenance douteuse.

Par contre, la femme W. mère de six enfants, est convaincue d'avoir recélé de la chicorée, du riz et un pot de peinture. Elle soutient que ces denrées lui étaient fournies par M. seul.

T. nettoyeur au dépôt de Sotteville, père de trois enfants, et dont la femme est mourante à l'hôpital, nous persuade qu'il n'a jamais rien volé ; sa déposition concorde entièrement avec celle de M. Mais il ne parvient pas à se laver de l'accusation de recel.

La femme Y. avoue le recel d'une paire de chaussettes, celle qu'Y. a donnée par la suite à X.

Un âpre dialogue se poursuit quelque temps entre la femme O., une hideuse pouffiasse au teint de géranium, et la femme P. qui sanglote et fait de grands efforts pour montrer qu'elle est de rang supérieur ; chacune des deux reproche à l'autre de lui avoir apporté de l'huile et des harengs.

P., le mari de la dernière, n'est pas employé à la compagnie. C'est un homme de cinquante ans, d'aspect énergique, grisonnant et à fortes moustaches, père de famille ; précédemment condamné pour coups et blessures ; il vit de ce que lui rapporte son jardin. Ce jardin ouvre sur la voie, à quelques pas d'un viaduc. En passant sous le viaduc on gagnait l'autre côté de la voie. (Un plan, ici encore, nous rendrait service.) Nul lieu ne pouvait être mieux choisi pour les recels. P. reconnaît avoir recélé les denrées apportées par O. et par X. Il reconnaît même avoir fait le guet, une fois, " plutôt pour ma sécurité personnelle ", ajoute-t-il.

O. fils, âgé de quinze ans, reconnaît avoir reçu de la femme P. un paquet d'étoffe, mais soutient qu'il en ignorait la provenance ; etc. etc...

Durant la seconde suspension de la séance, les jurés en allant dîner échangent leurs impressions. Pour la première fois ils se tournent contre le ministère public ; c'est un revirement d'opinion très net et des plus curieux à observer.

Ils se redisent, ce qui ressort des rapports, que ces vieux employés étaient demeurés fidèles tout le temps qu'ils avaient travaillé sous la direction de l'ancienne compagnie ; si maintenant ils prêtaient la main à la gabegie générale, la nouvelle direction n'en était-elle pas responsable ? " Quand tout à coup, dira l'un de leurs avocats, ces hommes ont vu sur leur casquette, inscrit à la place du mot *Ouest*, le mot *Etat*, chacun d'eux a pensé : *l'Etat* c'est moi ! Quoi d'étonnant s'ils se sont donné quelque licence ? " Sans doute on compte sur la condamnation de ceux-ci pour calmer l'opinion publique ! Désespérant de saisir les vrais coupables, ou, qui sait ? peut-être craignant de les saisir, on veut faire payer à leur place les fauteurs de ces peccadilles ! Non ! non, les jurés ne seront pas si naïfs et ne se prêteront pas à ce jeu ; ils ne briseront pas la carrière de ces pères de famille, pour les beaux yeux de l'accusation et de la noble Compagnie de l'Etat. Certains déjà se réjouissent à penser à la tête que fera tantôt le Président quand, sur les réponses des jurés, qui, sur toute la ligne, se préparent à voter "non coupable", force sera d'acquitter tous les prévenus. Quelle belle fin de session ce sera. Les journaux vont en parler pour sûr !

Le Président sans doute a eu vent de ces dispositions ; son front lorsqu'il réapparaît devant nous à la reprise de séance, nous semble un tantinet rembruni. Nous écoutons le réquisitoire ; nous écoutons les plaidoiries. Dans la

crainte que quelqu'un de nous ne défaille, on a pris soin de nommer deux jurés supplémentaires qui se tiennent prêts à relayer. Et nous prenons grand'pitié d'eux durant la délibération. Malgré que nous soyons d'accord et tous décidés par avance, cette délibération durera plus d'une heure et demie, le chef du jury se refusant obstinément à sérier les questions et nous forçant à voter pour presque chacune. Enfermés dans une petite salle à part, les jurés supplémentaires doivent s'amuser ! Ont-ils au moins des journaux et des cigarettes ? On prie le garde de service d'aller s'en informer.

Un point reste assez délicat : nous ne voulons pas condamner ces chapardeurs, c'est entendu ; mais, sur le bout du banc, se tenait une vieille sorcière de recéleuse à la tignasse déteinte et à la voix éraillée, qui ne mérite pas d'échapper. Comme disait l'avocat général, citant un mot célèbre : le recéleur fait le voleur. Montrons que nous avons compris, et laissons retomber le châtiment sur le premier. Nous rentrons dans la grand'salle tout amusés déjà, avec des sourires de sympathie pour les pauvres jurés supplémentaires.

A son tour la Cour se retire. Elle revient au bout d'un instant. Le Président en effet fait grise mine.

— Messieurs, dit-il, je suis désolé d'avoir à relever, sur la feuille que vous m'avez remise, un illogisme qui rend votre vote non valable, — une distraction évidemment — et qui va me forcer, à mon grand regret, de vous prier de retourner dans la salle de délibération pour mettre d'accord vos réponses. Vous votez : *oui* pour le recel ; *non*, pour le vol. Pour qu'il y ait recel, il faut qu'il y ait eu vol. On

ne peut pas recéler le produit d'un vol qui n'a pas été commis.

Evidemment ; mais c'est cet illogisme apparent qui précisément nous plaisait. Nous pensions être libres de condamner qui nous voulions ; et, condamner le recéleur en acquittant le voleur, n'était-ce pas sous-entendre que nous estimions qu'il y avait eu recel de plus de marchandises que les vols en question n'en avaient apportées, recel d'autres denrées, du produit d'autres vols, dont le ministère public n'avait pas saisi les auteurs. Décidément nous nous surfaisions notre importance. Nous sommes rappelés au sentiment de la limite de nos pouvoirs.

Nous rentrons en file dans la petite salle de délibération, si penauds et la tête si basse que j'ai peine à retenir mon rire. Les jurés supplémentaires eux aussi sont de nouveau coffrés.

Nous modifions nos réponses dans la mesure de l'indispensable et aboutissons à je ne sais plus quel compromis.

ÉPILOGUE

Trois mois après.

La scène se passe en wagon, entre Narbonne où j'ai laissé Alibert, et Nîmes.

Dans un compartiment de troisième classe : un petit gars, de seize ans environ, point laid, l'air sans malice, sourit à qui veut lui parler ; mais il comprend mal le français, et je parle mal le languedocien. Une femme d'une quarantaine d'années, en grand deuil, aux traits inexpressifs, au regard niais, aux pensées irrémédiablement enfantines, coupe sur du pain une saucisse plate dont elle

avale d'énormes bouchées. Elle se fait l'interprète du jouvenceau et la conversation s'engage avec mon voisin de droite, une épaisse citrouille qui sourit du haut de son ventre aux choses, aux gens, à la vie.

En projetant beaucoup de nourriture autour d'elle, la femme explique que cet adolescent est appelé des environs de Perpignan à Montpellier où il doit comparaître ce même jour devant le tribunal ; non point en accusé, mais en victime : il y a quelques jours, des apaches de la campagne l'ont attaqué sur une route à minuit et laissé pour mort dans un champ, après lui avoir pris le peu d'argent qu'il avait sur lui.

On commence à parler des criminels :

— Ces gens-là, il faudrait les tuer, dit la femme.

— Vous leur donnez des vingt, des trente condamnations, explique mon voisin ; vous les entretenez aux frais de l'Etat ; tout ça ne donne rien de bon. Qu'est-ce que cela rapporte à la société ? je vous le demande un peu, Monsieur, qu'est-ce que cela lui rapporte ?

Un autre voyageur, qui semblait dormir dans un coin du wagon :

— D'abord ces gens-là, quand ils reviennent de là-bas, ils ne peuvent plus trouver à se placer.

Le gros Monsieur. — Mais, Monsieur, vous comprenez bien que personne n'en veut. On a raison ; ces gens-là, au bout de quelque temps, recommencent.

Et comme l'autre voyageur hasarde qu'il en est qui, soutenus, aidés, feraient de passables et quelquefois de bons travailleurs, le gros Monsieur, qui n'a pas écouté :

— Le meilleur moyen pour les forcer à travailler, c'est de les mettre à pomper au fond d'une fosse qui s'emplit

d'eau ; l'eau monte quand ils s'arrêtent de pomper ; comme ça ils sont bien forcés.

La Dame en deuil. — Quelle horreur !

— J'aimerais mieux les tuer tout de suite, gémit une autre dame.

Mais, comme la Dame en deuil l'approuve, celle qui d'abord avait émis cette opinion, sans doute de cette sorte de gens qui trouvent un cheveu à leur propre opinion dès qu'elle n'est plus exprimée par eux-mêmes :

— Mon père, lui, *qui était du jury*, il avait coutume de ne les condamner qu'à perpétuité. Il disait qu'on devait leur laisser le temps de se repentir.

Le gros Monsieur hausse les épaules. Pour lui un criminel, c'est un criminel ; qu'on ne cherche pas à le sortir de là.

La Dame qui n'a presque rien dit, émet timidement cette pensée que la mauvaise éducation est souvent pour beaucoup dans la formation du criminel, de sorte que souvent les parents sont les premiers responsables.

Le gros Monsieur, lui, croit qu'après tout l'éducation n'est pas toute-puissante et qu'il est des natures qui sont vouées au mal comme d'autres sont vouées au bien.

Le Monsieur du coin se rapproche et parle d'hérédité :

— La meilleure éducation ne triomphera jamais des mauvaises dispositions d'un fils d'alcoolique. Les trois quarts des assassins sont des enfants d'alcooliques. L'alcoolisme...

La Dame en deuil l'interrompt :

— Et puis aussi l'habitude des femmes, à Narbonne, de porter un foulard noir sur la tête ; un médecin a découvert que ça leur chauffait le cerveau...

Mais elle croit pourtant qu'il y aurait moins de crimes si les parents n'étaient pas si faibles.

— On en a jugé un, à Perpignan, continue-t-elle ; il avait commencé comme cela : tout petit enfant, un jour, il a pris une petite pelote de fil dans le panier à ouvrage de sa mère ; sa mère l'a vu et ne l'a pas grondé ; alors, quand l'enfant a vu qu'on ne le punissait pas, il a continué : il a volé d'autres personnes et puis, vous comprenez, il a fini par assassiner. On l'a condamné à mort et voici ce qu'il a dit au pied de l'échafaud. — Elle gonfle sa voix, et mon manteau se couvre de débris de mangeaille. — Pèrres et mèrres de famille, j'ai commencé par voler un peloton de fil, et si cette première fois ma mère m'avait puni, vous ne me verriez pas sur l'échafaud aujourd'hui ! Voilà ce qu'il a dit ; et qu'il ne se repentait de rien, sauf d'avoir étranglé dans un berceau un petit enfant qui lui souriait.

Le gros Monsieur, qui n'écoute pas plus la Dame que celle-ci ne l'écoute, revient à son idée : On ne traite pas assez sévèrement ces gens-là :

— On n'en fera jamais rien de bon ; et du moment qu'on les laisse vivre, il ne faut pourtant pas que ce soit pour leur plaisir, n'est-ce pas ? Naturellement, ces criminels, ils se plaignent toujours ; rien n'est assez bon pour eux... Je connais l'histoire d'un qui avait été condamné par erreur ; au bout de vingt-sept ans, on l'a fait revenir, parce que le vrai coupable, au moment de mourir, a fait des aveux complets ; alors le fils de celui qu'on avait condamné par erreur a fait le voyage, il a ramené de là-bas son père, et savez-vous ce que celui-ci a dit à son retour ? — qu'il n'était pas trop mal là-bas. C'est-à-dire,

Monsieur, qu'il y a bien des honnêtes gens en France, qui sont moins heureux qu'eux.

— Dieu l'aura puni, dit la grosse Dame en deuil après un silence méditatif.

— Qui ça ?

— Eh ! le vrai criminel, pardine ! Dieu est bon, mais il est juste, vous savez.

— Ça m'étonne tout de même que le prêtre ait raconté la confession, dit l'autre dame ; ils n'ont pas le droit. Le secret de la confession, c'est sacré.

— Mais, Madame, ils étaient plusieurs qui ont entendu cette confession ; quand il s'est vu mourir, qu'est-ce qu'il risquait ? Il a demandé au contraire qu'on le répète. Il y a sept ans de cela. Vingt-sept ans après le crime. Vingt-sept ans ! pensez. Et personne ne s'en doutait ; il avait continué à vivre, considéré dans le pays.

— Quel crime avait-il donc commis, demande le Monsieur du coin.

— Il avait assassiné une femme.

Moi. — Il me semble, Monsieur, que cet exemple contredit un peu ce que vous avanciez tout à l'heure.

Le gros Monsieur devient tout rouge :

— Alors vous ne croyez pas ce que je vous raconte ?!

— Mais si ! mais si ! vous ne me comprenez pas. Je dis simplement que cet exemple prouve que quelquefois un homme peut commettre un crime isolé et ne pas s'enfoncer ensuite dans de nouveaux crimes. Voyez celui-ci : après ce crime il a mené, dites-vous, vingt-sept ans de vie honnête. Si vous l'aviez condamné, il y a de grandes chances pour que vous l'ayez amené à récidiver.

— Mais, Monsieur, la loi Béranger précisément... commence l'autre dame. Celle en deuil l'interrompt :

— Alors vous n'appelez pas ça un crime, de laisser vingt-sept ans un innocent faire de la prison à sa place ?

Le second Monsieur hausse les épaules et se renfonce dans son coin. La citrouille s'endort.

A Montpellier, le petit gars descend ; et sitôt qu'il est parti, la Dame en deuil, qui cependant a achevé son repas et remet dans son panier le reste du saucisson et du pain :

— A voyager comme ça depuis le matin, il doit avoir faim, cet enfant !

ANDRÉ GIDE.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

—

XXV

LE PLUS BEAU TEMPS

I

ME, ME ADSUM

La beauté du temps où l'on vit, est celle de la jeunesse. O le plus beau des temps, celui où il m'est encore donné de vivre.

Vivre, c'est avoir le temps. Et mourir, c'est le perdre. " En moi, la vie n'est toujours que jeunesse ". Je plains celui qui ne peut pas se rendre ce témoignage.

Les Dieux, qui semblent n'avoir jamais été enfants, sont toujours jeunes. Les Muses se meuvent dans le plein de la jeunesse immortelle. Les enfants des hommes font pitié : On ne peut les voir sans être sûrs qu'ils vieillissent. Tous, ils précèdent leur âge, les pauvres petits. Comme ils envient l'heure proche qui les menace ! Ils ne veulent jamais être du temps où l'on vit, mais de

celui où l'on vivra. Quand il dort peu, qu'un enfant s'ennuie ! La plupart des hommes ont six ans et demi, et presque toutes les femmes.

L'art et l'intelligence font cette vie ardente qui possède le temps. En dépit de toute horreur, et de la vie qui nous est faite, le plus beau temps est celui où nous sommes, où je suis.

Il n'est qu'une douleur : la mort. Il n'est qu'un mal : de vieillir. Mais qui meurt ? et qui vieillit ? Je suis mort, déjà, dans ce que j'aime et qui n'est plus ; et je n'ai pas vieilli. Voilà que je ressuscite encore ; et mon amour *doit* vivre quelque part, dans un temps que j'ignore et qui est fait de lui. Une âme vivante ne peut pas se rendre. La vie est la victoire : un triomphe de tous les instants.

§

Cette grande, cette immense, cette terrible époque.

Tout est confondu, et tout est en question. Le désordre est partout, et plus profond dans les faiseurs d'ordre qu'en tous autres : car leur ordre est mort, et ils offrent un cadavre à l'embrassement des vivants. Ils ne l'ignorent pas toujours. La parole aux plus indignes, et le silence à toutes les grandes voix. Le règne des affranchis et des femmes criardes : comme si l'affranchi n'était pas un esclave, qui montre encore le bracelet aux armes

de son maître, et les marques du fouet jusques sur le cou. Et les femmes portent les bracelets de la nature, ces blessures qu'elle leur fait, que rien ne saurait coudre. Enfin, l'anarchie de toutes les valeurs, au milieu d'un trouble universel. Et jamais époque ne fut plus belle, pourtant. Ici, l'anarchie n'est pas le chaos. La confusion est le bouillonnement d'un ordre inconnu. Les valeurs ne sont mêlées qu'à la surface. La haine, la bassesse, la médiocrité générales n'empêchent pas l'amour, la grandeur et la beauté d'être où il faut. Plus on les méconnaît, et plus ces puissances secrètes prennent de force et s'imposent au petit nombre qui mène le monde, et qui en est la seule raison d'être. Jamais l'art ni la science n'ont tendu plus haut ; et que la foule en soit écartée une fois pour toutes, c'en est la preuve. Le globe est conquis. L'énergie de l'homme s'est emparée de tous les éléments ; la pensée entoure la planète d'un réseau où elle est prise, et la pénètre. De plus en plus, la matière est vaincue par l'esprit, lequel la livre domptée à la multitude, qui est la matière du genre humain. Et telle est la charité de l'esprit: il fait fi de ce qu'il invente ; il ne garde rien pour lui même, que le privilège de concevoir ce qu'il dédaigne, peut être, aussitôt qu'il l'a créé.

Ainsi, la vilenie des politiques, les misères de l'action, la haine et la méchanceté des partis, la bassesse des idoles et l'ignominie des maîtres, tant

ceux qui le sont que ceux qui veulent l'être ; tout ce qui nous indigne et nous fait tort ; tout ce qui nous donne la nausée ou nous soulève de colère ; le poison et l'écume, toute la laideur enfin est nécessaire : elle nous aide à connaître la magnifique beauté de ce temps : elle nous aide à la sentir, et à la tirer de nous. Sans doute, c'est au prix de notre bonheur. Mais quoi, pense-t-on que la beauté soit facile, et la grandeur commode ? Ce temps ne serait pas le plus beau, s'il n'était pas celui qui nous coûte le plus ; et notre vie serait moins belle, si elle n'était pas un si dur et si continuel exercice.

La grande, la misérable, la sublime époque. Elle ferait croire à l'homme, en ceux qui sont hommes.

Quand s'est on senti vivre davantage, avec plus d'espace, ou plus humainement ? Au second siècle ? au sixième ou au quinzième ? On y est toujours en danger. Il ne s'agit plus, comme en d'autres temps plus brutes et plus anciens, de sauver sa peau et de la dérober aux factions en armes. Il y va de beaucoup plus. Le danger est de l'âme. Les plus cruelles discordes sont de la conscience. Je ne voudrais pas de ces temps où l'homme est sans partage au peu qu'il est. Je me croirais trop pauvre. Je ne veux pas abdiquer une seule de mes cent âmes, la grecque et la chrétienne, la russe et la chinoise, l'italienne et la bretonne, la gothique et l'hindoue. Il faut faire la paix entre toutes. Qu'on

me parle de cette unité ! Il est fatal que je l'accomplisse, ou que j'y succombe ; mais je n'envie pas l'unité d'une pierre, ou de ces hommes d'un seul tenant, menus cailloux dans la carrière d'une race. Mon harmonie n'est pas dans l'unisson. Ma guerre est plus vaste, et soumise à des hasards plus redoutables. Assurément, nous ne courons plus le risque des dissensions civiles et des meurtres, porte à porte, sous le couteau d'un partisan. Quoi qu'ils fassent à cet égard, le docteur de Sorbonne et le critique de journal ne valent pas le sicaire ni le sbire ; et en dépit du poison, la langue le cède à la dague.

C'est notre cœur, chaque jour, qui lutte contre les offenses du monde, et qu'elles ramènent à son propre secret ; c'est lui qui est rendu sans relâche aux combats plus cruels du fort intérieur. Il a ses agonies, chaque jour, et ses immolations, d'où il ressuscite. Jamais temps ne fut donc plus tragique, en ceux qui ont la force de vivre, ni plus beau que celui-ci.

II

VOLONTÉ D'ÊTRE

Nous avons pris conscience de la nuit. Nous veillons. Et nous *voulons* que la lumière soit. Nous ne vivons que pour la faire naître. Et voilà tout.

Le devoir n'est pas de vivre. Ce n'est pas assez d'une nécessité. Pour nous, le premier doute est là, et la première agonie: vaut il donc la peine de vivre?

Car la peine est capitale. Elle est de fiel, elle est terrible. Elle est une plongée continuelle dans la mort, puisque nous avons pris conscience du néant.

Or, tel est présisément notre plus beau destin : plus nous prenons connaissance de ce néant, plus nous avons compassion de l'illusion divine. Et plus aussi nous avons l'amour de la vie, ce doux visage changeant trempé d'innombrables larmes. Comme Vesper au crépuscule, le sourire est la plus longue des larmes, je vous le dis.

La plus belle aussi, parce qu'elle est sanctifiée de pardon et d'exquise grâce.

Notre cœur a charge de ressusciter tout ce que notre pensée anéantit.

Sans fin et sans répit, notre devoir est de nous créer nous mêmes. Si elle n'est une œuvre de beauté, notre œuvre n'est pourtant rien. Rien ne nous importe si peu que de vivre pour vivre. Ce n'est pas la mort brute qui s'oppose à la vie : la vie elle même n'est qu'une fleur souriante de la mort. Mais à la mort l'œuvre belle s'oppose, qui seule est la vie.

§

Si grand mal que soit la vie, elle est le bien suprême. Dans les profondeurs de la peine, je

t'appelai toujours, et je t'appelle, vie, espoir, lieu de triomphe, je dis lieu de souffrance, cause de bien, je veux dire occasion d'amour. Et toute l'amertume salutaire des larmes, à seule fin que, retombant à la source du pardon elles tournent en incorruptible douceur.

Rien ne m'attache plus à toute la vie que ma compassion. De là, que la compassion m'est si essentielle.

Jadis, dans ce vide universel, je m'indignais que la loi de l'ascension me parût plus certaine que la vie même. Je l'éprouve, aujourd'hui.

Rien n'est : mais je suis. Il n'y a rien : mais je m'élève. Illusion ou non, il faut être-soi, et gagner de vivre, et gagner d'être-soi.

Le soleil est là haut, tout feu et toute flamme, ce soleil qui n'est jamais le même deux fois.

§

Le temps de douleur et de confusion, où nous avons grandi, était l'épreuve de nos forces. Il est vrai que la France aurait pu y succomber. Le sentiment d'un péril extrême excuse la haine et les injures en ceux qui n'ont trouvé ici que motifs d'invectiver et raisons de haïr. Les plus ennemis de la Révolution ne se doutent guère qu'elle est la convulsion du moyen âge, se précipitant dans l'ordre monarchique pour le renouveler ou le tuer.

Convulsion diabolique, si l'on veut. Mais qui croit au diable, croit à Dieu. Et sans Dieu, le démon n'a ni réalité ni empire. La Révolution est un délire chrétien, mené par la raison. La raison raisonnante, la logique dans l'ordre de la société et du sentiment, est le diable en personne. Le démon est maître logicien.

Jamais hommes, nés pour l'art et pour l'action, n'ont souffert comme nous, ceux de nous qui avions droit à parler et à faire entendre notre voix, et qui avons vécu dans le silence et toutes les persécutions du siècle. Ainsi, nous avons payé rançon pour tout ce que nous voulions accomplir, et qui s'accomplira sans doute, si nous ne l'accomplissons : mais comme ce sera de nous, on aura beau faire, ce n'aura pas été sans nous.

III

PAROLES DE PHOS

Le divin vieillard, qui ne doit pas mourir, Phos m'appelle ce matin, près de la source où l'aurore est d'émeraude ; et il m'enseigne. Il me lave les yeux dans la fontaine ; il me trempe la tête et les cheveux. Je ruisselle de fraîcheur ; et si j'ai pleuré cette nuit, je ne le sais plus.

Le vieillard Phos, aux doux yeux de tigre ascète, me parle dans la clarté matinale ; et sur ses lèvres

j'entends le chant de ses regards, qui font la lumière.

1. La magie de la jeunesse est le grand art de la vie.

La vie se reconnaît au pouvoir d'être jeune, comme l'année au printemps. Chaque avril, la nature est plus féconde et plus belle. Quel espoir en son sourire ! Elle se renouvelle ; elle va donner sa fleur et ses fruits.

2. La vieillesse n'est si affreuse que d'être la fin de vivre. Elle ne croit plus au renouveau. Elle ne sent plus percer la feuille. Elle frissonne en avril. Elle a froid dans le tronc et les racines.

O jeunes gens, ne soyez pas jeunes en vain.

3. (Quand on pense aux pauvres morts). Ils ont vécu ! et l'on s'attendrit.

L'ancienne vie est belle à la mesure qu'on la vit et qu'on l'orne soi-même. L'imagination fait l'ornement.

La goutte d'eau trouvée à Pompéi, au nombril d'une coupe. Le morceau de pain, à Thèbes, dans un lit de momie. Ils ont mangé de ce pain ; ils ont bu de cette eau ! Ils ont aimé. Ils ont souri.

4. Le temps où nous sommes : il a la beauté que nous lui donnons. Plus je me plains de mon

temps avec justice, plus je l'exalte : je lui réclame une beauté que je porte.

Et le temps passé nous doit tout aussi, pour la même raison : mais c'est, ici, un art d'imitation, et là un art qui invente.

5. Le temps de vivre est le seul qui comporte à la fois l'indifférence et la passion.

Passion et indifférence, celle ci comme bouclier de celle là. Une indifférence violente, active, une épée blanche et nue dans une main calme, qui ne tremble pas.

La vie est si belle qu'on peut passer sur les vivants.

6. AUGURES. — Stoïque : c'est la réponse du courage au désespoir.

Les stoïques ont de la noblesse ; mais ils veulent trop échapper au temps. Ils sont plus nobles que généreux.

Quand les Anciens ont ouvert les yeux, et que le cœur a commencé de leur révéler la véritable connaissance, ils n'ont plus eu que deux partis à suivre, sur la route unique du désespoir : le parti stoïque, de la solitude à la mort volontaire ; ou le parti sceptique, de la raillerie universelle à la folie du plaisir. Mais l'extrême parti du plaisir mène aussi à la mort volontaire, pour peu que le cœur parle. Et d'ailleurs, il est trop vulnérable aux

atteintes de l'âge. Le suicide est le dernier mot des grandes âmes à l'antique, quand elles ont compris.

L'admirable Montaigne, plus on le croit dans le temps passé, plus il est dans le présent. Il a le sens de la vie à ce point, qu'il fait venir à lui tout ce qu'il admire et tout ce qu'il aime. S'il est stoïque, c'est dans les jardins d'Épicure, comme il n'est guère épicurien qu'à l'ombre du Portique. Voilà par où Montaigne, qui est l'un des plus grands entre les Anciens, l'est plus amplement que jamais ils ne le furent.

Montaigne est un homme dans la force de son âge. Les Anciens, pour héros qu'ils soient, ou graves même, ne sont presque tous que des adolescents. J'excepte ces profonds devins, qui trempent dans l'Asie, et qui ont un air d'initiés et de prêtres : Héraclite ou Platon.

7. Les femmes de notre temps sont toujours celles que notre cœur préfère. Et même, nous les aimons toujours plus jeunes que nous.

Elles sont la fleur du temps ; et leur grâce est l'invitation à vivre.

La mode a le même prestige. Celle d'hier nous choque. Nous sommes toujours pour celle qui vient. C'est qu'elle porte la jeunesse, comme elle l'orne. Et comme elle crée souvent le charme nouveau de la beauté, elle en fait la promesse qui

presque seule nous importe. La mode est un art de désir. Elle a charge de nos changeantes voluptés.

8. Tristesse d'Achille, que tu m'es présente et bien chère. Dans la fumée du sang et des actes magiques, tu passes, grande ombre vaine ; et tu regrettes le temps où chaque jour voit une aurore au sortir de la nuit.

Hélas, les ombres n'ont plus d'âge. Leur crépuscule sans pourpre est sans orage. Elles ne se lèvent plus dans le temps, ni ne se couchent. Elles ne souffrent plus, selon les heures, diversement. Elles n'aiment plus.

Elles ne vieillissent même pas : elles sont vieillies, une fois pour toutes. Outre tombe, c'est l'éternel novembre. Au Tartare ou aux Champs Elysées, les ombres sont les feuilles de la forêt transie, aux branches de brumaire.

9. L'homme qui vit avec force peut médire de son siècle. Tout l'y peut blesser et méconnaître. Mais c'est de goûter sa mort trop tôt, qu'il en veut à son temps. Plus il s'en plaint, plus il en est. Pour tant souffrir de la vie, combien ne faut il pas l'aimer !

Terrible amour de vivre, que tout déçoit présentement, que le présent seul peut contenter. L'amour est insatiable de présence : il la crée.

10. Jouis au moins du mal que tu te donnes. Sache goûter l'ivresse de ton ascension.

La beauté facile est une laideur qui nous fait des avances. Elle nous abaisse, si elle se fait aimer. Laisse-la à ces pauvres gens.

11. CANDEUR DES ANÉMONES. — Tant la vraie jeunesse possède le temps, que jamais elle ne le compte. Et plus souvent, elle l'oublie. Les jeunes gens sont inquiets, et volontiers mélancoliques : ils cherchent où ils sont, les fous ! Beaucoup de jeunes hommes ne veulent pas croire que la plus belle saison ne soit pas celle où ils courent, plutôt que celle où ils sont.

Les jeunes filles sont plus sages, dans leur folie. Balancées par l'espérance, sur la prairie, elles sourient à la brise.

Les jeunes filles savent bien qu'il n'y eut jamais de femmes plus belles qu'elles.

Et le bonheur des jeunes femmes, c'est de le croire aussi. Que leur fait Flora, la belle Romaine, Archipiada ne Thaïs ? Ni même la royne Blanche comme lis, qui fût belle en l'an soixante-dix ? Elles furent aimées l'autre semaine.

12. Il est bon de ne point se perdre dans cette illusion, qu'un temps où nous ne fûmes pas peut avoir été plus beau que celui où nous sommes.

Quant à moi, je pense que mon siècle a la

beauté que je lui donne[1]. Et sans doute, il est dur qu'il n'en ait pas d'autre. (Je ne puis être satisfait).

Un artiste prête à son temps la beauté propre de sa vie et de sa force. Au fond, celle là seule nous émeut. On ne l'éprouve jamais mieux qu'en musique : on est du même temps que la musique qu'on aime ; et l'on n'aime tout à fait que celle qu'on préfère.

Il vaut mieux vivre dans la plénitude d'une beauté secrète, que de se perdre dans une beauté moindre et publique. Mais surtout, il est affreux de mentir à la vie, et d'aller si loin dans le mensonge qu'on préfère la mort du passé à sa propre vie. Car à quelques miracles près le passé est mort.

Le passé nous doit tout, à l'heure présente où nous sommes. Et quand nous ne serions que du passé, ce passé n'est rien sans nous.

13. Je ne dis pas qu'il faut aimer son temps contre les temps révolus. Une telle prévention est trop grossière. Mais je dis qu'il faut tenir son temps pour seul aimable, parce qu'il est le seul où l'on puisse mettre son amour, en dépit de tout : le seul à qui l'on soit capable de se donner, en lui trouvant, au fond de soi même, quelques raisons vivantes d'être aimé. (Enfin, l'on souffre du pré-

[1] C'est un divin vieillard qui parle.

sent : et qui pourrait souffrir du passé, sans délire ?) Le reste n'est qu'illusion.

14. J'aime un vieillard qui croit à la vie.

Il est aussi beau qu'un jeune homme qui en doute. Par tendresse, l'un et l'autre.

15. CHAQUE FAUST À SA MARGUERITE. — Non, Cléopâtre ne te vaut pas, jeune fille que je tremble de toucher et de tenir sur mes genoux. Car je ne la connaîtrais pas sans toi. Ni Yseult, ni Hélène. Et je n'envie pas une d'elles.

C'est toi qui es aimée : c'est toi qui aimes. Ni Cléopâtre, la Grecque d'Egypte, ni la plus pure ni la plus belle entre les belles même de France, ni celles d'hier, ni celles de la veille, ni ces inconnues qui écloront demain, n'ont ta beauté présente. La fleur est le moment unique. La passion n'est jamais que la fleur du moment.

Le temps où l'on est, amour, est le seul temps où l'on règne, dans son propre sang. O palpitation de la vie ! Rouge gorge qu'on tient dans la main, et qui chante !

16. Je m'arrête à l'harmonie, comme à la seule sagesse. Calomnierai-je la douleur ? Celui qui chante son mal, l'enchante.

Je veux oublier que je souffre, et ne croire qu'au chant.

17. ÉCHO PATHÉTIQUE. — Il n'est qu'une douleur : la mort.

— Aime pour ne point mourir.

— Il n'est qu'un mal : de vieillir.

— Cherche la beauté, pour ne jamais prendre d'âge.

ANDRÉ SUARÈS.

NOTES

LA LITTÉRATURE

ETUDES DE PSYCHOLOGIE LITTÉRAIRE, par *Louis Cazamian.*

I. " Il semble que, parmi les facteurs les plus généraux de l'évolution littéraire, on n'ait point fait assez de place aux conditions intérieures à l'esprit lui-même... La psychologie esthétique retrouve, sous les superficielles catégories littéraires, des rapports souverains, dérivant de la constitution invariable de la pensée ; et ainsi ramenée à son plan véritable, l'histoire de la littérature participe à celle des sociétés sans s'y fondre, car dans le développement général des âmes collectives, elle représente une ligne particulière d'oscillation morale, obéissant en même temps à l'impulsion de l'ensemble et à ses possibilités déterminées. On pourrait appeler cette ligne l'évolution intérieure du goût... "

Voilà bien, à mon humble avis, comment on ne doit pas écrire ; de telles lignes ont failli m'armer d'injustice contre leur auteur et la Sorbonne entière. Pourtant cette première Etude sur l'*Evolution intérieure du goût*, trop chargée d'abstractions, trop dépouillée d'exemples, mérite d'être résumée toute : même les thèses les moins neuves y contribuent à préparer d'intéressantes conclusions.

" L'alternance entre le plaisir de comprendre et celui de sentir est probablement la loi la plus générale de l'évolution littéraire... "

“Le fait qui domine toute interprétation génétique de l’histoire littéraire, c’est l’usure progressive des effets, liée elle-même à la fatigue des activités spirituelles mises en jeu... Tout se passe, ajoute M. Cazamian, comme si une quantité limitée d’énergie, épuisée par l’exercice de la sensibilité littéraire, s’épuisait à la longue.” — Non, tout ne se passe pas ainsi : l’usure des effets se remarque même quand l’énergie nerveuse a tout le temps de se réparer dans l’intervalle de leur répétition. La satiété du goût dépend de la fatigue bien moins que de l’accoutumance, qui précisément exclut la fatigue ; ce n’est pas l’effort qui augmente, mais la conscience qui diminue. Le même art qui tout d’abord, déconcertant nos habitudes, exigeait de nous un appel à de nouvelles activités, une collaboration avec l’artiste, une transformation de notre être, rencontre plus tard en nous une attention tout adaptée ; alors sa plus vive secousse dérange à peine notre équilibre ; vraiment il ne nous *émeut* plus. Si l’effort apparaît ensuite c’est que l’habitude nous porte à rechercher obstinément ces mêmes joies qu’elle nous empêche de goûter. [1]

[1] M. Cazamian n’avait pas à nous dire de quelle sorte sont les œuvres dont les effets s’usent le moins, ni comment persiste une élite capable de les apprécier quand elles ne sont plus de mode : Le mouvement collectif ne s’arrête pas pour si peu !

D’ailleurs l’appétit du nouveau précède la satiété : Pour étendre ses plaisirs, on attend, on réclame des œuvres différentes de celles qu’on n’est pas encore las d’admirer.

Impatience des producteurs. Impatience des jeunes gens : Excédé par l’art contemporain, l’homme mûr se retourne et va faire son choix dans l’art de tous les temps ; le jeune homme pousse en avant, vers l’art futur.

Comte et Cournot l’ont bien vu, en tout changement social il faut considérer ce fait, qu’une société humaine réunit trois générations. A la dernière génération, chacune des deux précédentes transmet des traditions que l’autre a méconnues. La jeunesse en mal

De là résulte "la loi de l'intensification progressive des moyens à l'intérieur des écoles et des formules d'art....., le mouvement qui entraîne les formes littéraires vers l'accentuation et l'exagération de leurs principes.... Un secret vertige paraît précipiter vers le suicide d'un excès insupportable les écoles approchant de leur fin. La révolte du goût n'est point, en pareil cas, l'expression du jugement critique ;... c'est avant tout la réaction naturelle d'une faculté de sentir incapable de se prêter plus longtemps à la violence que l'écrivain lui demande, et hors de laquelle il ne lui laisse comme alternative que l'atonie de la sensation."

Qu'une même littérature passe d'une énergie toute neuve "à une énergie moindre, consciente et savamment exploitée", la loi d'intensification n'est pas pour cela démentie : car elle comporte un progrès en raffinement plutôt qu'en vigueur. Mais quelles sont les conditions qui permettent une restauration d'énergie, une véritable Renaissance ? A se poser cette question, l'auteur nous eût mieux préparés à concevoir le rôle important qu'il reconnaît à l'individualité nationale.

Cette nouvelle notion corrige l'hypothèse trop abstraite d'une oscillation uniforme : Même si partout l'on constate une sorte d'alternance, il convient, pour chaque peuple, de définir différemment les phases *primaires* et *secondaires* : " L'achèvement de l'unité nationale, par exemple, tend à fortifier, à prolonger la période littéraire alors en cours, à lui prêter le prestige durable d'une formule de vie collective qui s'affirme par elle... On peut dire que le groupe de tendances auquel va d'abord l'instinct de la nation qui se forme, autour duquel s'élabore la première période nettement marquée de sa littérature, définit par avance l'élément le plus essentiel de son

d'invention prend, de cette double richesse, moins qu'on ne voudrait, plus qu'elle ne croit, rien qu'elle ne transforme aussitôt avec la plus heureuse ingratitude.

tempérament moral ; et que les réactions qui le ramèneront à ce type auront l'enthousiasme particulier d'un retour à soi-même.... Il n'est pas indifférent que l'unité française se soit cristallisée définitivement sous Louis XIV, à une époque de vie littéraire rationnelle, objective, hiérarchisée ; que l'Angleterre ait atteint sa pleine vigueur nationale et son épanouissement imaginatif sous Elisabeth ; ni que l'Allemagne ait pris conscience d'elle-même en réaction à la fois contre l'esprit d'ordre logique et contre les armes françaises. " — Voilà qui réduit le rôle des influences étrangères ; car "le grain semé ne germe que lorsque le terrain est préparé... "

Le goût évolue ; mais, comme toute réalité spirituelle, " il est une mémoire, et, dans le présent, conserve le passé. " Donc "le timbre d'une période est constitué par des résonnances de plus en plus complexes, où l'oreille perçoit les harmoniques des périodes précédentes... L'idée même de recommencement est inadmissible dans ce domaine... "

Mais alors, " si chaque moment contient quelque chose des moments antérieurs, les sources de plaisir auxquelles il a recours ne sont point pures... Le souvenir des moments analogues vient subtilement paralyser l'impression de la nouveauté, en lui donnant un arrière-fond de reconnaissance... La fécondité des rajeunissements successifs va ainsi diminuant ; et il devient nécessaire que ces oscillations se produisent à des intervalles de plus en plus rapprochés... Ainsi s'explique la prodigieuse rapidité du rythme dans les littératures récentes de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et l'état d'anarchie vers lequel le goût paraît tendre en ces trois pays. "

Enfin, sans s'aventurer à prédire, soit l'épuisement prochain de l'invention, soit le renouvellement de ses sources profondes, M. Cazamian conclut par une réflexion dont la portée, je crois, s'étend au delà de la littérature et même de l'art tout entier :

" Un fait, de toute façon, domine le présent, et détruit l'autorité des exemples empruntés au passé : pour la première

fois qu'il y a des hommes, et qui écrivent, la conscience claire des réactions psychologiques par lesquelles se traduit l'impression littéraire est aujourd'hui largement diffusée. Cause de stérilité en un sens, la conscience et la possession de l'âme par elle-même pourraient ouvrir d'autre part à l'avenir de l'esprit des perspectives insoupçonnées... »

Oui, la conscience, la culture poussée à fond — ou bien, au contraire « la volonté de barbarie » qu'affirmait un jour Charles-Louis Philippe. Mais cette volonté même, à présent, est-elle autre chose qu'une exaspération de la culture, une convulsion de l'esprit critique ?...

II. Chacun a ses petites idées sur *l'humour* ; j'avais les miennes aussi, qui ne s'étaient point formées d'après les sarcasmes de Swift ou les farces de Mark Twain. Voici, pensais-je, des Allemands qui cherchent partout notre *humour*, et n'en trouvent de faibles traces que chez Xavier de Maistre, chez Claude Tillier, ou dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*. Notre comique les inquiète, notre ironie les offense ; ils se complaisent plutôt dans une douce moquerie, dans un comique innocent, qui ne fait pas de victimes. Il est bien vrai que notre rire, le plus souvent, manque de tendresse, et même de pitié. Soit que le groupe social affirme sa santé par un éclat de joie devant toute raideur, toute manie, et toute grandeur méconnue, soit que l'esprit, dédaigneux, s'amuse de la sottise, toute communion d'âme est rompue entre le rieur et l'être qu'il raille : celui-ci n'est plus notre frère, ni même notre cousin. Mais pour un Sterne, pour un Jean-Paul Richter, l'attention attachée aux dehors ridicules sait lire en eux les signes d'une bonté native et d'une faiblesse humaine dont nous avons tous notre part ; alors le rire ou le sourire stimule notre sympathie en la rendant plus intime et plus chaudement familière... Ainsi j'allais, égaré par une mauvaise méthode, et confondant toujours plus l'essence d'une forme littéraire avec son contenu partiel, avec une seule

des conceptions de vie que cette forme, à l'occasion, met en valeur. Connaissant mieux les écueils du sujet, M. Cazamian s'avance avec prudence, avec patience, avec lenteur ; il n'entend se satisfaire que d'une définition rigoureuse, et qui convienne — selon le précepte scolastique — " à tout le défini, et rien qu'au défini ". Ce scrupule est récompensé ; j'ose dire que jamais conclusions ne me parurent mieux fondées, mieux soustraites à toutes corrections futures. Toute leur complexité se rassemble (p. 150) dans une formule que je ne veux point transcrire, car elle a l'air traduite d'un mauvais allemand. Au risque de sacrifier une part de la pensée, mieux vaut citer des phrases nettes qui portent en elles-mêmes tout leur sens.

" L'essence de l'humour, du point de vue scientifique, n'est pas qu'il est de la plaisanterie, ni de la satire, ni de la morale, ni du pathétique, ni de la philosophie ; mais qu'il est une façon originale de faire naître la plaisanterie, la satire, la morale, le pathétique, la philosophie. Même la recherche du comique ne lui est pas essentielle ; sa forme est toujours comique, mais la suggestion propre de la matière peut neutraliser celle de la forme et toute trace de comique ainsi disparaître.

Les diverses espèces du comique, de la satire, du pathétique, et tous les sentiments de l'âme prennent une valeur d'humour, s'ils sont accompagnés chez l'écrivain qui les exprime d'une sorte de retenue paradoxale, qui détruit dans leur expression les concordances et l'harmonie naturelles à chacun d'eux. On peut dire que " *ce qui rend un sentiment humoristique, c'est le refus apparent, tout en l'éprouvant et en le faisant naître, de le reconnaître pour ce qu'il est.* "

Tel est du moins le mécanisme général, qui seul relève d'une théorie psychologique. Mais " en fait, nul n'est humoriste s'il n'est, à quelque degré, un inventeur de comique, ou de satire, ou de pathétique, ou de philosophie, ou de tout cela ensemble. " La création de l'humour dépend donc, en chaque cas, d'une originalité personnelle que la critique littéraire est seule appelée à définir.

III. Pour éclairer *le panthéisme des romantiques anglais*, on en pourrait retracer la préparation idéologique : " Il faudrait voir ce qui revient à Spinoza, à Shaftesbury, à Swedenborg ; au déisme du XVIII[e] siècle, aux formules de la théologie anglicane, à ce qui reste de néoplatonisme dans la métaphysique chrétienne ; à l'idéalisme de Berkeley, à l'idéalisme allemand, au matérialisme de d'Holbach. " Mais toutes ces doctrines ensemble n'expliqueraient pas l'*intuition panthéiste*. Si Wordsworth, Coleridge, Byron et Shelley sentent une Présence infuse en l'univers, s'ils affirment l'existence d' " une puissance bienheureuse qui roule autour de nous, au dessus, au dessous de nous ", cette perception et cette croyance expriment, dans le langage des sens et de l'entendement, une intense émotion de ravissement et d'extase ; les circonstances où naît cette émotion montrent assez ce qu'elle doit à l'action profonde des forces naturelles sur l'organisme physique ; cette action même, enfin, est composée de mille influences subtiles dont le psychologue tente l'analyse, en consultant à propos physiologistes et médecins.

Avec nos poètes, désertons les villes : plus de gênes sociales ni d'effort imposé. Libre expansion de tout l'être ; " maternel accueil de l'espace, amitié des grandes forces " ; prédominance des impressions tranquilles, " dont le flot baigne l'âme et la berce en silence " ; excitation joyeuse de l'esprit réveillé par tous les sens à la fois ; puis (plus sourdement perçues, mais non pour cela moins puissantes) ivresse de marche et d'air pur, influences du frais et du chaud, de la moiteur et de la sécheresse, du vent marin, des hautes altitudes ; toutes ces actions qui souvent nous pénètrent de façon lente et continue, parfois soulèvent en nous une brusque poussée d'énergie, d'enthousiasme et d'ineffable délice. Désormais, " réagissant sur l'ensemble de notre expérience, parce qu'ils tranchent sur elle, ces rares moments diffusent à travers toutes nos sensations le souvenir ou le pressentiment de l'extase mystique. " Par leur intensité, par leur soudaineté, de tels transports échappent à la terre :

"visites du Saint Esprit" (Amiel), "suggestions d'immortalité" (Wordsworth), en eux l'homme croit sentir Dieu.

Illusion, ou vérité ? — Un rêve peut rencontrer le vrai ; mais nulle vérité n'est prouvée par l'intensité d'un rêve. Quand Wordsworth croit sentir la vie des choses, il ne sent que sa propre vie à l'occasion des choses ; et, même si les choses vivent, notre intuition de leur vie demeure encore illusoire. Coleridge en fait le tardif aveu : "Oh ! William, tout ce que nous recevons, nous l'avons donné, et dans notre vie seulement la nature est vivante". — Telle est à peu près la conclusion de M. Cazamian. Il ne se donne point pour mystique ; mais sa culture idéaliste le préserve du "matérialisme médical". Il peut bien parler de *cénesthésie*, d'*euphorie*, et de *ton vital*, se plaire à compter des globules, signaler les névroses des romantiques ; on trouverait beaucoup plus de physiologie et de pathologie chez William James, qui pourtant affirme la valeur de l'expérience religieuse. L'explication par des causes physiques semble exclure la croyance en un Dieu immanent. "Mais elle n'en a pas le droit, et, à vrai dire, elle ne le fait point. Elle pose seulement un intermédiaire "matériel" et connaissable entre l'action de l'univers infini et notre conscience où il se répercute. Elle ne préjuge en rien de cet univers, ni de ses énergies".

C'est fort sagement parler. Enumérez au croyant les influences naturelles dont il soupçonne au moins une partie, l'empêcherez-vous de les tenir toutes pour des moyens ou des symboles, et de rapporter, malgré tout, son merveilleux état de grâce à l'action d'un Esprit sur son esprit ? Même il faut aller plus loin : cette interprétation ajoutée à l'extase paraît en augmenter la force, la durée, les chances de retour, les vertus bienfaisantes. On dirait que les impressions de la nature sur nos sens ne convergent plus en un centre intérieur, ne se fondent plus en une seule harmonie, quand notre pensée, s'arrêtant à la diversité de leurs causes prochaines, cesse de croire qu'elles émanent, hors de nous, d'un centre vivant. L'extase alors est

remplacée par une allégresse imparfaite, par le bien-être de la santé, — à moins que l'âme, partagée entre des sensations trop fortes, ne se disperse en l'univers et ne sache plus revenir de son égarement. On connaît le désespoir de Byron, le déséquilibre final de Coleridge et de Shelley ; Wordsworth, seul, guéri de sa " crise d'âme ", a conservé jusqu'au bout ce qu'il nomme " une humeur sereine et bénie ". Certes, de ces quatre poètes, Wordsworth dès le début était le moins malade ; mais n'est-ce pas chez lui seul aussi que le panthéisme, tempéré d'aspirations morales, n'efface pas la croyance en un Dieu personnel ? — Lorsque des lyriques épris de la terre, oublieux du ciel, ne se lassent pas d'appeler " Dieu " tout ce qui les enfièvre et les exalte, peut-être n'est-ce pas vaine rhétorique, mais obscur besoin d'unité.

L'essai de M. Cazamian suggère l'idée d'une étude plus complète. En y comprenant nos romantiques français, il faudrait tenir compte de ce déisme qui persiste chez Lamartine et chez Hugo. Les cas les plus instructifs seraient sans doute ceux de Gœthe et de Whitman. Le premier, au lieu de raviver à tout prix les ravissements de sa jeunesse, en affermit, en élargit le sens par le travail d'une calme pensée ; le second, si voisin du pur naturalisme, si près de se perdre dans les choses, sans cesse ressaisit son être et le simplifie par l'action. Goethe s'attache à la culture humaine ; Whitman admire et les combats des hommes, et leur grande Amitié. Chez l'un et l'autre, la puissance des émotions cosmiques a pour contrepoids la vigueur du sentiment social. Le culte du Grand-Etre — dirais-je volontiers, dans le jargon d'Auguste Comte — les sauve d'être écrasés par le grand Fétiche, ou de se dissoudre dans le Grand Milieu.

M. A.

***

LES LIVRES DU TEMPS, par *Paul Souday* (Perrin, 3 fr. 50).

M. Paul Souday est en train de faire oublier l'incompréhensible disgrâce, dont souffrit longtemps la littérature dans un journal considérable, qui, sans marcher à l'avant-garde des idées — ce n'est pas là son rôle — tient du moins à honneur de présenter, d'examiner, de discuter les efforts les plus consciencieux de l'époque, dans tous les ordres de production. Qui dit " feuilleton du *Temps* " ne dit pas nécessairement audace, mais certainement bonne foi, culture, compétence et réflexion. On a pu plaisanter Sarcey ; mais en dépit de ses travers, il représentait au total, de façon quasi symbolique, un état d'esprit de son temps, celui de " l'amateur de théâtre " ; il parlait de ce qu'il connaissait à fond et l'irritation qu'il nous causait souvent, ne venait pas tant de ses admirations, que du naïf refus d'admirer " autre chose " ; du moins convenait-il de ses faiblesses et avant de juger, étudiait-il les pièces du procès. M. Brisson qui a recueilli sa succession, la gère avec une compréhension un peu plus large. La critique d'art est tenue par M. Thiébauld-Sisson. Enfin, M. Pierre Lalo, dont je suis pourtant loin de partager tous les enthousiasmes et toutes les colères, nous donne chaque semaine la preuve d'une culture, d'une autorité, d'une intelligence, d'un style, que peut lui envier à juste titre le plus grand nombre des littérateurs. Seule la critique littéraire est restée longtemps en des mains peu dignes et si M. Remy de Gourmont n'eût apporté dans des articles de " variétés ", le goût, l'érudition et le talent qu'on lui connaît, les belles lettres fussent demeurées sans défense. — M. Paul Souday, ayant repris le feuilleton littéraire du *Temps* s'est affirmé, comme leur ami compétent, sans préjugés, sans parti-pris d'aucune sorte. Il nous suffit de feuilleter le volume où il réunit ses articles, ou d'en parcourir seulement la table,

pour nous rendre compte que sérieusement, il y a quelque chose de changé ici. Que M. Souday étudie Fréderic Masson, Loti, Bourget, Barrès et France, voilà qui n'a rien d'étonnant ni de méritoire. Mais qu'à côté du portrait de M. Lavisse, il trace celui de Paul Claudel ; que dans son livre, Huysmans coudoie Jammes; que l'attention qu'il prête à Flaubert, à Mistral, même à M. de Pomairols, ne le détourne pas de Bourges, de Vielé-Griffin, de Fort ou de Péguy ; qu'il parle de J. Schlumberger, d'H. Franck, de C. Demange ; qu'en fait, la part la plus grande de sa recherche se porte sur les œuvres des nouvelles générations littéraires, voilà plus qu'il n'en faut pour signaler son attitude à la sympathie des lettrés. M. Souday ose parler à peu près de tout ce qui vaut et jamais au nom d'une école. Il se tient vraiment hors du jeu; il ne veut être qu'un "critique". Quand un poète parle des poèmes, si impartial qu'il s'efforce d'être et croie se montrer, il songe à ceux qu'il fait — ou voudrait faire — et aussi bien en face d'un roman, le romancier. Mais M. Paul Souday, pur critique, prêt à épouser toutes les tendances, n'accepte pas que devant lui on condamne celles-ci au nom de celles-là ; il n'accepte pas qu'on soit implacable pour les derniers essais dramatiques de M. d'Annunzio et que l'excès de leur esthétisme nous gêne. Il dénonce là-dessous " l'éternelle haine du génie latin. " Il nous entend mal... Mais avec chaque auteur, M. Souday va aussi loin que celui-ci le mène. Il ne s'inquiète pas de formuler une doctrine unique, solide et tempérée. Il examine simplement si telle ou telle doctrine est recevable et si elle a produit des fruits, dont il puisse aimer la saveur et recommander le délice aux autres. Son goût est divers, il s'avoue tout franc et c'est celui d'un homme qui aime la bonne littérature, fût-elle difficile ; mais il ne craint pas le travail... Et tout ceci je mets d'autant moins d'hésitation à le dire, qu'il m'a été quelque fois assez dur.

H. G.

LA POÉSIE

INTRODUCTION AUX MATINÉES DE POÉSIE du Théâtre du Vieux Colombier.

Le Théâtre du Vieux Colombier a inauguré le 15 *novembre dernier ses* MATINÉES DE POÉSIE. *Au début de sa conférence, notre collaborateur Henri Ghéon, en a précisé le plan, le but et l'esprit en ces termes :*

On sait dans quel esprit a été fondé ce théâtre. Il veut servir un art essentiellement dramatique, un art inconcevable sans la scène et ne trouvant que sur la scène sa pleine réalisation. Si les plus neuves tentatives des dernières générations n'ont pas toujours obtenu au théâtre, même auprès d'un public d'élite, la faveur que semblaient devoir leur assurer leurs qualités littéraires, c'est que pour la plupart elles n'étaient pas nées expressément scéniques, c'est qu'elles manquaient aux lois organiques du drame, c'est qu'elles faisaient passer avant les caractères les symboles et les idées ; avant le conflit des cœurs, le jeu gratuit des images ; avant l'action la pure poésie. Et voilà contre quoi nous voulons réagir. — Le drame n'est pas un poème dialogué que l'on transporte au besoin sur les planches, mais un " être " tout différent du poème, fait pour s'émanciper de la tutelle de son créateur et d'autant plus libre de cette tutelle que son créateur sera plus puissant. Dans le drame, le poète ne parle pas en son nom ; il se retire du dialogue ; loin de chercher à paraître, il se cache; il laisse la logique des caractères aller son train. Au reste, le lyrisme pur lui propose un champ assez vaste pour qu'il s'y éploie tout à l'aise sans empiéter sur le terrain voisin. Il y a là une confusion, un abus de pouvoir qu'on ne saurait plus lui permettre.

On nous comprendrait mal pourtant, si on nous accusait de

vouloir délibérément bannir du théâtre la poésie, alors que nous reconnaissons en elle la source vive de toute émotion. Nous exigeons tout simplement qu'elle se subordonne au drame — et, si elle prétend s'épanouir en lui, qu'elle puise toute sa force dans la vertu intérieure, dans la vertu objective de l'action. Partout ailleurs nous sommes prêts à lui accorder la prééminence, bien mieux : à lui rendre le culte que notre vie lui a voué. De là, ces matinées de poésie.

Certains m'objecteront contre elles, que le poème, tel que nous l'a fait notre temps, subtil, pudique, recueilli, répugne en principe à s'offrir à l'audience d'une assemblée, qu'il est comme une essence délicate de fleurs imprégnant la page du livre, et que l'on doit respirer en secret. " Consolation, exaltation des âmes graves et solitaires, que ne le laissez-vous dans le livre, me dira-t-on. N'osez-vous pas aller au bout de vos principes ? Vous prêchez le divorce du poème pur d'avec le drame : est-ce pour le traîner sur les planches aussitôt ? S'il faut au drame le théâtre, il faut au poème le livre : là, toute une foule, ici un lecteur ". — Le poème, en effet, peut être chose intime et rien qu'intime, la voix qui cherche un confident : c'en est la sorte la plus précieuse, mais ce n'est pas la seule — et la plus puissante non plus. Pourtant, à s'en tenir à elle (ce qui est vrai pour elle le sera à plus forte raison pour les autres) quand, autour du poème, nous faisons taire toute rumeur, ne vous y trompez pas, c'est afin de le mieux " entendre ". Et lorsque nous croyons que par le chemin de nos yeux, il pénètre jusqu'au fond de nous ainsi qu'un fantôme muet, il n'est pas un des mots qui le composent, qui ne vibre *physiquement* dans notre esprit. Nous lui rendons son accent et son timbre, et cela malgré nous, si abstraitement que nous lisions. Sur le dehors nos lèvres restent closes, mais on peut dire qu'elles nous le récitent en dedans. Pour qu'il y ait poème enfin, il ne suffit jamais qu'il y ait harmonie de sentiments, d'images et d'idées ; celle-ci est comme non avenue, s'il n'y a d'abord harmonie de

sons. Le poème le plus intime est encore chose sonore. Même tû, il parle à l'oreille avant de parler à l'esprit.

Est-ce donc le trahir que de le chanter un jour à voix haute ? Non point. C'est lui restituer sa forme primitive et naturelle, telle qu'elle naquit et se modela, aussi bien en Grèce qu'en France, dans la voix des rhapsodes et des trouvères dont tout poète est l'héritier. En vérité, dans notre chambre vide, quelle que soit la force oratoire du poème que nous lisons, la *Chanson de Roland* ou les *Fêtes galantes*, la *Légende des Siècles*, ou le *Grand Testament*, par la vertu même du rythme, nous sommes, sans y prendre garde, notre propre trouvère à nous...

Mais combien d'amis de la poésie trouvent le temps de lire et cette quiétude qui permet de lire tout bas ? Notre meilleur trouvère, c'est nous-mêmes, je n'en disconviens pas : mais la vie le fait rarement disponible et nous, rarement disposés. Ces lectures publiques n'auront pas d'autre but que de réunir dans la même salle ceux qui cherchent en vain une heure de silence et de les contraindre au recueillement. Nous l'obtiendrons plus aisément de compagnie. Et loin que devant les chefs-d'œuvre, notre émotion propre faiblisse, j'ose espérer qu'elle s'accroîtra au contraire, pour chacun d'entre nous, de l'émotion de tous. Les lectures publiques répondent à un besoin de notre époque ; elles tendent à lutter contre le tumulte ambiant. Qui sait si le poème, à force de rester reclus, ne risque pas de perdre peu à peu cette vie authentique qu'il doit à la parole humaine et qu'il retrouvera en elle, tant qu'elle ne sera pas déshabituée de lui. Nous lisons trop avec nos yeux : en délivrant la poésie du livre ne la rendrait-on pas à son véritable destin ? — Enfin, c'est une épreuve utile à la poésie nouvelle, où tant d'innovations de sonorité et de rythme exigent du lecteur un effort personnel que, par paresse ou par routine, il ne consent pas toujours à fournir. Il faut lui faire entendre cette musique, qu'il n'entend pas encore tout seul.

Mais, j'y reviens, il ne s'agit ici que de lectures. Si elles ont

lieu sur une scène, c'est pour que la voix porte mieux. Il vous faut oublier que vous êtes dans un théâtre. Vous vous trouvez en société, vous faites cercle — et l'un de vous se lève, ouvre le livre et lit. De même que nous demandons à l'art dramatique de se suffire et de ne faire appel au costume, au décor, à l'éclairage, à tout ce qui est machinerie, que pour donner un minimum d'illusion et souligner le dessin de la pièce, de même nous nous garderons bien d'esthétiser la poésie et de lui ajouter des agréments extérieurs ; c'est faire peu de fonds sur son pouvoir évocateur que de l'égayer de jeux électriques, de voiles nuancés et de tableaux vivants. Oh ! nous ne dédaignons pas le spectacle — mais la poésie, non plus que le drame, n'a selon nous, rien à faire avec lui. Nous vous offrons un texte nu vivant dans une voix humaine. Une voix seule, ou deux, trois et quatre voix alternées ; s'il y a lieu, un vrai concert de voix... Mais pas la moindre mise en scène — sinon quand il faudra restituer tel ou tel morceau dramatique, complément obligé de nos récitations. Rien donc ainsi ne viendra nous distraire des mots et de leur mélodie. Ce seront les concerts de la grande poésie française, de toute la poésie française depuis son premier cri jusqu'à sa dernière modulation. Elle a de quoi suffire à notre joie.

Notre programme général, que vous avez entre les mains, pourrait vous incliner à croire cependant, que nous poursuivons dans ces matinées un but non tout à fait exempt de dogmatisme. Il n'en est rien. Il nous a semblé que notre devoir, au cours d'une première année, était d'éviter autant que possible les rapprochements tendancieux et de borner notre intervention au respect absolu de la chronologie. S'il y a là système, c'est le temps qui nous l'a dicté. — Pour le passé, nous avons de bons guides et nous sommes à peu près sûrs, en les suivant, de ne rien oublier qui soit d'une importance capitale. Pour le présent, il est plus facile d'errer. Aussi bien, en ce qui concerne les poètes dernier-venus, auxquels nous voulons accorder la plus

large place possible, nous avons fait appel directement à eux ; eux-mêmes organiseront leurs séances. Sans doute ne pouvons-nous pas accueillir, dès cette saison, tous les groupes; seulement quatre ou cinq d'entre eux ; mais les autres auront leur tour ; nous comptons sur leur patience.

On sait que nous consacrerons une moitié de notre programme à l'ensemble de la poésie française du passé, des origines à Baudelaire ; et l'autre moitié tout entière, au mouvement contemporain qui commence à Verlaine et à Mallarmé. Peut-être quelques-uns, estimant que nous faisons trop de cas de notre époque, railleront-ils cette inégalité de traitement ? Rassurons-les. Nous ne nous donnerons pas le ridicule de mettre en balance neuf siècles de chefs-d'œuvre et quarante ans d'essais, sur lesquels on ne peut encore prononcer. Mais de même que nous ambitionnons pour notre théâtre une existence en partie double, riche de toute la tradition (nationale, antique et européenne), mais faisant chaque jour ses preuves dans les ouvrages les plus neufs, de même nous nous refusons à laisser écraser l'admirable renouveau de notre lyrisme, sous le poids d'un passé d'autant plus cher à notre cœur que nous n'acceptons pas de nous y laisser asservir. — D'ailleurs nous n'avons pas la folle prétention d'épuiser la matière du Moyen-Age, de la Renaissance, du Romantisme, les trois grandes époques du lyrisme chez nous, en une douzaine de séances. Nous traçons un tableau d'ensemble. Nous offrons des exemples dignes d'admiration. Nous travaillons à nous remettre, comme l'écrivait Jacques Copeau, " en état de sensibilité " devant les monuments qui témoignent de notre génie. Nous ne pouvons être complets. Nous tâcherons d'être vivants.

Aussi bien, les causeries, les conférences, les notices qui précèderont nos lectures, n'auront en aucune façon le caractère didactique d'un cours. Chacun y parlera de ce qu'il aime et s'appliquera à le faire aimer.

H. G.

LE ROMAN

L'AVENTURE DE THÉRÈSE BEAUCHAMPS, par *Francis de Miomandre* (Calmann Lévy, 3 fr. 50).

M. Francis de Miomandre a derrière lui, déjà, une œuvre délicate, goûtée des lettrés. C'est l'esprit poétique le plus souriant, le plus aimable et le plus inattendu, un Laforgue ensoleillé et de bonne santé. Les fines digressions d'autrefois font place ici à un récit savant, bien conduit, de poids et de proportions parfaites. Voilà le premier roman véritable de M. de Miomandre. On est stupéfait du peu de matière, de l'imperceptible inclinaison dont il s'est contenté pour aller presque aux limites du romanesque à la fois le plus libre et le plus sobre, le plus expressif et le plus émouvant. C'est le type même du : peu de matière et beaucoup d'art.

Le roman de M. de Miomandre est un roman d'aventures qui ramène l'aventure à l'essentiel, à un schème, à un ressort. On dirait que l'auteur a fait une gageure. Il a pris le sujet-type, le sujet le plus rebattu et le plus ordinaire du roman français. Il a demandé à son intrigue, aux habitudes du lecteur, ces fonds mêmes de coutume et de passé que l'*Isabelle* d'André Gide, un autre roman d'aventure pure dans la même note de sobriété voulue, incorporait à son décor. Tout simplement la vieille histoire de la jeune femme exquise et distinguée, mariée à un nigaud balourd et touchant, à un professeur caricatural : elle le trompe, en pensée avec un sentimental, en fait avec un roublard qui a su préparer les terrains d'attaque et de chute. — Et après ? — C'est tout. — Et c'est un roman d'aventure ? — Délicieux.

C'est un roman d'aventure tout simplement parce que les deux amoureux de la petite femme sont deux Chinois. Et cela suffit. Toute la perspective se trouve changée ; le domaine

de la réalité devient celui de la fantaisie, tout en gardant la plus essentielle vérité. L'extraordinaire, le singulier, l'aventureux ne viennent plus de l'extérieur, des événements, mais de l'intérieur, de l'amour tout logique, tout simple et nu, mais où il y a des Chinois. C'est du romanesque racinien. Ou plutôt, puisque les Chinois sont ici en jeu, cet extrême de romanesque enveloppé dans cet extrême de banalité fait l'effet des glaçons que là-bas on mange roulés dans des pâtes frites brûlantes. On trouvait d'ailleurs dans les œuvres précédentes de M. de Miomandre un humour tout particulier qui, lorsqu'on y réfléchit, menait après tout fort naturellement à cette parfaite réussite de *Thérèse Beauchamps*.

Les Beauchamps sont un petit ménage des Batignolles ; lui Eugène, professeur à Rollin, timide, prétentieux, et pauvre, bien pauvre sot ; elle, Thérèse, petite femme éprise d'élégance, de luxe, d'un peu d'amour, et qui s'ennuie terriblement lorsqu'elle retrouve l'appartement, ouvert, plus ou moins, sur sa cour sombre, A la table du ménage, deux figurants : un garnement de seize ans, Georges, apporté d'un premier mariage par le professeur, affreux potache matiné de voyou batignollais, et qui abonde particulièrement en calembours idiots (justement observé : qui m'expliquera pourquoi seize ans est porté avec autant de fixité vers les plus bas calembours que vers les ardeurs printanières ?) — et un pensionnaire, envoyé par une agence, un étudiant chinois, M. Loung, d'une correction parfaite, mais taciturne. Un jour M. Loung demande la permission de présenter un de ses compatriotes, de passage à Paris : M. Tchéou, un banquier multi-millionnaire de Canton. M. de Miomandre, dans ses œuvres précédentes, excellait à faite mouvoir ces types de politesse absolument fine et lisse, lisse au point de refléter autour d'elle, comme des bougies de salon, toutes les nuances du sourire et de l'ironie. Vous savez combien les Chinois sont ici nos maîtres (il y avait un beau type de ce genre dans la *Bataille* de Claude Farrère), et vous pensez à quel point

M. de Miomandre se trouve à son article — et au nôtre — pour nous peindre en touches caressées l'exquis M. Tchéou. M. Tchéou tombe amoureux de Thérèse : modèle de cour attentive, émue, délicate. L'urbanité poétique et douce, la paradoxale distinction de M. Tchéou, les petites infortunes, racontées simplement, de sa vie sans joie, et aussi, aux yeux d'une bourgeoise des Batignolles, le prestige d'un homme à qui une fortune de banquier cantonais assurent des serviteurs sur la terre entière, tout cela charme et prend Thérèse. M. Tchéou, qui était si malheureux dans sa maison de Canton, retournera en Chine pour liquider ses affaires, réaliser sa fortune, et il viendra mettre tout l'amour, toute la vie aux pieds de Thérèse. C'est convenu. Il écrira. Thérèse l'attendra. Il part. Il n'écrit pas. M. Loung, son ami, chargé de recevoir et de transmettre ses lettres, ne parle jamais de rien. Voilà Thérèse abandonnée, retombée à la vie morne qu'elle partage avec les deux tristes êtres. Et M. Loung bientôt quitte ses hôtes pour s'établir dans un appartement, au Quartier Latin. Un jour Thérèse n'y tient plus, et va chez M. Loung lui demander si M. Tchéou n'a toujours rien écrit. Non, M. Loung n'a rien reçu, mais Thérèse dans sa désillusion et sa détresse finit par se raccrocher, puisque M. Tchéou l'oublie, à celui des deux Chinois qui reste. Grâce à l'habileté persévérante et enveloppante de M. Loung elle devient sa maîtresse, tombe dans son piège. L'insupportable potache, qui a à se venger de sa belle-mère, découvre son secret; il avertit M. Beauchamps, qui acquiert la preuve de son infortune. Scène de ménage. « La femme d'un professeur ! » s'exclame M. Beauchamps. Et avec un Chinois ! M. Beauchamps a lu dans un livre qu'ils sentaient le cadavre ! Thérèse se refugiera-t-elle près de M. Loung ? Mais l'énigmatique et prudent céleste glisse parmi les choses et les gens d'Occident, il n'appuie pas... et quand l'affaire a si gravement tourné, il a filé à la chinoise, pour toujours, dans son pays... La pauvre Thérèse n'est qu'une épave, elle n'a pas la force, vous pensez bien, de prêter à l'auteur

une situation nouvelle à inventer, elle retourne, oui, chez sa mère... C'est M. Beauchamps qui vient la chercher, M. Beauchamps, Boubouroche de l'honneur qui lui demande pardon. Charles Bovary, le patron d'Eugène Beauchamps, avait dit un mot profond, dans sa vie, sur la fatalité ; Eugène Beauchamps ne peut pas faire moins, il dit aussi un mot profond, sur l'honneur. Que voulez-vous que devienne Thérèse ? Elle avait joué sa vie d'aventures sur des cartes chinoises, elle a perdu, elle est retombée ; elle revient dans l'appartement des Batignolles. Et un soir qu'elle est seule, un jeune Chinois inconnu entre qui lui remet une lettre de M. Tchéou. M. Tchéou avait écrit, souvent, souvent et sans réponse, car M. Loung avait gardé toutes les lettres, M. Loung avait intercepté la bonne fortune de son ami, dressé subtilement ses rets pour amener, un jour, Thérèse, de bien loin dans ses bras à lui. Et les dernières lueurs d'un jour d'hiver, qui lui viennent de la cour triste, Thérèse, à travers la buée des yeux, les use à lire la lettre désespérée de M. Tchéou.

“ Je ne vous reproche rien, madame Thérèse... Je n'aurais pas dû partir. Il me semble que si j'étais resté, vous ne vous seriez pas ainsi détachée de moi. Mais j'ai voulu trop bien faire, j'ai voulu rendre libre toute ma vie pour vous l'offrir tout entière. Je vous aimais trop. Et tout est fini maintenant... Les hommes d'argent sont pareils aux vers à soie. Ils se font à eux-mêmes un cocon brillant qui les enferme. Seulement ils y meurent parfois. Voilà ma vie, désormais... Je vous ai tant aimée... C'est fini. C'est la dernière fois que je parle en français. Mais je ne puis pas arracher de mon cœur les souvenirs qui le remplis sent : nos rencontres, nos promenades dans la voiture de laque, les œillets, et cette dernière soirée où j'ai baisé votre épaule ”.

L'aventure autour de laquelle le roman se déroule, c'est l'aventure qui aurait pu arriver, celle qui souvent côtoie notre vie sans que nous le sachions, et qui se dévoile à

nous au moment où le lit est à sec, où il n'est plus temps.

Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
" Soit ! n'y pensons plus ! " dit-elle.
Depuis j'y pense toujours.

Tout roman est une construction du possible : il semble qu'il atteigne un point de paradoxale maturité quand dans ce possible, le possible du lecteur, il enveloppe et réalise son possible à lui, le possible de ses personnages. Je ne sais plus quelle revue ou quel journal avait autrefois demandé à ses lecteurs de désigner la meilleure nouvelle de Maupassant. Il y eut une forte majorité pour la *Parure*, qui répond assez à cette formule. C'est bien naturel. Fermer un beau roman, qu'est-ce sinon avoir fait un beau rêve ? Nous aimons qu'aux dernières pages soit incorporé cela même que nous gardons du roman, cette conscience du rêve qui entourait les personnages, cette idée que leur vie, rêvée par nous, était déjà rêvée par eux.

A. T.

LE THÉATRE

AU THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER : *Une femme tuée par la douceur* de Thomas Heywood. — *L'Amour Médecin* de Molière. — *Barberine* d'Alfred de Musset. — *Les Fils Louverné* de Jean Schlumberger.

Depuis sa soirée d'inauguration qui a eu lieu le 22 novembre dernier, le Théâtre du Vieux Colombier a représenté quatre pièces : *Une Femme tuée par la douceur* de Thomas Heywood, *L'Amour Médecin* de Molière, *Barberine* d'Alfred de Musset et *Les Fils Louverné* de M. Jean Schlumberger. Lorsque ces lignes paraîtront, l'*Avare*, la *Peur des Coups* et le *Pain de Ménage* seront entrés en outre dans son répertoire. Il a donc payé déjà son tribut à notre art classique, au grand drame élisabethain, à la comédie romantique et aux essais contemporains. On n'attend pas de nous que nous fassions ici son éloge. Mais il nous est permis de constater sa réussite et c'est notre devoir de rétablir ses intentions véritables, de donner les raisons qui ont dicté ses choix et d'exprimer aussi dans quelle mesure, aux yeux de ceux qui le dirigent, il est ce qu'il voulait être et tient ce qu'il promettait.

N'osant dire : “ Qu'est-ce que Heywood ? ” on a dit : “ Pourquoi Heywood ? ” et on a fait semblant de le connaître. Quand on a su, par le dictionnaire, qu'il ne s'agissait pas d'un de ces écrivains de premier ordre, absolument consacrés par le temps, qu'on doit comprendre et admirer, sous peine de passer pour un imbécile ou pour un inculte, qu'il avait écrit deux cents pièces et que la meilleure était celle-ci, on s'est mis sur la défensive et on a résolu de ne point “ couper là-dedans ”, Les malheureuses gens qui ne savent pas s'abandonner à un poète, et s'écrier “ C'est beau ! ” quand ils ressentent la beauté,

d'où qu'elle vienne ! Ne doutez pas que si la pièce eût été signée de Shakespeare, ils n'eussent proclamé la rare qualité humaine de l'action. Mais elle était signée de Heywood ! On a traité de haut ce D'Ennery anglais du XVII[e] siècle et tel critique, qui consacrera sans vergogne à la moindre fadaise contemporaine toute la façade et une partie des derrières du rez-de-chaussée qu'il occupe dans son journal, n'a pas même daigné analyser la pièce. Il lui faut cinq cents lignes pour démêler les intentions raffinées de M. Kistemaeckers ou les ficelles d'un vaudeville ; pour régler le compte d'Heywood vingt suffiront. Je souhaite seulement à nombre de nos auteurs à la mode de laisser après eux une pièce, une seule pièce, contenant une scène, une seule scène, capable de revivre au bout de trois cents ans devant un public d'une autre culture, de le tenir, de l'émouvoir, comme font aujourd'hui quatre ou cinq scènes de ce " mélodrame bâclé ". — Comme le traducteur qui est Jacques Copeau, avait loyalement et ingénument avoué avoir allégé la pièce de l'action seconde qui complique inutilement presque tous les drames de cette époque et qui n'apporte ici à l'action première aucun élément d'intérêt (une histoire de chasse, en l'espèce) on a parlé d'adaptation, d'arrangement à la moderne, que dis-je ? à la Claudel. Il importe de l'affirmer à nouveau. *Une Femme tuée par la douceur* a été *littéralement traduite* (sauf dans les parties que j'ai signalées) mot par mot et ligne après ligne, sur l'édition anglaise de Wilson Verity, dans la collection " Mermaid Series ". On n'a pas inventé une scène, pas une réplique ; et quant au style, comment quelqu'un a-t-il pu n'y pas retrouver toutes les qualités et tous les défauts de la rhétorique d'alors : ces images hardies et un peu contournées, ces coups droits, cette plénitude qui tend quelquefois vers le " gonflement " et cette crudité lyrique ? Mais, dans le règne de " l'absence de style ", tout ce qui est écrit paraît " claudélien " comme dans celui de " l'absence de pensée " tout ce qui est pensé semble venir d'Ibsen ou de Dostoïevski. Qu'un produc-

teur de second ordre ait pu au temps d'Elisabeth se soucier de la langue, de la force et de la poésie de la langue, voilà qui stupéfia les cacographes du jour. Il faut qu'ils s'y résignent, même les plus belles scènes et les plus belles phrases sont de Thomas Heywood et son traducteur lui en laisse tout le mérite et tout l'honneur. — Avons-nous dit que ce drame fût un chef-d'œuvre ? Non. Mais nous savons bien qu'il est plus qu'une simple " curiosité ". Son principal défaut, il le partage avec toutes les pièces du temps, y compris celles de Shakespeare : c'est l'ordre successif, la fragmentation. Là réside peut-être la raison du demi-succès de Shakespeare en France, où la tradition classique dans ce qu'elle a de plus précieux, nous a accoutumés à des scènes liées, déduites progressivement et portant l'émotion d'un bout de l'acte à l'autre, dans un mouvement indiscontinu. Ce défaut n'est pas plus frappant dans *Une Femme Tuée* que dans *Macbeth* ; même la ligne du développement y est plus simple et satisfait peut-être davantage la logique de notre esprit. L'action est pleine et complète ; elle peint tout ce qu'elle veut peindre ; elle donne aux caractères toutes les occasions possibles de jouer ; et les caractères sont grands, entiers, définitifs — je ne dis pas sommaires, ou je le dis à la louange de l'auteur. Car, ils ne possèdent pas cette complexité par quoi vivent Hamlet et Cléopâtre. Aussi bien, quoi qu'on en ait, Heywood ne se réduit pas à Shakespeare — pas plus qu'à Ford, à Webster ou à Ben Johnson. Mais il aura, ne fût-ce qu'une fois, fait vivre dans toute sa dureté la tragédie puritaine et bourgeoise, à une époque où le théâtre était le foyer de la fantaisie, de la passion déréglée, du plaisir lyrique. Et la grande scène de la " séduction " unique par son accent fatal dans le théâtre de toutes les époques, celle du " jugement devant les serviteurs ", celle du " luth retrouvé " et celle du " pardon ", sont à lui, sont de lui, ne pouvaient être d'aucun autre. — Cette réussite fait-elle exception dans son œuvre ? Il faudrait voir. Et quand cela serait ? quand Heywood ne serait, au juste, qu'un auteur secondaire ? S'il a eu

un coup de génie ! De génie, son temps en est plein. Comme au temps de la renaissance italienne ou du XIe siècle français, il est partout, il est chez tous. Si un Shakespeare le domine, le tasse, le résume, les autres le laisseront éclater en eux, à l'heure qu'il voudra choisir. Thomas Heywood ne serait venu l'autre soir que pour faire la preuve d'une grande et puissante époque, que cela suffirait à justifier notre choix.

On a dit : " Pourquoi Molière ? et pourquoi dans Molière l'*Amour Médecin* qu'on entend même à l'Opéra-Comique ? " Parce que nous pensons qu'on ne le joue pas encore assez, qu'on ne jouera jamais trop Molière. Parce qu'il est selon nous l'âme même de la scène et la meilleure école des comédiens et des auteurs. Parce qu'on ne le joue plus ainsi qu'il mérite de l'être, et que M. Vilbert détonne au milieu de ses partenaires de l'Odéon, tandis que Bobino s'applique laborieusement à singer une tradition sclérosée ! Parce qu'on le joue partout sans lyrisme, sans style, trop en " vrai " et sans unité. — D'abord, nos scènes sont trop vastes pour Molière. Quand on a vu au Château de Chambord la galerie où fut donnée pour la première fois le *Bourgeois gentilhomme* en présence de Louis XIV, on reste confondu de l'exiguïté de l'endroit. Puis, on comprend à la réflexion, combien devait gagner une action si drue, si nettement dessinée et balancée si justement, à s'enfermer dans un cadre réduit qui maintînt le contact entre les personnages et s'opposât à la moindre dispersion. Tout est au premier plan dans une comédie de Molière ; tout ce qui est en scène veut être embrassé à la fois. Pas un écart, pas un coin d'ombre. Tous les rouages visibles d'une mécanique en action. Car jamais l'action n'y reste intérieure ; chacun de ses moments se marque par un signe clairement lisible, une entrée, un geste, un rapprochement. C'est le contraire d'un calcul mental : une démonstration inscrite au tableau noir. — Ainsi Molière recherche et obtient le maximum de l'évidence. Comme son texte s'envole du livre et devient aussitôt parole et mouvement !

Molière hausse la vie d'un ton et se moque du réalisme. Qui donc l'a traité de bourgeois ? Par l'arabesque volontaire, la transposition, l'exagération théâtrale, il atteint au lyrisme du “ naturel. ” Il ne faut pas que l'on nous dissimule cette volonté d'art et même d'artifice, qui coïncide ici avec la plus entraînante spontanéité. Plus le tréteau sera étroit et nu, plus elle nous sera sensible. L'exiguïté même du nouveau théâtre eût sauvé celui-ci de la tentation de dissimuler. Il ne se vante pas d'avoir renouvelé Molière mais d'avoir traduit scéniquement, et de la façon la plus littérale, les indications du texte. Qu'on en juge par cet exemple. — Au lever du rideau, Sganarelle déplore devant quatre de ses amis — M. Guillaume et M. Josse, une voisine et une nièce — l'étrange maladie de sa fille et il leur demande conseil. Chacun répond à tour de rôle par un avis intéressé. Alors il se tourne vers eux et les prend à parti, d'abord en bloc puis chacun après l'autre, dans l'ordre même selon lequel ils ont parlé ; sur ses derniers mots, tous s'éclipsent, dans une commune fureur. Cette série de répliques et de tirades forme un ensemble symétrique, construit ainsi que la façade des beaux hôtels du temps, un fronton sur quatre colonnes. Comment manifester cette construction ? On a simplement placé sur un banc, en face de la salle, les cinq personnages : Sganarelle au milieu, à ses côtés les femmes et les deux commerçants à chaque bout. La question première part ainsi du centre ; les réponses successives s'orientent vers le centre symétriquement. Alors Sganarelle se lève, les autres restant assis, les toise tous et doit se pencher vers chacun, à droite, à gauche et de nouveau à droite, à gauche, en disant à chacun son fait ; et à mesure chaque personnage se lève, s'écarte, s'élimine — et toujours symétriquement ; c'est la vie même de la scène et son exact schéma comique. Or, toute la pièce est écrite ainsi — et on a osé ainsi la traduire. — Aussi donne-t-elle l'impression de “ l'œuvre d'art scénique ” à laquelle il n'est permis de rien changer : ce sont les figures d'une danse de style et qui pourtant semble née d'une

libre joie ; d'un bout à l'autre, un divertissement réglé, dont la parole fixe le rythme — la parole dans toute sa vérité. Stylisation, exaltation du réel. Cette représentation n'eût-elle fait que nous révéler en quoi Molière est un " artiste de la scène " en même temps que et parce qu'il est un grand auteur comique, elle aurait eu déjà sa raison d'être. Ne sait-on pas lire Molière qu'on ne s'est pas avisé de faire cette preuve plus tôt ?

Je n'insisterai pas sur *Barberine*, une des plus variées, une des plus charmantes comédies d'Alfred de Musset. Elle ne semble pas composée. Elle se dévide capricieusement et pourtant se noue — et elle trouve logiquement sa conclusion. Il fallait donner place à cet art si fragile qui marie l'inspiration romanesque des comédies shakespeariennes à l'esprit le plus français, d'autant qu'il est le seul a représenter dignement, humainement notre romantisme au théâtre.

— Il me reste à parler de la pièce nouvelle. Faut-il que la critique soit déshabituée de la concision et de la concentration dramatiques pour faire reproche aux *Fils Louverné* d'obscurité et de sévérité ? Faut-il qu'elle ait perdu le sens de la tradition classique pour y découvrir la marque d'Ibsen ou l'esprit de Dostoievsky ? Dans le processus psychologique certains ont préféré reconnaître Stendhal ! D'autres ont diagnostiqué dans le caractère d'Alain une maladie de la volonté ? Tout ce qui est psychologie sera pour eux maladie, à ce compte : aucun personnage n'y échappera ! D'autres n'ont pas supporté que ces personnages ruraux eussent une vie intérieure. D'autres ont objecté qu'ils s'exprimaient trop bien. On n'en finirait pas. Mais l'important est que cette pièce " sévère ", " obscure " si l'on veut, ait touché cependant les âmes ; que l'ampleur des deux premiers actes, que le raccourci du dernier, que le drame tacite qui couve au dessous du drame apparent et qui l'éclipse, aient convaincu le public de la vie des trois héros. Didier celui qui prend, Alain celui qui renonce, Sylvie celle qui est au plus fort. Il m'importe peu de pouvoir cerner d'une ligne

immuable le caractère de chacun ; ils n'esquivent pas les confrontations nécessaires, les chocs directs, les explications ; au moment voulu ils disent irrésistiblement ce qu'il faut dire ; dans chaque mot, ils se présentent tout entiers, ou tels qu'ils sont au total dans l'instant ; mais j'ai l'impression, quand je les quitte, qu'ils continuent de vivre indépendamment de l'auteur, et que l'auteur lui-même, qui leur donna la vie, ne sait imaginer tout ce qu'ils en feront. Voilà des personnages de théâtre. Ils s'imposent à vous et on croit les connaître ; mais jamais on ne les percera jusqu'au fond ; il répugnent à un examen didactique. Qu'on appelle cela de l'ibsénisme, j'appelle cela du théâtre tout court : un art qui satisfait et qui emplit sur l'heure, mais qui laisse pendantes toutes les solutions. — Quant à moi j'aime — et je peux bien dire que j'aime — comment se mêle dans ce drame le concret à l'abstrait, comment le souci moral est étayé sans cesse par l'esprit de la terre, et cela sans littérature... Dans aucun de ses ouvrages Jean Schlumberger n'en a mis encore aussi peu, à moins qu'on n'appelle littérature la pureté et la force du style et qu'on veuille imposer au drame le charabia grotesque de notre conversation. *Les Fils Louverné* commentent en somme la même éthique et ils procèdent de la même esthétique que l'*Inquiète Paternité* ; le goût de la vie s'y mêle âcrement au goût des idées ; une force contrainte s'y manifeste douloureusement. Et puisque je n'ai point tû ma louange, je ne cacherai pas la principale critique qui me soit venue à l'esprit. L'absence de développement du 3e acte nuit à l'effet de la scène tragique du retour nocturne d'Alain ; il y a là excès de resserrement et l'action semble moins se concentrer que se dessécher dans cet acte. La brusquerie et la brièveté du dénouement eût peut-être exigé jusque là des oscillations plus amples ; l'action se ramasse trop tôt... Mais ce n'est qu'une impression. — Il reste qu'en donnant la pièce de Jean Schlumberger, le Vieux Colombier a donné l'exemple d'un art nullement révolutionnaire, qui a surpris pourtant autant qu'eût fait une œuvre

follement novatrice, a force de sérieux, de conviction, de loyauté et de pénétration humaine. Avec les ressources courantes de nos dramaturges, des pires comme des meilleurs, dans le même cadre, dans la même atmosphère, on peut donc faire preuve de talent, de psychologie ? on peut noblement émouvoir ? J'en sais beaucoup qui n'en reviennent point.

Je dirai un mot de la mise en scène et de l'interprétation. — On a joué Heywood dans des rideaux avec quelques accessoires, sous des effets de lumière variés ; Molière en pleine rampe, sans décors et sans atmosphère; Musset dans les rideaux aussi, mais agrémentés de feuillages peints, et les *Fils Louverné* dans un intérieur vraisemblable, d'un réalisme atténué. C'est dire l'absence de parti pris qui préside à la mise en scène. Le public, curieux de l'innovation des rideaux, n'y songe déjà plus. Toute l'attention est pour les artistes. Il y en a parmi eux qui ont fait maintes fois leurs preuves : MM. Roger Karl et Dullin, Mme Barbieri, Mlle Albane — ils ne détonnent pas; tous consentent à jouer d'ensemble. On en arrivera bientôt à ne plus remarquer celui-ci, celui-là, et à ne voir plus que la troupe : qui sera du " Vieux Colombier " sera quelqu'un. Je citerai MMes Bing et Lory, MM. Jouvey, Tallier et Cariffa. C'est dire que tous nos espoirs sont à peu près réalisés et comme les spectateurs ne semblent nullement déçus, *le Vieux Colombier* sent croître chaque jour son courage et sa confiance : il tiendra à honneur de ne jamais les décevoir.

H. G.

*
* *

LE PHALÈNE, par *Henry Bataille* (Vaudeville).

Il arrive à M. Bataille une aventure désastreuse. Dirons-nous qu'il l'a méritée et qu'elle devait fatalement, ce jour-ci ou l'autre, lui arriver ?... On se souvient du triomphal succès

qui salua, l'année dernière, les *Flambeaux*. Maints critiques, d'ordinaire plus avisés, prirent au sérieux le dessein de noblesse, de grandeur, voire d'héroïsme, conçu par un auteur qui les avait accoutumés à des émotions moins pures. Les plus lettrés crièrent au chef-d'œuvre. Je ne puis croire qu'ils ne sentissent point à quel excès ils s'abandonnaient en la circonstance. Leur excuse, sans doute, fut dans l'étonnement... De quoi s'étonnaient-ils ? Cette tragédie de laboratoire marquait-elle un renouvellement si profond dans la manière de leur dramaturge ? S'il peignait des savants au lieu de rastaquouères, cela suffisait-il à changer la nature de son talent ? Eh quoi ! toutes les professions de foi de M. Bataille, et il n'en est pas ménager, ne sont-elles pas là pour nous rappeler orgueilleusement, qu'il ne s'écarte pas du plan d'ensemble qu'il s'est une bonne fois tracé, un plan aussi vaste à l'entendre que celui de Balzac, et que toujours, pour chacun de ses drames, son vrai dessein fut le plus haut ? Il ne prétend, en somme, à rien moins qu'à ceci : analyser, épuiser résumer les conflits les plus généraux, les plus essentiels, les plus symboliques de l'âme humaine. Est-ce sa faute si ce sont des conflits d'amour ? Le milieu seul, en fait, distinguait les *Flambeaux* des drames précédents. Ceux-ci n'aspiraient pas à un moins bel idéalisme. Il y était moins apparent et, requis par des grâces un peu plus frivoles ; nous n'y prenions pas garde, voilà tout.

J'avoue que les meilleures pièces qu'ait écrites M. Bataille, me semblent celles où cet ambitieux dessein demeure le moins avoué. Contre l'*Enchantement*, et peut-être la *Marche Nuptiale*, je troquerais le reste de son œuvre en bloc, et en premier lieu les *Flambeaux*. Je ne me plais à l'écouter que s'il me permet d'oublier ses intentions de philosophe, son idéologie et ses symboles ; car la pensée n'est pas son fait. On improvise bien une pièce, non des idées et ce n'est pas étendre la portée d'un conflit que de le surcharger de digressions métaphysiques. Je demande à des personnages de théâtre de vivre leurs idées et de

me les exposer en les vivant. — Comment n'a-t-on pas signalé, pour ne citer que cet exemple, l'inconcevable ridicule du second acte des *Flambeaux*, où se place l'extraordinaire rencontre du " plus grand écrivain " et du " plus grand savant " de notre époque, dans un jardin de fête illuminé ? Les propos qui s'échangeaient là, tandis qu'un aria de Bach chantait au loin, entre MM. Le Bargy et Jean Coquelin, qui avaient assumé les rôles, dépassaient vraiment les bornes permises, tant par l'incohérence que par la naïveté. " L'écrivain ", parti de la " sensation ", en passant par " les sentiments " était arrivé aux " idées "; " le savant " à l'inverse, parti des " idées ", dégringolait vers la " sensation ". Voilà ce que ces deux esprits supérieurs, après dîner, osaient se dire ! — Mais les grands mots ont du pouvoir sur nous, quels que soient les actes qu'ils couvrent. Les grands mots firent le succès. Si gêné que l'on fût de voir l'émule de Pasteur se présenter dès l'exposition dans une attitude douteuse — il donnait simplement sa maîtresse pour femme à son meilleur ami — on lui pardonna ses écarts en raison de tant d'éloquence et personne ne se tint plus d'aise quand il vint " mourir en beauté ". Qui n'applaudit alors au suprême anoblissement du talent de M. Bataille ? Une fois de plus, on se laissa tromper.

M. Henry Bataille paie chèrement aujourd'hui cette tromperie. On l'a quitté sur les sommets, on le retrouve " dans la boue " — ce n'est pas moi qui parle, mais ses anciens admirateurs. On ne l'y suivra pas. Non, les grands mots ne portent plus, ne prennent plus. Il en a mis encore dans le *Phalène*, et plus qu'ailleurs... — mais voici que l'on en conteste la noblesse et la vérité. Cette fois, l'acte qu'ils magnifient — ou qu'ils excusent, est jugé si laid, si cru, si gratuit, que rien ne peut donner le change. Ainsi condamne-t-on d'un trait cet art qu'on exaltait hier encore. — N'en doutez pas, c'est le même art. Mais trop sûr de l'impunité, que dis-je ? de la victoire, il ne garde plus de ménagements. Nous le voyons soudain poussé à bout, à bout d'audace dans l'ordre des faits, à

bout de divagation dans l'ordre de la pensée ; il se montre, il s'exhibe à nu — le mot exhibition est ici le seul juste — et les laudateurs de naguère n'ont plus assez de réprobation pour lui. Le voile est levé : tout s'effondre.

Il y a en M. Bataille un homme de théâtre, un psychologue et un poète qui cherchent vainement l'accord. Lorsque le poète de la *Chambre Blanche* qui apportait sa note à lui, un peu frêle, un peu fausse, mais d'un curieux modernisme, entreprit de s'imposer à la foule, comme tant d'autres dramaturges si fort goûtés au boulevard et qui n'avaient pas son talent, il apprit le " métier ". Le " métier ", d'abord, lui fut salutaire. Grâce au " métier " il dompta peu à peu sa facilité poétique, il en diversifia l'accent ; il étendit aussi le champ de ses analyses morales — et ces personnages mondains, si vagues et si vides entre d'autres mains que les siennes, s'animèrent momentanément d'une vie plus subtile, plus complexe, plus authentique. Ce fut l'âge d'or de sa production. — Mais le succès aidant, le métier " abusa ", et, comme n'abdiquait pas la " poésie " — elle nourrissait au contraire de croissantes ambitions — on vit le psychologue progressivement aveuglé, égaré, évincé, céder le pas au couple singulier, que forment depuis lors l'homme de théâtre et le poète — un homme de théâtre qui ne répugne à aucun truc, un poète à aucun délire. Aux premiers temps de cette union romantique, le couple put faire illusion, grâce à un jeu savant de " préparations calculées " et de " coups de théâtre retardés ", mais décisifs, le tout agrémenté de joliesses littéraires et gonflé de symboles prétentieux. Mais l'auteur se prit lui-même à ce jeu. Devant un applaudissement presque unanime, qui lui semblait venir aussi bien des lettrés que du grand public, il crut pouvoir tout se permettre, même de renoncer au métier... Eh ! n'était-il pas parvenu à imposer sa poésie ? Désormais, elle suffirait. — L'heure est venue pour lui de ne plus écouter que son " génie " et de ne plus connaître que l'état d'inspiration. Non, il ne sera pas plus longtemps confondu avec

les fabricants de pièces, ses confrères ! Le poète enfin se délivre : le " phalène " brise sa prison.

Il peut paraître étrange, en cette triste affaire, de nous voir mettre en question la poésie. Mais, si l'on veut y regarder de près, qu'est-ce donc que le *Phalène* sinon une idée de poème qui s'est fourvoyée au théâtre, fourvoyée, dévoyée, avilie et perdue ? Traitée en cent beaux vers ou en cent pages débridées d'une confession lyrique, cette idée pouvait fournir un chef-d'œuvre : un être condamné qui brûle sa vie dans le plaisir. Mais est-ce là matière dramatique ? Comment M. Bataille, si peu homme de théâtre qu'il consente à paraître encore, ne s'est-il pas avisé de ceci, qu'on ne convertit pas en drame n'importe quelle idée de poème ; moins que toute autre, l'histoire de Thyra, telle qu'il avait résolu de la traiter. Celle-ci ne comportait en soi aucune possibilité de conflit, d'enchaînement tragique, d'alternatives passionnées, de progression, de " devenir " et, ce qui est plus grave encore, aucune peinture possible de caractère. — Cette Thyra de Marliew apprend par un subterfuge enfantin " qu'elle n'en a plus que pour cinq ans " : elle brise sa dernière ébauche et elle renonce à l'Art ; elle rend sa parole à Philippe de Thyeste, son fiancé et elle renonce à l'Amour. Après quoi, elle court au bal des Quat-z-Arts, en costume de Salomé, s'enivre, danse et se livre au premier beau mâle venu. Voilà le drame et tout le drame. Voilà le personnage et tout le personnage. Quand elle a fait cela, elle a tout fait, tout dit. — Qu'elle révèle ensuite à sa mère ou à son fiancé les mauvaises " raisons " de son acte, que nous importe, puisqu'elle y persiste ! Qu'elle ait deux, trois ou quatre amants, qu'elle n'en ait même qu'un, et justement son fiancé, par une inconséquence inexplicable... qu'elle " vive sa vie " au Kamtchatka ou en Sicile, et qu'elle meure dans un festin, d'une injection de cyanure... voilà qui nous est bien égal ! Cela n'ajoute pas un trait à sa figure, pas une péripétie au drame intérieur. Sa décision est prise dès le premier acte, sans grande lutte, hélas ! — elle n'en changera point. — Mais

ne sait-elle point qu'une seule chose pouvait nous intéresser dans son "cas", et précisément cette lutte, le "comment", le "pourquoi", le "faut-il ?", le "ne faut-il pas ?" — Un "poète" ne s'attarde pas à ces vétilles ! De sorte que la pièce de M. Bataille commence juste au point où elle eût dû finir.

Qu'il l'avoue donc ! Des dessous, des raisons humaines, du suc même de l'événement, il n'a pas le moindre souci. Ce qui l'intéresse, c'est le fait brut et le romantisme du fait, les dehors de son personnage, ses gestes insolites, ses rires incongrus, ses "phrases" vides et ses fausses audaces, toute sa poésie de bazar. Névrosée ? folle ? Thyra est-elle même cela ? Du moins M. Bataille en prend prétexte pour lui passer à peu près tout, et même l'inexistence. C'est un fantoche qui s'agite parmi d'autres fantoches ébahis. Que dire de la mère et du fiancé ? Leur rôle est d'être "estomaqués" — on le serait à moins. Et du sculpteur poncif qui dit "N. de D." et fume la pipe ? Et de cette cour falote de faux artistes et de rastaquouères mondains auxquels ne craindra pas de se mêler une reine de Hongrie ? M. Bataille ne pouvait refuser à une pauvre fille qui brûle sa vie à la flamme, le luxe d'une reine déchue ! Tout Ohnet, tout Feuillet et tout Daudet y passeront, sans compter *Francillon* et la *Princesse de Bagdad*... Quelle puissance de synthèse !

On me dira que s'il n'y a pas drame, il y a du moins poème, que le personnage de Thyra, à défaut de caractère, a du moins de la poésie, et que M. Bataille ici n'a voulu peindre qu'un symbole éternel. La poésie de Thyra ? Hélas ! elle n'est pas dans les mots qui sont la plupart du temps médiocres et ternes, ou d'une imagerie déplorablement usagée quand ils daignent se colorer. La poésie de Thyra, ce sont ses gestes. C'est de s'habiller en pauvresse pour aller consulter incognito à l'hôpital ! C'est de briser en public le disque phonographique où fut enregistrée sa voix ! C'est de se faire bercer par sa mère sur une tombe grecque de Sicile ! C'est de se montrer nue à ses meilleurs amis, puis de mourir en pleine fête, sur le coup de minuit, avant "l'entrée des

masques blancs" ! C'est d'exiger qu'après sa mort la fête pourtant continue ! C'est de " poser " jusque par delà le tombeau ! " La poésie de Thyra, c'est son intérieur, composé par Iribe. Et de même, son " caractère ", c'était d'éluder la seule question dramatique que soulevât le cas, la question de la mort. — Du moins nous aura-t-elle rendu le service de nous montrer ce que M. Bataille entend par " poésie ", depuis que le théâtre a exalté sa voix. Friperie d'esthétisme et d'académisme mêlés, esclaves noirs et roses rouges, symbolisme et paganisme de primaires, plus, quelques accessoires très modernes, dont la signification ne vous échappera pas. O lyrisme du téléphone ! O tragique du phonographe ! M. Bataille qui accueille tous les poncifs veut cependant être moderne. Passons-lui la servante hindoue, le pâtre sicilien, les pastèques et le reste. Accordons-lui qu'il l'est — et finissons.

Dramatiquement parlant — au sens élevé du mot drame — le *Phalène* n'existe pas. Scéniquement ? peut-être ; dans les deux premiers actes ; mais comme existe un mélodrame de Sardou. Cette première moitié se soutient tant soit peu par l'énigme de fait qu'elle pose. Dès qu'on sait la raison des gestes incohérents de Thyra, l'intérêt, d'ordre tout vulgaire, tombe net. Sur la seconde moitié, qui n'est que verbiage lyrique, j'en ai trop dit : je n'y insiste pas. Quoi qu'on l'ait expurgée de quelques erreurs vénielles de langue et d'érudition, qu'une par trop insolente critique avait eu l'audace de relever, j'y ai trouvé encore une formule dont le sens m'intrigue. Quand Thyra se dévoile devant ses amis, le vieux sculpteur la remercie de " ce geste collectif " (sic). Je réclame une explication.

Scandale, nous dit-on? Le scandale n'est pas, selon moi, dans ce " geste collectif " : on nous en a fait voir bien d'autres. Ni dans l'exaltation agressive d'un immoralisme intégral : il y a en tout la manière. Ni dans l'exemple corrupteur d'une si pitoyable fille, — qui la prendrait au sérieux, voyons ? Il est dans l'esthétique même de l'auteur et dans l'indignation tardive

qu'elle suscite chez le public. Quoi ? on s'aperçoit seulement que cela n'est pas si haut, ni si profond, ni si pathétique qu'on pouvait croire ? Que cela ne va pas plus loin que le chant d'un orchestre de tziganes pendant un bon souper ? Que, même, la prétention en gâte trop souvent le charme ? Il a fallu ce coup suprême de franchise — la seule chose ici dont nous devrions lui savoir gré — pour que l'art dramatique de M. Bataille découvrît sa tare profonde : le ferment d'une irrémédiable fausseté. J'y trouve faux-fuyants, fausse passion, fausse pensée, fausse poésie. Il n'y avait de " vrai " naguère que le " métier " : il y renonce. — Le scandale, à nos yeux, c'est de voir tant de dons, que nous n'aurons garde de lui dénier, dons de mots, dons d'analyse et dons de vie, au lieu de gagner peu à peu en force, en discipline, en simplicité et en harmonie, trouver, chez un auteur qui n'a plus de succès à envier, une complaisance qui les fausse, qui les gâte, qui les dissout, qui tourne toutes qualités en défauts. Nul autant que M. Bataille n'avait besoin d' " économie ". La forme logique du drame français, s'il eût consenti à s'y enfermer, aurait pu le sauver d'une déliquescence, dont le signe perçait même aux meilleures parties de ses ouvrages. Il a voulu ses aises, toutes ses aises : il est sorti du drame sans réaliser le poème. — Aura-t-il désormais la volonté et la force de réagir ? Tous ceux qui l'admiraient ne l'espèrent plus guère. La destinée d'Henry Bataille était peut-être que son excès de " bataillisme " le perdît.

H. G.

***

LES DEUX FORCES, pièce en quatre actes, par *P. J. Jouve* (Edition de l'Effort, 2 fr. 50).

J'ai dit mon sentiment sur les poèmes de M. P. J. Jouve. Malgré maintes restrictions sur la forme, j'ai exprimé, alors,

la confiance que je plaçais en ses solides et personnelles ressources. Le drame qu'il publie aujourd'hui me donne raison ; je ne cacherai pas qu'il m'apparaît comme le plus intéressant essai, le plus nourri, le plus réalisé qu'il ait été donné à la génération nouvelle de composer pour le théâtre. J'y trouve des défauts, ce n'est pas un drame complet et l'importance que j'y attache ne tient peut-être pas aux scènes que son auteur y préfère ; je ne souhaite qu'à demi de le voir représenté ; il annonce de plus fermes œuvres. Mais tel qu'il est, les scènes qui m'y semblent réalisées le sont complétement, ardemment et lucidement ; elles sont d'un homme pour qui ses personnages existent, qui possède le sens inné des rapports intimes entre les êtres et sait les manifester visiblement dans l'action — et c'est presque le tout de l'art dramatique. Dans les *Deux Forces*, ce qui m'intéresse, ce n'est pas le motif central : l'amour capable d'infuser à l'homme l'audace, la force et les vastes ambitions ; mais justement l'audace, la force et les ambitions qu'il détermine ; on peut enlever le motif, le drame à mes yeux ne sera pas diminué ; nous y perdrons quelques scènes de passion, d'allure un peu trop littéraire, où s'étale une sorte de " claudelisme ", enveloppé parfois du jargon unanimiste le plus froid; nous y perdrons un conflit largement posé,qui n'est ni sans beauté ni sans grandeur ; nous y perdrons l'unité de la pièce qui se développe d'un seul rythme avec une indéfectible rigueur... Mais quand j'aurai signalé des qualités de composition qui déjà sont très remarquables, je n'aurai pas encore touché le point essentiel. Le motif ôté, reste l'acte. Pour quelque raison qu'il agisse, ce sont les actes d'ingénieur de l'ingénieur Sériès qui m'émeuvent, soit qu'il se trouve en face de ses collaborateurs intimes, soit de son conseil d'administration, soit des délégués ouvriers. Voilà peut-être la première pièce moderne dans laquelle un ingénieur vive, dans laquelle une grève ne soit pas un concert de bruits de coulisse, dans laquelle le mot " chantier " ne sonne pas abstraitement et dans laquelle il soit parlé

d'affaires avec émotion et puissance. Les forces sont en présence, elles se mesurent, elles s'affrontent, elles jonglent avec des chiffres, des délais, des raisons grossières ; mais il n'est pas de matière grossière, en état de tension. L'ingénieur Sériès vaincra-t-il ou non ? — Avec cela M. P. Jouve a fait un drame, tout au moins plusieurs scènes de drame. Elles appellent le théâtre. Elaguées de quelques images, elles y vivraient toutes seules. Leur force intime, leur attaque directe, leur style révèlent un dramaturge-né. Comme il est doublé d'un poète et sait surmonter le poète, nous espérons beaucoup de lui.

H. G.

LETTRES ALLEMANDES

WOHIN TREIBEN WIR? (OÙ ALLONS-NOUS?) par *Julius Meier-Graefe* (S. Fischer, Berlin, 1913).

Quand on écrira l'histoire des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne à la fin du XIXe siècle, il est un nom qui s'imposera : celui de Julius Meier-Graefe. Nul autant que celui-ci n'aura servi la cause de la culture française auprès de ses compatriotes. Depuis plus de vingt ans, sans fatigue, il joue son rôle d'intermédiaire, de " Vermittler ". C'est Meier-Graefe qui a, sinon découvert, du moins acclimaté les impressionnistes français en Allemagne. Tour à tour il a lutté pour Manet, Monet, Degas, Van Gogh, Cézanne ; il leur a préparé un public, trouvé des acheteurs, conquis une influence qui excite encore mainte jalousie. Ce critique d'art auquel on reproche son dilettantisme, cet esthéticien d'avant-garde dont on raille parfois les annonciations périodiques, cet amateur de beauté dont la gallophilie est suspecte à certains, n'a-t-il droit qu'à notre seule reconnaissance ?

A y regarder d'un peu près, c'est bien la culture allemande qu'il entend servir. Qu'il parle de Versailles ou de Potsdam, de Cézanne ou du Greco, qu'il vante Paris ou critique Berlin, c'est à son peuple qu'il pense. Comme les grands Allemands d'autrefois qui ne furent si durs pour leur pays que parce qu'ils le voulaient plus un, plus libre, plus fort, Meier-Graefe n'est si sévère pour la culture du Reich que parce qu'il la voudrait digne d'hériter de notre passé et de s'imposer au reste de l'Europe.

Cette culture, quels reproches lui fait-il ? On parle trop d'elle : " Si l'usage qu'on fait d'un mot était, dit-il, un sûr garant de l'existence de la chose qu'il représente, notre culture serait

colossale, comme nos gares. " Mais il est à craindre que la notion ne perde en profondeur ce qu'elle gagne en étendue. Il est des mots qui grandissent démesurément : le mot culture finit par ressembler au chapeau haut de forme qu'on voit dans la maison de Gœthe à Weimar : un petit bonhomme s'amuse à le mettre, et il lui descend jusqu'aux épaules de sorte qu'on ne voit plus rien de la tête.

Il semble, dit Graefe, que par toute l'Allemagne on obéisse à ce mot d'ordre " Reste à tes affaires ". La culture y est devenue elle aussi une affaire. Le pauvre Michel, autrefois si riche avec ses poches vides, répand dans tout le monde, " sous la pression de ses canons, une civilisation empruntée à l'Amérique, et il croit entreprendre une croisade ". Ce qu'il prend pour une chose sacrée, ce qu'il appelle sa culture, tient encore presque tout entier dans les signes extérieurs de la civilisation : livres bien imprimés, wagons-couloirs, meubles confortables, chauffage central, fastes du cirque Reinhardt. Il y a plus, il y a mieux si l'on veut : des universités parfaitement organisées, où le travail se débite comme à la machine, des laboratoires modèles, des sculpteurs qui savent le jeu des lignes, des peintres qui ont le sens de la couleur, des architectes capables d'adapter un grand magasin, une gare, un hôtel aux besoins du jour. Formes, couleurs, matière, histoire, technique n'ont plus de secrets. L'Allemagne enfante un monde prodigieux par la richesse du détail, imposant par les effets d'ensemble : " Massenwirkungen ".

Tout cela pourtant ne constitue pas une culture. Selon l'auteur, on sent la misère profonde de cet effort, quand, sortant du Berlin moderne, on se promène à Potsdam, où " les choses visibles, mystérieusement, évoquent mille choses invisibles auxquelles elles se rattachent. La beauté n'a pour nous de valeur que lorsqu'en elle quelque chose dépasse la chose belle, l'œuvre créée ; lorsque celle-ci nous révèle une volonté plus haute, un infini par delà les choses finies. "

C'est cette haute relation spirituelle entre les œuvres et les hommes, cet idéal qui seul donne à la culture d'une nation son unité, son harmonie, sa valeur impérissable, que cherche en vain Graefe dans le nouvel empire. Tandis qu'en France on rencontre encore " ce merveilleux instinct du jeu qui est français ", tandis qu'on y voit des passionnés de l'esprit, des artistes dont l'idéalisme ne recule point devant les conséquences extrêmes : ruine et anéantissement d'une vie politique compromise, en Allemagne les artistes eux-mêmes considèrent leur art du point de vue des affaires, de l'intérêt personnel ou national, et s'ils s'unissent pour protester (" Deutscher Künstlerprotest ") contre l'achat d'un tableau français dans une ville hanséatique, ce n'est point au nom d'un idéal esthétique, mais pour des gros sous.

Il faut dire que cette maladie d'industrialisation n'est pas proprement allemande ; et aussi — Meier-Graefe le sait bien — qu'il reste en Allemagne des idéalistes qui n'ont point manqué de répondre à cette levée de boucliers — ou de caducées — avec la fermeté qui convenait. Mais, et c'est ce que déplorent nos voisins, les idéalistes chez eux demeurent isolés, sans contact avec leur peuple. Une nation qui était hier encore celle des poètes et des penseurs se trouve tiraillée entre un idéalisme qu'elle ne pouvait désapprendre et un matérialisme qui la grise. On pourrait dire d'elle ce que dit Meier-Graefe de son empereur : " une personne de bonne volonté qui parle comme Barberousse et tente d'agir comme un Américain ".

Est-il une conciliation possible entre ces forces anarchiques au milieu desquelles on se débat ? Reviendra-t-on à cette conception qu'avait Gœthe de la culture, à cet " effort de toutes les puissances humaines pour organiser le chaos ", à cet ordre, à cette unité, à cette harmonie qui naît dans la richesse, et malgré la richesse des relations nouvelles de l'homme avec l'univers ?

Meier-Graefe ne croit cette synthèse possible que par un

retour à l'idéalisme ancien, par un retour aussi à la tradition. L'Allemand d'aujourd'hui a volontairement coupé les ponts derrière lui. Il a cru que surgirait de son seul effort, et de toutes pièces, une " Deutschland-Athene " si neuve, si grande, que le passé en serait aboli. Or l'Allemagne est grande ; elle est riche, riche d'expériences, de découvertes, d'œuvres ; mais à cette richesse et à cette grandeur il manque le style, " die innere Form. " C'est dans l'exemple du passé qu'il lui faudra retrouver " cette énergie d'ordre purement spirituel ", cette " aspiration infinie ", cette volonté d'atteindre à l'impossible qui firent grandes l'époque de Fréderic II et celle de Gœthe. Tandis qu'en France se perpétue " l'apparence au moins de la beauté ", que les écrivains et les peintres s'y sentent les héritiers d'une tradition dans laquelle ils se meuvent à l'aise, que la culture n'est point pour eux " chose d'église ", mais chose d'instinct, que leur art a ses racines profondes dans les qualités innées de la race dont il est l'expression organique, art et culture en Allemagne continuent de ressembler au chapeau de Gœthe trop grand pour la tête d'un enfant.

F. B.

DIVERS

NICE, CAPITALE D'HIVER, par *Robert de Souza* (Berger-Levrault, 7 fr. 50).

Voici un gros livre, le début probablement d'une série, intitulée : " L'avenir de nos villes, études pratiques d'esthétique urbaine ", et dont je ne parlerais probablement pas dans cette revue s'il n'était écrit par M. Robert de Souza, et si M. de Souza n'était l'auteur de ce petit livre, si plein de choses, qui fut discuté ici même : *Du Rythme en français*.

M. C. Mauclair a écrit autrefois dans un recueil qui s'appelle, je crois, *Idées vivantes*, un article qui mérite d'être relu, sur l'*Identité et la Fusion des Arts*. Il y faisait ressortir l'autorité et le poids que donne au critique qui s'occupe d'un art la fréquentation et la pratique des autres arts, l'intelligence que peut répandre tout à coup sur une beauté poétique le sentiment ou l'idée de son analogie avec telle beauté picturale ou musicale. En général la critique française ne s'est guère engagée dans cette voie, elle s'est bornée assez exclusivement au fait littéraire, tandis que la critique littéraire anglaise ou allemande se considérait davantage comme un chapitre de l'esthétique générale. Il serait d'ailleurs possible de discuter les avantages et les inconvénients de cette spécialisation, et les Anglais pourraient aussi bien regretter l'absence d'un Sainte-Beuve dans leur XIXe siècle que nous pouvons déplorer dans le nôtre le manque d'un Walter Pater.

Le cas de M. de Souza mérite en tous cas d'être signalé, et il le mérite d'autant plus qu'après l'avoir loué de cette diversité, il faut lui savoir gré d'une unité très volontaire et très nette. *Du Rythme en français* et *Nice capitale d'Hiver* sont deux exemples techniques qui prennent place dans un même

chapitre d'esthétique, un chapitre dont un livre ancien de M. de Souza laissait, dans son titre seul, apercevoir déjà l'esprit, celui qui s'appelait : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental.* L'auteur s'attache aux faits élémentaires, populaires, de la poésie, ou de l'architecture, il les tient pour les bases indispensables des formes supérieures et raffinées, il veut d'abord les élucider et les ordonner. La disposition, la ligne spontanée que prennent les valeurs rythmiques dans le langage, que prennent les valeurs de végétation ou de pierre dans une cité qui vit et croît normalement, voilà les éléments naturels qu'il faut en premier lieu discerner. La poésie, l'architecture urbaine, se construisent, en épousant leurs courbes, sur ces valeurs naturelles. M. de Souza, dans *Nice, capitale d'Hiver,* nous montre, en s'appuyant sur des exemples et une pratique qui ne nous sont guère venues encore que de l'étranger, la nécessité, pour toute ville, d'un plan régulateur pour son passé, d'un plan d'extension pour son avenir. Peut-être pourrait-on reprocher à *Du Rythme en français* un excès de plan régulateur et de plan d'extension dans l'image qu'il présente de la poésie française, et, de l'architecture à la poésie, quelque manque de souplesse dans le *mutandis mutatis.* Mais je n'écris pas une étude d'ensemble sur son œuvre, et je m'en tiens à *Nice.*

Son livre d'esthétique urbaine sur Nice ne saurait être qu'une série de lamentations, et M. de Souza donne du développement matériel, édilitaire de Nice, un tableau tel que l'on se demande si vraiment toute l'œuvre de bassesse et de laideur n'a pas été irremédiablement consommée. On a un regret de voir l'auteur dépenser tant de compétence, de travail et de talent pour une cause perdue. On se demande alors pourquoi la cause est perdue et l'on est amené à certaines conclusions générales que d'ailleurs, je le reconnais, M. de Souza, ayant écrit son livre d'abord en articles pour un journal de Nice, ne pouvait guère hasarder devant son public.

M. de Souza, espérant que ses études d'esthétique urbaine

seront continuées, indique, comme livres à faire, après *Nice, capitale d'Hiver : Marseille, porte de l'Orient ; Lyon, métropole du travail ; Nancy, la Ruche de l'Est ; Paris, reine de l'Occident.* Acceptons ces titres, bien que le dernier, dans une série d'esthétique urbaine, sonne assez mal pour la capitale d'Europe qui, avec Rome, s'enlaidit de la façon la plus inflexiblement progressive. Ces quatre derniers titres n'en ont pas moins une signification humaine : ils désignent des organismes de santé, de travail. Mais *Nice, capitale d'Hiver* a-t-il un sens ? Cela ne signifie pas capitale de l'hiver, titre qui s'entendrait assez bien de Petersbourg. Cela ne veut pas dire non plus : capitale de la France en hiver. Il faudrait entendre capitale des hivernants, c'est-à-dire de deux catégories de gens : les malades, les oisifs. Laissons les malades de côté : ils viennent demoins en moins à Nice, et ce ne sont pas eux qui imposent à une ville, en droit et en fait, ses exigences édilitaires. Restent les oisifs, généralement étrangers, issus d'Amérique et de Russie. Quel élément de beauté l'esthétique, urbaine ou autre, peut-elle tirer de là ? C'est M. Barrès, je crois, qui dit que l'invasion de tous les rastaquouères de l'univers nous a forcés à ne grouper sur la Côte d'Azur que des idées communes (et d'abord ce nom ridicule dû à M. Stéphen Liégeard). La même nécessité qui nous y fait placer des idées communes y fait pousser des bâtisses communes. Je prends les premières lignes du livre de M. de Souza : " Nice est un de ces points du globe, célèbres, que tout le monde connaît avant de les avoir vus. Les lignes, les plans du paysage vous sont rendus familiers par les affiches et les cartes postales. " Soit. Mais, parmi ces lignes et ces plans, toute ville célèbre, surtout sous le ciel clair de la Méditerranée, impose d'abord un point dominant, un signe capital, un chef vivant du paysage, Notre-Dame de la Garde à Marseille, le Vésuve à Naples, l'Acropole à Athènes, les cierges blancs des minarets à Constantinople. A Nice ce chef ne manque pas, qui occupe dans la baie la place de la Tour Eiffel dans

l'horizon de Paris : c'est le Casino de la Jetée-Promenade. Sur la mer de Nice il emplit, il hallucine le regard, et la baie des Anges ne se voit pas plus sans lui que le golfe de Naples sans son volcan. On ferait le tour de la Méditerranée et même du monde sans rencontrer rien de plus cyniquement outrageant, sans trouver l'analogue de cette énorme ordure, posée au milieu des plus admirables lignes, gratuitement, pour être là, pour railler, pour infecter, pour rappeler horriblement que ce ciel, ces montagnes, et cette mer sont les sujets et les servants de ce qui tient dans le mot et la chose d'un Casino. M. de Souza a beau nous parler d'embellissements, de rénovation édilitaire, tant que les Niçois n'auront pas détruit cette Bastille et purifié leur baie, nous les mettrons dans le même cercle de l'enfer esthétique que les accroupis de Vendôme.

Je ne sais d'ailleurs pourquoi j'ai l'air de m'en prendre ici à M. de Souza : car lui-même donne d'autres exemples, aussi énormes, du béotisme niçois. Il laisse l'impression que le mal passé qui est fait, le mal futur qu'il est impossible d'empêcher, rendent son livre aussi inutile comme action que lamentable comme tableau. Mais les questions qu'il soulève dépassent l'horizon niçois. La dernière partie de l'ouvrage est une description des efforts faits à l'étranger pour donner la beauté aux villes ou pour la leur conserver. M. de Souza remarque que presque toutes les fois qu'une ville étrangère met au concours un plan d'embellissement, d'organisation ou de création urbaine, c'est le projet d'un architecte français qui est couronné. D'autre part la France vient incontestablement bonne dernière en matière d'édilité esthétique. M. de Souza estime que la faute en incombe à l'administration et aux polytechniciens. Sont-ils les seuls coupables ? Renvoyé à M. Faguet pour " le règne de l'incompétence " et à M. Maurras pour " l'omnipotence de l'élection politique. "

A. T.



Deuxième liste de souscripteurs à l'édition monumentale de *Une Saison en Enfer* par Arthur Rimbaud.

Exemplaires sur japon impérial à 100 *francs :* MM. H. Lamertin, Bruxelles ; E. Lemercier ; Mme Georges Tamme.

Exemplaires sur vergé à la cuve Van Gelder Zonen à 50 *francs :* MM. Roger Audouin ; Jean d'Axenoff, Kief ; René Barrillon ; Ivar Campbell, Washington ; G. Centuerozewer, Varsovie ; François Coulon ; Cuenod, Vevey ; Joseph Desaymard ; F. Fraenkel, Berlin ; Edwin Frankfurter, Lausanne ; Melle Henriette Gespert, Bruxelles ; MM. Marcel Groult ; Charles Herbiet ; Stuart Jenkins ; MMelles Gaby Kessel-Little ; Lilli Lieser, Vienne ; Mme Émile Mayrisch ; M. A. Mollat ; Mme Hélène du Pasquier ; MM. Yves Refoulé ; Eugène Rouart ; Georges Rousseau, Odessa ; Alfred-Jean Rumpelmeyer ; Jean Ryeul ; Rémy Salvator ; Henri Thuile, Le Mex (Égypte) ; Téodor Toeplitz, Varsovie ; Alfred Vallette ; Henrique de Vilhena, Lisbonne.

Les souscriptions à cet ouvrage de grand luxe, dont le but premier est d'honorer la mémoire du grand poète, sont reçues à Paris : chez l'imprimeur Pichon, 21, boulevard de Sébastopol ; à la *Nouvelle Revue Française*, 35, rue Madame, et au *Mercure de France*, 26, rue de Condé. Le tirage, limité à 50 japon et 100 hollande, se fera prochainement.



Souscription pour l'érection d'un monument à Emmanuel Signoret.

Voici quelle était la liste des souscripteurs au 20 Novembre :

Edmond Théry	200
Henri Dagan	5

Edmond Pilon	10
Louis Giniès	100
Pierre Jourdan	5
Henri Bertin	40
Ch. Gateau	10
Conférence Emile Sicard, à Salon	414.50
Paul Souchon	20
Emile Sicard	10
Marcel Provence	5
Joseph d'Arband	5
Lucien Rolmer	5
Conférence Marcel Provence, à Lançon	53
Emile Ripert	10
Jean de Pierrefeu	20
Alexandre Hérenger	10
A Dragon	10
Edmond Jaloux	20
Léo Coren	20
Gabriel Boissy	5
E. Sansot	10
J. Gasquet	20
Schlesinger	10.25
Séance à Lançon	90
Ville de Lançon	125
Séance à Pelissanne	126.85
André Gide	30
Mercure de France	50
Nouvelle Revue Française	30
	1469,60

La souscription reste ouverte ; adresser les envois et la correspondance à M. Louis Giniès, 17, Bvard Raspail à Paris.

“ Est-il temps, peut-être, — nous écrit M. André Gide, en nous envoyant sa cotisation — de rappeler aux admirateurs de

Signoret, ou de leur faire connaître, que le poète qu'ils honorent n'a pas laissé seulement des vers admirables, mais aussi une veuve et trois enfants dans une situation bien voisine de la misère.

Peut-être quelqu'un de vos lecteurs est-il en position d'obtenir pour eux un secours."

*
* *

Un certain nombre de matinées littéraires sont organisées au Salon d'Automne par M. Pierre Jaudon. La conférence d'ouverture a été faite par M. Jean Muller. Puis M. André Thévenin a parlé de Paul Claudel. Et voici le programme des séances qui n'ont pas encore eu lieu :

4 Décembre : *Les tendances actuelles de la poésie en Allemagne.*
Conférence de M. Félix Bertaux.

9 Décembre : *Les Cahiers d'Aujourd'hui.*
Conférence de M. Léon Werth.

11 Décembre : *L'Œuvre de Ch. Péguy et les Cahiers de la Quinzaine.*
Conférence de M. François Porché.

18 Décembre : *Le Comte de Gobineau.*
Conférence de M. Tancrède de Visan.

Prêteront leurs Concours :

Mmes Suzanne Desprès, Madeleine Roch, Séphora Mossé, Sylvette Fillacier, Marcelle Schmitt, Alice Tissot ;

MM. Lugné-Poë, Jean Hervé, Jouvey, Armand Bernard, Jacques Robert, Millet.

*
* *

C'est par erreur que le Théâtre du Vieux Colombier a annoncé à son programme paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er septembre 1913 la représentation de *L'Enfant gâté du*

Monde Occidental, " traduction inédite " du chef-d'œuvre de J. M. Synge.

La pièce, sous le titre : *Le Baladin du Monde Occidental*, a été traduite par M. Maurice Bourgeois et lui appartient exclusivement en tous droits de traduction, publication et représentation française ; et c'est M. Lugné-Poë, directeur du Théâtre subventionné de l'Œuvre, à qui M. Maurice Bourgeois avait, depuis plusieurs mois, donné pleine autorisation de faire jouer sa traduction, qui la représentera incessamment sur la scène du Théâtre-Antoine.

*
* *

Nous apprenons que le prix Nobel pour 1913 vient d'être décerné à Rabindranath Tagore, de qui nous publions dans ce numéro une série de poèmes.

*
* *

Le Jeudi 4 Décembre, à 4 1/2 heures, M. André Gide fera une conférence sur l'œuvre de Tagore au Théâtre du Vieux Colombier.

*
* *

Au moment de mettre sous presse, une très triste nouvelle vient nous surprendre ; on nous annonce la mort de Louis Nazzi. Nous le savions depuis longtemps malade, mais rien ne nous faisait prévoir sa fin prochaine. Tous ses amis de la *Nouvelle Revue Française* sont douloureusement affectés et adressent à ses parents leurs condoléances sincères. Dans notre prochain numéro Jacques Copeau lui rendra l'hommage que son talent, sa force de vie et sa générosité lui ont mérité.

LES REVUES

Revues Françaises.

Il n'est pas trop tard pour citer quelques extraits du fort curieux article que M[me] Simone a consacré dans le Temps au théatre américain. Elle nous y signale une sorte de bouillonnement singulier qui présage peut-être une époque " élisabéthaine ".

On donne une " première ". Il y a dans la salle les critiques qui, entre les dix spectacles qui leur sont offerts ce soir-là, ont choisi, bien entendu, celui qui leur était sympathique. Fort peu d'acteurs ; fort peu d'auteurs dramatiques ; quelques amis de l'auteur et des acteurs ; et le public — tout simplement. Ici, pas de répétition générale ; pas de " couturières " ; aussitôt que la pièce est sue — quelquefois même avant, — on joue, on est dans la nécessité de jouer.

La pièce commence ; le public est extrêmement attentif ! La proximité de la rue, si rassurante pour les gens qui craignent l'incendie, et l'absence de portes pour séparer la salle des vestibules ont bien quelques petits inconvénients : vous entendez les tramways passer, les automobiles corner, les vendeurs de journaux crier les nouvelles, le fracas du chemin de fer aérien quand il est voisin du théâtre. Au cœur de l'hiver, quand les tuyaux dorés des calorifères sont lents à s'échauffer, les terribles coups de marteau de la vapeur s'ajoutent, sur la scène et dans la salle, à tous les bruits que je viens d'énumérer. Rien ne trouble, rien ne dérange les Américains : ils sont habitués, me dit-on.

La pièce suit son cours. Dans les entr'actes, un orchestre joue des airs réconfortants et des petits garçons nègres vous offrent de l'eau

glacée. Il y a en général, à un moment de la soirée, un nombre suffisant de rappels pour permettre à l'auteur de prononcer un petit discours. Le directeur, qui va et vient entre ses différents théâtres, se mêle aux groupes à la sortie, à moins qu'il ne soit au Canada, en Louisiane ou en Californie. Les acteurs interrogent leurs amis. Tout le monde attend la presse du lendemain.

Elle est rarement unanime. Elle est toujours fort claire : les manchettes portent : *Immense succès. Pièce ravissante...* ou *Chute sinistre. Pièce détestable...* Et les acteurs sont traités de même : c'est un pays où l'on vous dit votre fait. Il y a, parmi les critiques de New-York, quelques hommes éminents, spirituels et pleins de goût, rarement d'accord. Leurs jugements excellents ne sont guère plus enveloppés que ceux de critiques improvisés. Lorsqu'on a lu un journal, on sait toujours à quoi s'en tenir. On n'est perplexe que si l'on a le malheur d'en lire deux.

*
* *

M. Augustin Hamon, dans la revue FLAMBERGE étudie *César et Cléopâtre* de Bernard Shaw. Il cite Shaw lui-même.

" L'originalité, dit Shaw, donne à un homme un air de franchise, de générosité et de magnanimité, car son originalité lui permet d'estimer la valeur de la vérité, de l'argent ou du succès, sans tenir compte des conventions et de la morale habituelles ". Aussi, César produit une impression de complet désintéressement et de complète magnanimité et il n'agit qu'avec un entier égoïsme. " C'est dans ce seul sens qu'un homme est naturellement grand ; c'est dans ce sens que j'ai représenté César comme grand. Ayant de la vertu, il n'a pas besoin de bonté. Il n'est ni clément, ni franc, ni généreux, car un homme qui est trop grand pour vouloir se venger n'a rien à pardonner ; un homme qui dit des choses que craignent de dire d'autres gens, n'a pas besoin d'être plus franc que ne l'était Bismarck. Et il n'y a aucune générosité à donner des choses dont on n'a pas besoin, à des gens dont on a l'intention de se servir ".

*
* *

Faut-il attribuer à Racine le *Triomphe de Lulli aux Champs-Elysées* qu'exhume l'abbé Bonnet et qu'il publie dans la Revue (15 octobre). C'est une lettre mythologique mêlée de vers, qui a l'aisance, le ton et le gonflement du grand siècle mais qui n'ajoute rien à la gloire du poète de *Bérénice*. L'esprit en est amusant mais facile :

Cependant le vieux matelot,
Apercevant cette âme,
Met sa nacelle à flot
Et l'aborde en vingt coups de rame.
Mais voyant à son air
Que son corps n'avait pas encor la sépulture,
Il ne voulut point la passer ;
Ce que l'âme prit pour injure.

*
* *

Signalons le numéro d'octobre de *l'Art et les Artistes* consacré par M. de Tressan *a la Peinture en Orient et en Extrême-Orient*. Entre cent reproductions curieuses, une planche en couleur restitue pour nous une fresque du VIIIe siècle japonais qui orne le Temple Kondô de Oryu-Ji. Elle nous semble digne par sa grandeur, sa simplicité, sa sobre richesse d'être comparée aux plus hauts chefs-d'œuvre de l'art chinois ancien et aussi bien de l'art des pré-renaissants d'Italie.

*
* *

La vaillante revue populaire de diffusion artistique *Note sur les Arts* que dirige M. Rosnoblet nous offre les résultats émouvants de la méthode directe de Melle Marchand, professeur de musique à St Quentin. Ses petites élèves pensent en musique et elles écrivent des narrations musicales du plus vif intérêt. Avec les sports, la gymnastique rythmique et "l'écriture musicale", quelles générations nous prépare-t-on ?

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME X (Juillet-Décembre 1913)

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

Le Puits et le Laurier . . . . 15 (LV)

HENRI ALIÈS

Le Fruit plein de cendres. . . . . 195 (LVI)

MICHEL ARNAULD

Deux livres sur Proudhon. . . . . 527 (LVIII)
Etudes de psychologie littéraire, par Louis Cazamian . . . . 802 (LIX)
Etudes de psychologie littéraire, par Louis Cazamian . . . . 950 (LX)

HENRI BACHELIN

Philémon, vieux de la vieille, par Lucien Descaves . . . . 150 (LV)
Vie de Samuel Belet, par Ramuz. . 634 (LVIII)

ANDRÉ BAINE

Poèmes . . . . 701 (LIX)

FÉLIX BERTAUX

Lettres allemandes : *Freitagskind*, par Otto Flake. . . . . 160 (LV)
Lettres allemandes : *France et Allemagne : Littératures comparées*, par Aug. Dupouy. . . . . 324 (LVI)
Lettres allemandes : *Influence du théâtre français sur le théâtre allemand de 1870 à 1900*, par Paul Fritsch . . . 651 (LVIII)
Lettres allemandes : *Wohin Treiben Wir?* par Julius Meïer-Graefe . . . . . . 988 (LX)

RENÉ BICHET

Poèmes . . . . 354 (LVII)

PAUL CLAUDEL

Poèmes . . . . 169 (LVI)

JACQUES COPEAU

Dingo, par Octave Mirbeau . . . 130 (LV)
Marie-Magdeleine, par Maurice Maeterlinck. . . . . 146 (LV)
Stanislas Wyspianski et le théâtre polonais . . . . 299 (LVI)
Un essai de rénovation dramatique : le Théâtre du Vieux Colombier . . . . 337 (LVII)

EDOUARD DOLLÉANS

L'Envers du Music-Hall et *Prrou, Poucette et quelques autres*, par Colette Willy . . . . 155 (LV)

LOUIS DUMONT-WILDEN

Camille Lemonnier . . . . 297 (LVI)

ALAIN-FOURNIER

Le Grand Meaulnes (I) . . . . 78 (LV)
Le Grand Meaulnes (II) . . . . 213 (LVI)
Le Grand Meaulnes (III) . . . . 376 (LVII)
Le Grand Meaulnes (IV) . . . . 559 (LVIII)
Le Grand Meaulnes (fin) . . . . 731 (LIX)

HENRI GHÉON

A propos de *Pénélope* et de *Boris Godounov* . . . . 133 (LV)
Julien devant un public "averti" . 142 (LV)
Riquet à la Houppe au Théâtre Français . . . . 147 (LV)
Marthe et Marie, par Edouard Dujardin. . . . . 149 (LV)
Chronique de la Poésie: *La Tapisserie de Notre-Dame*, par Charles Péguy. — *Alcools*, par Guillaume Appollinaire.— *Le Page de la Vie*, par Maurice Rostand. — De Théophile Gautier, poète, etc.. . . . . 282 (LVI)

Sur quelques ballets de transition . 306 (LVI)
La Marchande de petits pains pour les canards, par René Boylesve . 313 (LVI)
Manuscrit trouvé dans une île, par Luc Durtain . . . . 314 (LVI)
Art Chrétien, par Georges Desvallières . . . . 317 (LVI)
Devant le monument de Catulle Mendès . . . . 317 (LVI)
Nouvelles Asiatiques, par le Comte de Gobineau . . . . 466 (LVII)
Laure, par Emile Clermont . . . 469 (LVII)
A propos des Degas de la Galerie Manzi. . . . . 478 (LVII)
Au Musée du Louvre . . . . 482 (LVII)
Le Génie de Flaubert, par Jules de Gaultier . . . . 616 (LVIII)
Dans les Rues, par J. H. Rosny aîné et *Sépulcres blanchis*, par J. H. Rosny jeune . . . . 630 (LVIII)
A propos de deux livres de M. André Suarès : *Idées et Visions* et *Trois Hommes* . . . . 798 (LIX)
Psyché, par Gabriel Mourey . . . 814 (LIX)
Suzanne Desprès dans *Hamlet* . . 819 (LIX)
Introduction aux matinées de poésie du Théâtre du Vieux Colombier . 961 (LX)
Les Livres du Temps, par Paul Souday . , ... 959 (LX)
Les premiers spectacles du Théâtre du Vieux Colombier . . . , . . 971 (LX)
Le Phalène, par Henry Bataille . . 978 (LX)
Les Deux Forces, par P. J. Jouve . 986 (LX)

ANDRÉ GIDE

Souvenirs de la Cour d'Assises (I) . . . . . . 665 (LIX)
Souvenirs de la Cour d'Assises (II). . . . . 893 (LX)

COMTE DE GOBINEAU

Adélaïde . . . . 864 (LX)

ANDRÉ DE HEVESY

Sur le Comte de Gobineau. . . . . , ... 852 (LX)

VALERY LARBAUD

Lettres anglaises : *Œuvres Complètes* de Francis Thompson. — *Francis Thompson*, par S. Rooker. — *Poems*, par Alice Meynell. . . . . . . 319 (LVI)
Lettres anglaises : *William-Ernest Henley*, par L. Cope Cornford. — La Saison 1913. . . . . 636 (LVIII)

LOUIS LEFEBVRE

Le Mur . . . . 33 (LV)

ROGER MARTIN DU GARD

Jean Barois (fragment) . . . . 546 (LVIII)

DARIUS MILHAUD

Les " Festspiele " d'Octobre à Hellerau . . . . 821 (LIX)

FRANÇOIS PORCHÉ

Pire que la mort . . . . 497 (LVIII)

JULES RENARD

Lettres à l'amie (I) . . . . 5 (LV)
Lettres à l'amie (II) . . . . 179 (LVI)

JACQUES RIVIÈRE

Le Roman d'aventure (fin) . . . . . . 56 (LV)
Le Sacre du Printemps, ballet par Igor Stravinsky, Nicolas Rœrich et Vlaslav Nijinski . 309 (LVI)
Le Sacre du Printemps . . . . 706 (LIX)

GASTON SAUVEBOIS

La Culture française en Belgique, par Maurice Wilmotte . . 314 (LVI)
Portraits et Souvenirs, par Henri de Régnier . . . . 812 (LIX)

JEAN SCHLUMBERGER

Chronique du Théâtre : *La Pisanelle*, par Gabriele d'Annunzio . . 126 (LV)

La Gloire Ambulancière, par Tristan Bernard. . . . . . 148 (LV)

Exposition Théo Van Rysselberghe. . . . . 158 (LV)

La Khovanchtchina, par Moussorgsky . . . . 303 (LVI)

Essais de critique littéraire et philosophique, par René Gillouin . . . . 459 (LVII)

Les Vivants et les Morts, par la Comtesse de Noailles. . . 462 (LVII)

Petits Dialogues sur le théâtre et l'art dramatique, par Edmond Sée . . . . 473 (LVII)

Heures et Rêves, par Gérard Mallet . . . . 622 (LVIII)

Le Chartisme, par Edouard Dolléans . . . . 655 (LVIII)

L'Appel des Armes, par Ernest Psichari . . . . 816 (LIX)

ANDRÉ SUARÈS

Chronique de Caërdal : Contraires. 271 (LVI)

Chronique de Caërdal : Pèlerins de Sion . . . . 441 (LVII)

Chronique de Caërdal : Shakspeare à Paris . . . . 602 (LVIII)

Chronique de Caërdal : Mort d'amour . . . . 778 (LIX)

Chronique de Caërdal : Le plus beau temps . . . . 934 (LX)

RABINDRANATH TAGORE

L'Offrande Lyrique (Traduction d'André Gide) 833 (LX)

JÉROME ET JEAN THARAUD

La Disgrâce de Nicolas Machiavel, par Lucas Dubreton. . . . . 452 (LVII)

ALBERT THIBAUDET

Chronique de la littérature : La *Préface de Stéphanie*, par Paul Adam . . . 115 (LV)
Les Copains, par Jules Romains . . 153 (LV)
Un livre sur Ronsard . . . . 198 (LVI)
Le Roman, par Jean Muller . . . 461 (LVII)
Charles Blanchard, par Ch. L. Philippe . . . . 623 (LVIII)
Le Napoléon de Notting-Hill, par G. K. Chesterton, trad. Jean Florence 639 (LVIII)
François Villon, sa vie et son temps, par Pierre Champion. . . . . . 792 (LIX)
Romain Rolland : l'homme et l'œuvre, par Paul Seippel . . . . , 807 (LIX)
L'Aventure de Thérèse Beauchamps, par Francis de Miomandre . . 966 (LX)
Nice, capitale d'hiver, par Robert de Souza. . . . . 992 (LX)

CAMILLE VETTARD

La Bataille à Scutari d'Albanie, par J. J. Tharaud . . . . 618 (LVIII)
Charles Dickens, par Algernon Charles Swinburne . . . . 646 (LVIII)

XXX

Le Théâtre d'Hellerau. . . . . . 474 (LVII)
Le Théâtre du Vieux Colombier . 483 (LVII)
L'Edition monumentale d'*Une Saison en Enfer* (Première liste de souscripteurs) . . . . 487 (LVII)
Théâtre du Vieux Colombier : programme des matinées poétiques. 655 (LVIII)
L'Edition monumentale d'*Une Saison en Enfer* (Deuxième liste de souscripteurs) . . . . 996 (LX)
Souscription pour un monument à Emmanuel Signoret . . . . . . 996 (LX)
Programme des matinées littéraires du Salon d'Automne. . . . . . 998 (LX)

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique).

ÉDITIONS D'ART EDOUARD PELLETAN

R. HELLEU, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 125, PARIS

JULES RENARD

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LES PHILIPPE

PRÉCÉDÉS DE

PATRIE !

DÉCORÉS DE CENT UN BOIS ORIGINAUX, DONT HUIT CAMÏEUX

DE

PAUL COLIN

Un volume in-8 jésus, tiré à 1.200 exemplaires numérotés, dont :

25 exemplaires sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves d'a signées, sur chine, et, en plus, un portrait de Jules Renard, bois origi Paul Colin, au prix *net* de . . . .

75 exemplaires sur papier de chine, contenant en plus, un portrait de Renard, bois original de Paul Colin, au prix *net* de . . . .

1.100 exemplaires sur papier du Marais, de pur chiffon. à . . . . . .

Vient de paraître :

PROSPER MÉRIMÉE

CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX

ÉDITION DÉCORÉE D'UN PORTRAIT DE CHARLES IX, D'APRÈS CLOUET ET TRENTE-DEUX GRAVURES SUR BOIS ORIGINALES DE J.-L. PERRICHON

In-8 carré, imprimé par l'Imprimerie Nationale. Tirage limité à 700 exem numérotés.

20 exemplaires — de 1 à 20 — sur japon à la forme, avec deux états du et une suite d'épreuves d'artiste, signée, des bois originaux de Perric prix *net* de . . . .

40 exemplaires — de 21 à 60 — sur chine fort, avec une épreuve sur c chacune des planches du portrait, au prix *net* de . . . .

640 exemplaires — de 61 à 700 — sur vergé à la cuve des Papeteries du au prix de . . . .



Éditions de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME, PARIS (VIe)

Volumes in-8° couronne 3 fr. 50

Poésie :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES...

GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS

HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
(avec une Préface de Mme de Noailles).

STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE

Correspondance :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE, à Henri Vandeputte

Romans :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE

JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY, PREMIER LIVRE DE CONTES.
(Lévy. — Comment on fait une section d'infanterie, etc.)

G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (trad. JEAN FLORENCE).

G.-K. CHESTERTON : LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE, Récit.

ANDRÉ GIDE : LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
précédé de cinq autres traités.

PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES)

PIERRE HAMP : VIEILLE HISTOIRE, CONTES ÉCRITS DANS LE NORD.

PIERRE HAMP : MARÉE FRAÎCHE, VIN DE CHAMPAGNE
(LA PEINE DES HOMMES)

R. MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS

CH.-L. PHILIPPE : CHARLES BLANCHARD

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT

JULES RENARD : L'ŒIL CLAIR

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES

MICHEL YELL : CAUËT

Théâtre :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE, drame en 3 actes.

PAUL CLAUDEL : L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en 4 actes et un Prologue.

JACQUES COPEAU ET JEAN CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après Dostoïevsky.

Georges Duhamel : DANS L'OMBRE DES STATUES, pièce en trois actes.

Henri Ghéon : LE PAIN, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux.

Friedrich Hebbel : JUDITH, tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par Gaston Gallimard et Pierre de Lanux.

Émile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Critique :

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

Jacques Rivière : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)

André Suarès : TROIS HOMMES, (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky).

Albert Thibaudet : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-4° raisin à 10 fr.

Paul Claudel : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix. . . . . *Epuisé*

Volume in-8° raisin à 10 fr.

Albert Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8° tellière à 7 fr. 50

André Gide : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires.

Volume in-8° couronne 2 fr. 50

Coventry Patmore : POÈMES
(traduction de Paul Claudel, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par Valery Larbaud.)

Léon-Paul Fargue : POÈMES

John Keats : LETTRES A FANNY BRAWNE (traduction Marie-Louyse des Garets.)

O. W. Milosz : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

Saintléger Léger : ÉLOGES

Pour paraître prochainement :

Paul Claudel : POÈMES D'ÉTE
George Meredith : LA CARRIÈRE D'ANDRÉ BEAUCHAMP
Traduit de l'anglais par A. Monod.
François Porché : LE DESSOUS DU MASQUE.
André Suarès : PORTRAITS
ESSAIS
Charles Vildrac : LIVRE D'AMOUR

Il a été et il sera tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4° tellière, sur vergé d'Arches, au filigrane de La Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50

Théâtre du Vieux Colombier

21, Rue du Vieux Colombier, PARIS — Tél. Saxe 64.69

Programme des spectacles du 1 au 6 décembre

Le programme est envoyé chaque semaine sur carte postale à quiconque en fait la demande

Lundi 1 décembre, Rideau à 8 ½	LA PEUR DES COUPS, de Courteline LES FILS LOUVERNÉ, de J. Schlumberger LE PAIN DE MÉNAGE, de J. Renard
Mardi 2 décembre. Rideau à 8 ½	LA PEUR DES COUPS, de Courteline BARBERINE, d'A. de Musset LE PAIN DE MÉNAGE, de J. Renard
Mercr. 3 décembre. Rideau à 8 ½	UN FEMME TUÉE PAR LA DOUCEUR, de Th. Heywood L'AMOUR MÉDECIN, de Molière
Jeudi 4 décembre. Rideau à 8 ½	LA PEUR DES COUPS, de Courteline L'AVARE, de Molière
Vendredi 5 décemb. Rideau à 8 ½	LA PEUR DES COUPS, de Courteline LES FILS LOUVERNÉ, de J. Schlumberger LE PAIN DE MÉNAGE, de J. Renard
Samedi 6 décembre. Rideau à 8 ½	L'AVARE, de Molière L'AMOUR MÉDECIN, de Molière

MATINÉES POÉTIQUES

PROGRAMME DU MOIS DE DÉCEMBRE

Samedi 6 décembre à 4 h. ½ (bureaux à 4 h.)	Conférence de M. LÉON-PAUL FARGUE, Rimbaud, Laforgue, Corbière, Gustave Kahn, Max Elskamp.
Samedi 13 décembre, à 4 h. ½ (bureaux à 4 h.)	Le Roman de la Rose. Le Roman de Renard. UNE FARCE (Lecture de Notes par M. J. COPEAU.
Samedi 20 décembre, à 4 h. ½ (bureaux à 4 h.)	Conférence de M. F. VIELÉ-GRIFFIN E. Verhaeren. — UNE SCÈNE DU CLOÎTRE.
Samedi 27 décembre, à 4 h. ½ (bureau6 à 4 h.)	Conférence de M. PAUL DESJARDINS. Eustache Deschamp, Charles d'Orléans, Villon. — LE FRANC ARCHER DE BAGNOLET.

LE JEUDI 4 DÉCEMBRE, à 4 h. ½ (bureaux à 4 h.)

MATINÉE HORS SÉRIE

consacrée au poëte hindou

RABINDRANATH TAGORE

(Prix Nobel 1913)

Conférence de **M. ANDRÉ GIDE**

(Les abonnements ne seront pas valables pour cette matinée)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS VIe

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de luxe / ordinaire * de six mois / d'un an * *à la Nouvelle Revue Française,*

à partir du 1er 1913.

(Signature et Adresse)

Sur papier ordinaire : France, Alsace-Lorraine, Belgique, Luxembourg : un an, 15 *francs, six mois,* 8 *francs.*
Etranger : un an, 18 *francs, six mois,* 10 *francs. — Pour les membres du corps enseignant en France : un an,* 10 *francs.*
Sur papier de luxe : France et Etranger : un an, 25 *francs.*
On peut joindre le montant de l'abonnement en un mandat-poste ou demander le recouvrement à domicile.

La Nouvelle Revue Française

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :
Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant en France : 10 Frs.
Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : 25 Frs.

Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0 fr. 50 pour frais de recouvrement.

Il sera fait, sur leur demande, *aux nouveaux abonnés d'un an du tarif ordinaire* le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.

SOMMAIRE du N° 59

ANDRÉ GIDE : Souvenirs de la Cour d'Assises (I).

ANDRÉ BAINE : Poèmes.

JACQUES RIVIÈRE : Le Sacre du Printemps.

ALAIN-FOURNIER : Le Grand Meaulnes (*fin*).

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.
(Mort d'amour.)

NOTES par MICHEL ARNAULD, HENRI GHÉON, DARIUS MILHAUD, GASTON SAUVEBOIS, JEAN SCHLUMBERGER, ALBERT THIBAUDET :

LA LITTÉRATURE : *François Villon, sa vie et son temps,* par Pierre Champion. — A propos de deux livres de M. André Suarès : *Idées et Visions* et *Trois Hommes.* — *Etudes de Psychologie Littéraire,* par Louis Cazamian. — *Romain Rolland : l'homme et l'œuvre,* par Paul Seippel. — *Portraits et Souvenirs,* par Henri de Régnier.

LA POÉSIE : *Psyché,* par Gabriel Mourey.

LE ROMAN : *L'Appel des Armes,* par Ernest Psichari.

LE THÉATRE : Suzanne Desprès dans *Hamlet.* — Les " Festspiele " d'Octobre à Hellerau.

LES REVUES : Sur le Théâtre du Vieux Colombier.